3 1761 03553 8917

LÉON BLOY

—

Au Seuil de l'Apocalypse

POUR FAIRE SUITE AU *Mendiant Ingrat*
A *Mon Journal*
A *Quatre Ans de Captivité à Cochons-sur-Marne*
A *l'Invendable*
AU *Vieux de la Montagne*
ET AU *Pèlerin de l'Absolu*.

1913-1915

La porte des Humbles...

PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

AU SEUIL

DE

L'APOCALYPSE

DU MÊME AUTEUR.

LE RÉVÉLATEUR DU GLOBE (*Christophe Colomb et sa Béatification future*). Préface de J. Barbey d'Aurevilly (*épuisé*).

PROPOS D'UN ENTREPRENEUR DE DÉMOLITIONS (Stock).

LE PAL, pamphlet hebdomadaire (les 4 numéros parus) (*épuisé*).

LE DÉSESPÉRÉ, roman.

CHRISTOPHE COLOMB DEVANT LES TAUREAUX (*épuisé*).

LA CHEVALIÈRE DE LA MORT (*Marie-Antoinette*).

LE SALUT PAR LES JUIFS (Crès).

SUEUR DE SANG (1870-1871) (Crès).

LÉON BLOY DEVANT LES COCHONS (*épuisé*).

HISTOIRES DÉSOBLIGEANTES (Crès).

LA FEMME PAUVRE, épisode contemporain.

LE MENDIANT INGRAT (Journal de Léon Bloy).

LE FILS DE LOUIS XVI, portrait de Louis XVII, en héliogravure.

JE M'ACCUSE... Pages irrespectueuses pour Emile Zola et quelques autres. Curieux portrait de Léon Bloy (Bibliothèque des Lettres françaises).

EXÉGÈSE DES LIEUX COMMUNS.

LES DERNIÈRES COLONNES DE L'ÉGLISE (*Coppée. — Le R. P. Judas. — Brunetière. — Huysmans. — Bourget, etc.*).

MON JOURNAL (Dix-sept mois en Danemark), suite du *Mendian Ingrat*.

QUATRE ANS DE CAPTIVITÉ A COCHONS-SUR-MARNE, suite du *Mendiant Ingrat* et de *Mon Journal*. Deux portraits de l'auteur.

BELLUAIRES ET PORCHERS. Autre portrait (Stock).

L'ÉPOPÉE BYZANTINE ET G. SCHLUMBERGER (*épuisé*).

LA RÉSURRECTION DE VILLIERS DE L'ISLE-ADAM (*épuise*).

PAGES CHOISIES (1884-1905). Encore un portrait.

CELLE QUI PLEURE (Notre-Dame de la Salette), avec gravure.

L'INVENDABLE, suite du *Mendiant Ingrat*, de *Mon Journal* et de *Quatre ans de captivité à Cochons-sur-Marne*. Deux gravures.

LE SANG DU PAUVRE.

LE VIEUX DE LA MONTAGNE, suite du *Mendiant Ingrat*, de *Mon Journal*, de *Quatre ans de captivité à Cochons-sur-Marne* et de l'*Invendable*. Deux gravures.

VIE DE MÉLANIE, *Bergère de la Salette*, écrite par elle-même. Introduction par Léon Bloy. Portrait de Mélanie.

L'AME DE NAPOLÉON.

EXÉGÈSE DES LIEUX COMMUNS (Nouvelle série).

SUR LA TOMBE DE HUYSMANS (Laquerrière).

LE PÈLERIN DE L'ABSOLU, suite du *Mendiant Ingrat*, de *Mon Journal*, de *Quatre ans de captivité à Cochons-sur-Marne*, de l'*Invendable* et du *Vieux de la Montagne*.

JEANNE D'ARC ET L'ALLEMAGNE (Crès).

B6578a

LÉON BLOY

Au Seuil de l'Apocalypse

POUR FAIRE SUITE AU *Mendiant Ingrat*
A *Mon Journal*...
A *Quatre Ans de Captivité à Cochons-sur-Marne*
A *l'Invendable*
AU *Vieux de la Montagne*
ET AU *Pèlerin de l'Absolu.*

1913-1915

La porte des Humbles...

CINQUIÈME ÉDITION

312384
2
27

PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXXI

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

Trois exemplaires sur Japon impérial
et trente-cinq exemplaires sur papier de Hollande, numérotés.

JUSTIFICATION DU TIRAGE

4795
PQ
2198
B18Z528

Droits de reproduction, de traduction et d'adaption réservés pour tous pays.

A JEAN DE LA LAURENCIE

Vous êtes, mon très cher ami, de ceux qui ne peuvent rien oublier. C'est une grâce, redoutable sans doute, mais une vraie grâce divine, puisqu'elle s'oppose dans les âmes aux entreprises de la Mort.

Ce livre, plein de l'Inoubliable, devait convenir surtout à un cœur meurtri, et c'est pour cela qu'il vous est offert.

Quels que soient nos chemins, vous le savez, nous sommes tous conviés à la Lumière, à la Gloire, à la Paix inimaginable. Ce qu'on nomme la Voie lactee, sans y rien comprendre, c'est un immense fleuve de larmes dont l'estuaire est au Paradis.

C'est là et non ailleurs, mon cher Jean, que je vous donne rendez-vous.

LÉON BLOY.

Mévoisins, 29 septembre 1915.

Nous avons laissé en blanc
les passages supprimés par la censure.

Il s'est trouvé, aux XIXe et XXe siècles, une nation pour entreprendre ce qui ne s'était jamais vu depuis le commencement de l'Histoire : L'EXTINCTION DES AMES. Cela s'appelle la *Culture allemande*.

Asservir, avilir les âmes, cela ne suffisait plus au Prince des Ténèbres. Il fallait les éteindre et il y parvint. L'Allemagne prussianisée cessa d'appartenir à l'humanité. Elle devint une énorme brute féroce et menaça le monde entier.

Dans un livre très-antérieur aux événements actuels, où mes souvenirs de 1870 étaient consignés, j'avais essayé d'avertir. On me jugea excessif, intempestif et profondément injuste. L'âme française engourdie ne sentait pas l'approche du monstre.

Le réveil a été ce qu'il devait être : l'horreur infinie et presque la mort. Voilà plus d'un an de luttes effroyables, non seulement en France, mais partout, pour sauver la pauvre lampe humaine.

Dieu fasse que ce livre écrit par un vieux solitaire ait le pouvoir de réconforter, fût-ce à l'heure de la mort, quelques amis de Dieu, quelques rares et douloureux tenants de la Grandeur et de la Beauté chrétiennes qu'on veut effacer !

1913

Janvier

1er. — Je sens une sorte de consolation intérieure, et même un peu de fierté, en pensant que l'unique lettre venue aujourd'hui est celle d'un pauvre vieillard absolument incapable de m'être utile, sinon par ses prières et l'acceptation de ses souffrances.

2. — De Christine van der Meer à Jeanne :

Quelle bonne journée nous avons eue ensemble ! Tu ne sais pas quelle impression claire j'ai eue de vos âmes qui me sont apparues belles, fortes et brûlantes ! Comme je les aime, ces chères âmes ! Celle de ton mari est d'une simplicité héroïque. C'est vraiment le monstre qui, de sa vision surnaturelle, voit et juge toutes choses et renverse l'ordre apparent du pauvre monde. Comme il m'apparaît grand et cher à Dieu !

Lettre de deux jeunes soldats qui vinrent me voir, je ne sais plus quand. Ils me souhaitent, sans banalité, des souffrances et des peines pour 1913. Elles ne tarderont peut-être pas.

4. — *La Doctrine officielle de l'Université*, par Pierre Lasserre. Livre non dénué de talent, qui montre et fait sentir le bourbier universi-

taire. Occasion d'un hors-d'œuvre dans une nouvelle série de l'*Exégèse des Lieux Communs*, mon travail actuel.

7. — Lettre de P. L. me reprochant certaines pages du *Vieux de la montagne*, où il me trouve injuste et dur, ce qui est possible, mais j'avais un tel besoin de me débarrasser de cet effrayant raseur !

Visite d'un autre raseur non moins redoutable. Il apporte une Sainte Face horrible, dessinée et peinte par lui, qu'il croit un chef-d'œuvre. Aussitôt conférence de plus de deux heures sur le Saint Suaire de Turin dont il s'est inspiré et dont il tient à nous prouver la parfaite authenticité. Marécage d'éloquence. Je n'ai pas eu le caractère d'arrêter ce bavard.

8. — Lettre interminable du même. Non content de m'avoir assommé hier, il m'envoie des pages sentimentales où il ne parle que de lui et de l'état douloureux de son âme dénuée de consolations. Je suis menacé de visites fréquentes et, en outre, il m'envoie une liste des livres de moi qu'il possède, désirant posséder aussi tous les autres, avec *dédicaces*. De la multitude des admirateurs, délivrez-moi, ô Seigneur !

10. — Vers enfantins d'un jeune Corse de Bastia. Dédicace où je suis traité de héros. Quelques-unes des pièces étant adressées à des grands hommes tels que Haraucourt, j'ai la curiosité

de chercher mon nom de héros. Le jeune et enthousiaste poète a pensé qu'il pouvait être compromettant de me nommer.

12. — Dans *l'Univers* :

A l'occasion de la rentrée des Chambres et pour appeler les lumières et les grâces du Saint-Esprit sur les travaux du Parlement et spécialement sur l'élection du Président de la République, S. Em. le Cardinal Archevêque de Chambéry a prescrit des prières publiques dans les églises.

13. — Le graveur Vibert a entrepris mon portrait. Séance très longue. C'est un homme sans Dieu et Genevois. Il m'avoue avoir été baptisé dans l'église de Loyson, ci-devant P. Hyacinthe. Quel portrait va-t-il pouvoir faire?... Il s'agit d'une exhibition de ma figure en tête de la belle édition du *Désespéré* que prépare Georges Crès.

14. — A un pirate :

Je viens de recevoir ce que vous m'avez envoyé. Cette nouvelle preuve de votre dévouement m'a été douce après un très rude commencement d'année. Vous voudriez me voir « installé dans la gloire, même dès cette vie ». Je crains qu'il ne vous faille quitter ce désir ou cette espérance. L'expérience de mon dernier livre. *L'Ame de Napoléon*, est concluante. Dieu *ne veut pas*, cela paraît clair. On ne me conçoit pas ayant du *succès*, comme Barrès, par exemple, ou M. Bottom. Mes amis, ne me voyant plus souffrir, ne me reconnaîtraient plus et se dégoûteraient de moi. Quelque chose dans le plan divin serait détraqué. J'ai posé hier, trois ou quatre

heures, pour mon portrait, devant une sorte d'artiste. « Je suis un océan de mépris », ai-je expliqué à cet homme, « et c'est moi qui ai lancé le glaçon, qui creva les flancs du *Titanic*. » Comment pourrais-je devenir une prairie émaillée de fleurs où paîtraient les aumailles de la sottise contemporaine?

17. — A un religieux :

... J'imagine que les martyrs eux-mêmes laissaient quelquefois échapper des gémissements quand la douleur était trop terrible. Dieu me préserve de me comparer à ces grands hommes, de comparer à leurs souffrances mes très inférieures souffrances, qui, pourtant, ont été quelquefois bien loin, bien plus loin même qu'on ne pense. Il y a dans mon passé d'il y a plus de trente ans, un gouffre que je n'ai pas montré, que Dieu seul connaît et dont j'écarte le souvenir. Un jour, ma femme, étonnée de me voir souffrir, disait à un prêtre de nos amis qu'elle craignait que je manquasse de résignation. Ce prêtre, qui est, par bonheur, un homme d'esprit, lui répondit : « Qu'en savez-vous ? Laissez-le se plaindre, cela lui fait du bien et ne déplaît pas à Dieu. » Au surplus, je sais que j'ai précisément ce que j'ai demandé, autrefois... Comment aurais-je pu écrire mes livres, si j'avais vécu dans les délices? Après cela, si je me lamente quelquefois, c'est comme les femmes en couches, parce que je ne peux pas faire autrement. Mais le courage revient bientôt et même la gaîté.

Une circonstance bien imprévue me porte à Versailles à l'heure même où se décidait l'élection de Poincaré, résultat d'une belle cuisine parlementaire. La foule était considérable et fort

émue. Cependant je n'ai eu le spectacle d'aucune collision. On est bête et lâche, simplement.

19. — A Raïssa Maritain :

Ma bien-aimée filleule, j'ai pensé, ce matin, à vous trois, me souvenant de cette crainte que vous avez de la Septuagésime, de ce premier soupir du Jardin de l'Agonie. *Circumdederunt me gemitus mortis.* Si réellement vous êtes éprouvés d'ordinaire à ce moment de l'année liturgique, réjouissez-vous, au contraire. Quel signe de prédestination !

Généralement, les chrétiens capables d'amour ne sentent le deuil de l'Eglise qu'à partir des Cendres ou du premier dimanche de Carême. Vous êtes du petit nombre des privilégiés qui sentent plus profondément et qui peuvent donner plus que les autres. Qu'avez-vous à craindre? Je vous dis, moi, que vous êtes des bienheureux et il faut me croire. N'avez-vous pas éprouvé, ce matin, combien amoureusement saint Paul vous rappelait le baptême de nos pères *in Moyse*, dans la nue et dans la mer, et le délice qui leur fut donné de manger et de boire spirituellement comme il nous arrive à nous-mêmes, le Seigneur ayant promis de nous servir en personne, à la manière d'un domestique, promesse consignée dans saint Luc! N'est-ce pas l'ivresse qui nous est promise par Quelqu'un qui est ivre mort d'amour, chaque matin ? Avons-nous autre chose à faire que de nous enivrer comme lui et avec lui? C'est pour cela que les ouvriers de la dernière heure sont payés autant que les autres. Ne faut-il pas qu'ils puissent aller tous ensemble s'enivrer au cabaret du Fils de Dieu, à la fin du jour.

Mes bien-aimés, je voudrais vous dire quelque chose.

Mais, j'ai tellement bu, dès le matin, avant même d'avoir travaillé, que je ne retrouve pas mon équilibre de prophète. Alors je vous prie de supposer charitablement que je vous ai dit quelque chose et de souffrir que je vous embrasse avec la tendresse d'un vieil ivrogne!

21. — Dédicace pour un de mes livres :

A mon très-cher... *Animæ ejus conglutinata est anima mea et inivi fœdus cum eo ad dedecus et exitium apostatarum.*

[Pacte rompu. Le très-cher m'a lâché bientôt après, une personne plus chère encore lui ayant défendu de me voir.]

22. — Un religieux me parle de la situation terrible des prêtres qui souffrent persécution et pour qui personne ne prie. *Foris pugnæ, intus timores*, dit saint Paul.

« Ah ! ah ! vous êtes bonapartiste ! » me dit le curé de Bourg-la-Reine. C'est tout ce qu'il a vu dans *l'Ame de Napoléon* que je lui ai donnée.

31. — A Philippe Raoux :

... C'est vrai que l'insuccès de mon livre m'a été très dur. Mais vous avez raison de m'écrire que je peux remporter quand même d'éclatantes victoires dans l'Invisible. L'Invisible, c'est les âmes et je sais que plusieurs ont été touchées profondément. J'ai reçu des lettres extraordinaires de Hollande, de Finlande, etc. De pauvres et simples prêtres m'ont écrit que j'étais leur bienfaiteur, la lecture de mes livres leur ayant donné ce que personne ne leur avait donné jusqu'à ce jour. Hier

encore, au service funèbre d'un malheureux homme longtemps incrédule, à qui nous avions eu le bonheur, ma femme et moi, de procurer une fin chrétienne, le prêtre, un vieux missionnaire, a fait un discours ému pour apprendre aux assistants que la conversion du défunt était due à la lecture des livres de Léon Bloy. Paroles imprudentes dont il pourrait être puni, si l'Archevêque les connaissait.

J'explore toujours les *Lieux Communs*. Quand vous lirez cette nouvelle série, connaissant mes tribulations et mon état actuel de trouble et d'inquiétude, vous serez probablement étonné de me voir tant de bonne humeur, au moins apparente. Je n'y comprends rien moi-même. Il faut croire qu'il y a un dédoublement singulier de ma personne triste et du prédicateur étrange que Dieu a mis en moi. Mais ce livre pourra-t-il seulement être publié ?

Je pense comme vous, et depuis longtemps, qu'il va se passer de terribles choses. Le mal universel viendra-t-il, comme toujours, de l'Allemagne, Autriche ou Prusse ? Dieu le sait, mais on commence à le sentir inévitable. Savez-vous qu'on ne trouve presque plus de monnaie d'or ? Quand on veut changer un billet, on est mitraillé de pièces de cent sous. La Banque fait rentrer dans ses caves tout le numéraire d'or, en prévision de quelque effroyable guerre. C'est la panique. A la grâce de Dieu et qu'il ait pitié de nous tous !

Février

1er. — Embarquement pour son pays d'une petite bonne de seize ans, ramassée, il y a deux ans, dans le Périgord et qui était devenue pour

nous un cauchemar. Il a fallu l intervention du commissaire de police pour la contraindre à partir. Jeanne m'a dit cette chose horrible et troublante que la misérable fille exhalait par la bouche une épouvantable odeur d'excréments.

6. — A l'abbé Cornuau :

... Oui, cher ami, je travaille à la seconde série de mes *Lieux Communs* et je vous assure que c'est excessivement difficile. Déjà la première m'avait donné beaucoup de mal. Mais, en dix ans, j'ai eu le loisir de m'exaspérer et je veux croire qu'une intensité plus grande sera la récompense de mon zèle.

Vous avez compris qu'il ne s'agit pas seulement de flageller le Bourgeois, satisfaction certaine sans doute, mais insuffisante. J'ai surtout en vue, sous cette forme d'ironie et de cocasserie énormes, de pratiquer une sorte d'apostolat, en démontrant la misère effroyable et le ridicule infini de tout ce qui s'oppose à Dieu. Mais, encore une fois, c'est un travail accablant, à faire trembler tous les forçats de la littérature. Quelquefois, je chavire dans les ténèbres.

7. — A Henri van Haastert, jeune Hollandais qui m'écrit des lettres délicieuses :

... Je suis heureux d'apprendre que vous me séparez de Louis Veuillot. Il a fallu toute la sottise des catholiques modernes pour attribuer, je ne dis pas du génie, ce qui serait trop ridicule, mais seulement de la grandeur à ce journaliste fameux que j'ai connu personnellement, il y a quarante ans. Quelques mots vous diront toute ma pensée et vous fourniront, je crois, une bonne réponse aux imbéciles.

Aux temps héroïques des Croisades, il y avait deux sortes de guerriers pour la conquête du Saint-Sépulcre : les Chevaliers et les Goujats. Ces derniers pouvaient être et furent souvent très intrépides. Mais c'étaient des goujats et Louis Veuillot ne fut jamais un chevalier. Il avait l'âme basse et on peut dire qu'il fut, en ce sens, le précurseur des ignobles journalistes de la *Croix* qui ont tant avili la pensée chrétienne.

Je vous félicite d'avoir échappé à ce mastodonte. Pour ce qui est de moi, j'ignore si on peut me classer parmi les chevaliers, mais je sais que j'ai toujours voulu combattre avec noblesse, ce que ne faisait certes pas Louis Veuillot.

12. — Georges Crès me donne les premières épreuves de sa belle réédition du *Désesperé*. Il est impatient de rééditer aussi *Sueur de sang*. Je suis ravi de la bonne volonté et de la bonne grâce de cet éditeur.

13. — Aujourd'hui, évangile de la Chananéenne, irrésistible pour moi. Ne serait-ce pas une puissante prière que celle-ci : *Domine, in Nomine tuo fiat mihi sicut volo?*

14. — Reçu de Vibert, graveur mentionné le 13 janvier, une épreuve de ce qu'il appelle mon portrait. C'est épouvantable. Paul de Kock travaillé de la colique. Je décommande immédiatement cette image.

19. — A Termier :

On a dû vous dire mon projet de finir la seconde série de mes *Lieux Communs* par votre « Atlantide ». Je

vous dois une belle idée et j'en espère pour mon nouveau livre une conclusion grave et somptueuse qui ne vous désobligera pas.

20. — Ceux qui riront de mes *Lieux Communs*, me trouvant une verve endiablée, ne sauront pas que ce qui les amuse est sorti de ma tristesse et souvent de mon angoisse. Quelques-uns aujourd'hui le savent et s'en étonnent, moi tout le premier.

21. — Article de Camille Lemonnier dans *Comœdia*, d'une improbité remarquable. C'est intitulé « Souvenirs littéraires » et c'est fait à la manière d'un conte. Il y est parlé de Huysmans, de moi et de Villiers, et il n'y a peut-être pas deux lignes exactes.

22. — Tribulation parfaite.

26. — Songe extraordinaire cette nuit. J'ai revu Barbey d'Aurevilly, très distinctement. Même recherche de toilette qu'autrefois, figure fraîchement rasée. Nous étions, je crois, au bord d'une eau courante. Il était venu, je ne sais comment. Je savais qu'il était mort et je pensais qu'il était mort pour quelqu'un ou pour quelque chose. Il me parlait gravement et doucement, me disant des paroles que j'ai oubliées. Je me rappelle seulement une impression de *distance* entre lui et moi. Je le sentais à la fois très proche et très lointain, et je voyais combien

les morts sont impuissants à se manifester. Il y avait des mots qu'il ne pouvait pas prononcer, qui s'évanouissaient, le mot *mourir*, par exemple. Je l'interrogeais, mais mes questions glissaient sur lui sans le pénétrer. Tout cela est inexprimable et je ne peux rien dire de plus, sinon que la vision était extrêmement précise. Un bruit de cloches semblable à un glas me réveilla. Je compris qu'il me fallait dire l'office des défunts, ce que je fis aussitôt avec amour.

Mars

1er. — A Termier :

Vous avez donc pensé à moi pour le beau dimanche de *Lætare*. De mon côté, je me suis souvenu de saint Joseph dont c'est aujourd'hui le premier jour et je me suis souvenu aussi de l'*absent* que vous trouverez sans doute bien grandi, quand vous le reverrez... plus tard.

Mon bien-aimé Pierre Termier, ce matin, en même temps que votre lettre, j'en recevais une autre, bien extraordinaire, d'un jeune Hollandais que je n'ai jamais vu et pour qui je suis tout ce qu'on peut aimer au monde. Je vous enverrais ces pages inouïes si je n'avais pas à y répondre, mais je vous les ferai lire. C'est écrasant de savoir que j'ai reçu un tel pouvoir de m'emparer des plus nobles âmes.

La férie de ce jour raconte l'histoire de la femme adultère qui est certainement l'Eglise menacée de lapidation, ainsi que je l'ai fait remarquer dans *L'Ame de*

Napoléon. Pendant qu'on l'accuse, Jésus « écrit du doigt sur la terre ». Que pourrait-il bien écrire, sinon un mystérieux raccourci des deux Testaments? Aussitôt qu'il a parlé de la « pierre » devant être jetée par Celui qui est sans péché, les accusateurs s'en vont, l'un après l'autre, les plus vieux ouvrant la marche.

Sans le savoir, n'imiterais-je pas Jésus en cette manière, puisque je défends l'Eglise en écrivant, moi aussi, sur la terre, et même dans la boue, et voyant disparaître un à un, pour toujours, les lapidateurs de l'Eglise et de moi-même, chacun allant *in locum suum?* Il n'en reste déjà presque plus de ce *Désespéré* qui va reparaître et qu'on croyait avoir enterré. Pour ce qui est de la « pierre» que personne, juste ou pécheur, ne songe plus à ramasser contre moi, ne serait-elle pas à Vaugirard?

Très rapidement, je vous donne ces idées ou rêveries pour ce qu'elles valent, en vous priant toutefois de remarquer, dans cet évangile grand comme tous les mondes, que les mots *sine peccato* et *primus* ne peuvent s'appliquer qu'à Jésus qui se désigne ainsi lui-même.

Penchez-vous sur ce puits, si vous êtes un audacieux.

5. — Un religieux me demande de l'aider de mes prières dans « le redoutable devoir de la prédication ». Il m'écrit ceci, probablement inspiré par la lecture du *Sang du Pauvre* :

Je cherche par où attaquer doctrinalement l'abominable *déification* du capital qui lui fait produire des intérêts toujours sans s'épuiser jamais. On avait cru jusqu'à présent que cette puissance était réservée à Dieu. La voyant dans le Capital, quoi d'étonnant qu'on l'adore? C'est la nécessité de nourrir un capital grossis-

sant toujours qui fait prélever sans doute sur le prix du travail ce qui devrait revenir en grande partie au travailleur et le mettrait à l'abri de la misère.

6. — Madeleine avait été à Paris pour la répétition d'un concert devant avoir lieu demain. Inquiet de savoir qu'elle rentrerait seule très tard, j'ai décidé d'aller l'attendre à la porte d'Orléans. Ne la rencontrant pas avant le départ du premier tramway, j'ai attendu là tous les départs rongé de peine, livré à tous les fantômes de mon imagination déjà troublée. Enfin je suis rentré après 10 heures et j'ai trouvé tout mon pauvre petit monde m'attendant, lui aussi, avec douleur. J'ai *revécu* là une des soirées les plus cruelles de ma vie.

10. — Lettre de mon ami van Bever, à qui je dois la conquête de Crès, m'apprenant que le triste éditeur Stock prétend, contre toute vraisemblance et toute justice, s'opposer à la réédition du *Désespéré*, qui ne lui appartient absolument pas, ayant eu l'audace, en 1893, de produire une édition carottée et défectueuse de ce livre, acte de piraterie qui aurait pu lui coûter cher, si j'avais le goût des procès. Je n'ai pas de peine à démontrer l'inanité de toute crainte à cet égard.

Pour ce qui est du prétendu portrait de moi par Vibert, dont van Bever me reparle, je dis

simplement que cette image est affreusement ratée et que je maintiens mon refus. Si l'auteur en est mortifié, je ne puis que m'affliger de voir un artiste si vaniteux ou si dénué de générosité. Je m'étonne d'ailleurs, que, pour des éditions définitives et somptueuses, devant honorer une maison de librairie, M. Vibert ne soit, en certains cas, remplaçable par personne.

11. — Trois dédicaces à un religieux.

Vie de Mélanie :

On demande un peu de pitié pour Dieu.

Celle qui pleure :

On demande que quelqu'un pleure avec Notre Dame de Compassion.

Le Vieux de la Montagne :

On demande un peu de miséricorde pour le vieux pauvre qui souffre aux Pieds de Marie sur la Montagne.

12. — Au même, capucin et prédicateur vanté :

Je suis indiscutablement un mendiant, Dieu l'ayant ainsi voulu pour sa Gloire et peut-être pour la mienne. Mais je deviens vieux. Dans trois ans, je serai septuagénaire et je suis loin d'avoir accompli ma mission que vous dites redoutable et qui l'est, en effet, plus qu'on ne pense. J'ai pour tâche de parler aux âmes situées hors de l'Eglise et il a été prouvé que je ne leur parle

pas en vain. Dieu sait que je ne demande qu'à continuer, mais, je le répète, je suis vieux et plus de trente ans de misère et de chagrins ont presque détruit ma force physique. Aujourd'hui je ne peux poursuivre mon œuvre qu'à la condition de travailler en sécurité, sans le tourment quotidien de la subsistance pour moi et les miens. A vous de voir ce qui peut être fait. Vous êtes en situation de connaître des riches. Est-il vraiment impossible d'agir sur ces âmes ordinairement incapables de comprendre la parfaite iniquité de leurs jouissances terrestres lorsqu'il y a des êtres qui souffrent en travaillant pour la Gloire de Dieu ?

22. — Samedi Saint. A Termier :

Puisque vous avez essayé, hier, de suivre, sur la Voie douloureuse, « l'effrayant cortège », — beaucoup plus effrayant, certes, qu'on ne peut croire et que tout homme attentif pourrait voir dans son propre cœur — avez-vous aperçu, dans cette horrible cohue, mon excellent ami Dismas, le bon Larron, que l'Eglise honore le 25 mars? Il me semble que vous avez dû le remarquer, d'abord parce qu'il est différent de tout le monde, ensuite parce qu'il y a quelque chose entre vous et lui. Vous savez que je veux finir mon livre par « l'Atlantide ». Depuis que cette idée m'est venue, je pense beaucoup à saint Dismas qui m'a fourni la plus admirable et la plus précieuse information sur ce continent disparu. Je ne vous en dis pas davantage et même je vous prie de ne pas m'interroger, étant, à cause de cela, dans une sorte d'état extatique.

23. — A Léo Funtek, à Helsingfors, Finlande, un pauvre qui m'a envoyé quinze francs :

J'ai reçu avec simplicité et le cœur vraiment ému, le « verre d'eau » évangélique que Notre Seigneur crucifié vous a inspiré de m'envoyer. Soyez sûr qu'il ne m'a pas été *inutile* et réjouissez-vous d'avoir fait quelque chose pour un écrivain malheureux qui se glorifie d'être méprisé et qui tient pour plus précieuse que le diamant l'amitié de quelques âmes de pauvres qui viennent à lui des extrémités du monde.

29. — Retour à Bourg-la-Reine, après une semaine de Pâques très pénible passée à Mévoisins, près de Saint-Piat, dans la nouvelle habitation louée en octobre dernier. Le temps, ordinairement si doux, la semaine de la Résurrection, a été horrible cette fois, et il nous a fallu fuir, après quatre jours, pour échapper à une tristesse mortelle.

Avril

3. — *La Religion du Corps*. Article du *Journal* pouvant être offert à Mgr Gibier, apôtre de Versailles et évêque de la gymnastique :

Le corps tient, dans la vie moderne, la place qu'y tenait l'âme autrefois. L'hygiène du corps nous occupe aujourd'hui comme celle de l'âme nous occupait jadis; on prescrit la durée d'un geste hygiénique comme on prescrivait un *examen de conscience* ou un temps de *méditation*. L'état de propreté est notre *état de grâce* et le tub notre *absolution*.

La gymnastique a l'importance qu'avait la théo-

logie. On fait ses exercices d'assouplissement *comme on faisait sa prière du matin et du soir*... Les sports nous ouvrent l'école de la *perfection nouvelle*. Nos grands sportsmen sont nos *grands saints*... Partout on cherche les principes de la vie corporelle comme on définissait les *dogmes*, et les congrès qui donnent aux muscles des règles de conduite jouent le rôle des *conciles*... Les Pères de la Faculté succèdent aux Pères de l'Eglise... Le salut s'opère ici-bas dans le corps et pour le corps seulement, désormais... Pour ce qui regarde les transgressions à prévoir, je me rappelle la légende d'un dessin de Forain : « Il vient de pousser une trique à l'arbre de la Liberté »...

Le mot le plus remarquable de cet article est le mot *trique*. Il est bien certain que, dans cette religion, nouvelle seulement pour ceux qui ne savent rien de l'antiquité barbare, la trique doit être l'insigne du pontificat suprême. Assurément l'auteur de ce démarquage sacrilège du christianisme est d'une sottise peu ordinaire. Mais, tout de même, sans le savoir, il prophétise. L'âme congédiée, le droit du plus fort deviendrait immédiatement l'unique loi, comme chez les brutes. C'est peut-être l'avenir de demain ou d'après-demain entrevu par cet imbécile.

[L'Allemagne appelle ses combattants: DAS MENSCHENMATERIAL, le Matériel humain ! Ce mot ignoble dit tout. *Note de juillet 1915*.]

4 — Coup de sonnette. Madeleine descend et rencontre dans l'escalier un monsieur bien mis

et grisonnant qui lui confie une enveloppe à mon adresse et prend la fuite. Dans cette enveloppe il y a un billet de 50 fr. et ceci :

Monsieur, deux personnes amies ont lu ensemble le *Mendiant ingrat*. Elles ont goûté avec intensité les saveurs, les ironies, les élans de poésie dont ce livre est visité. Permettez-leur de venir avec simplicité vous témoigner leur reconnaissance par un petit présent, et que le voile qu'elles veulent garder vous assure du désintéressement de leur sympathie.

Sans signature ni indication quelconque. Le style et l'écriture paraissent être d'une femme que j'ai le chagrin de ne pouvoir connaître.

Achevé le fatigant travail de correction des épreuves du *Désespéré*. Cette lecture attentive et complète d'un livre que j'avais oublié en partie et dont je me sens très loin, m'a beaucoup impressionné. Il est évident, malgré les fautes ou les tâtonnements, que, dès ce livre de début, l'auteur était déjà en possession de tous ses moyens et que, depuis, il n'a pu acquérir que l'expérience du *métier*, expérience horriblement coûteuse.

5. — J'apprends que la première édition de *la Femme pauvre*, tirée à deux mille exemplaires en 1897, est enfin épuisée et qu'il va être fait un nouveau tirage. Il a fallu seize ans pour obtenir ce résultat.

7. — « Celui qui croit qu'il y a des péchés qu'il

ne peut pas commettre n'est pas chrétien. » Parole d'Absolu dite par un vrai prêtre.

10. — Lettre de Philippe Raoux me parlant agréablement des mendiants de Pologne qui « rendent la monnaie », avec d'abondantes bénédictions.

On me raconte cette anecdote :

Un individu, ami d'un banquier juif et sur le point d'entreprendre un long voyage, vient le trouver, disant : « Voici 50.000 fr. que je ne peux emporter. Je te les confie jusqu'à mon retour. » Le banquier offre un reçu qui est refusé. « A quoi bon ? » dit ce voyageur plein de confiance, « n'es-tu pas mon ami ? » Le banquier insiste vainement. A la fin deux employés de la banque sont appelés pour être témoins de la mise en caisse de cet argent. En cas de mort du dépositaire, ils pourront témoigner. Un an après, retour du voyageur qui vient reprendre ses 50.000 fr. Etonnement du banquier déclarant n'avoir aucun souvenir du dépôt. Le voyageur assommé invoque le témoignage des deux employés qu'on fait venir. « Messieurs », leur dit le patron, « voici mon ami qui prétend m'avoir confié 50.000 fr. à telle époque, démarche dont je n'ai gardé aucun souvenir. Il dit que vous en fûtes témoins et il compte sur vous pour me rafraîchir la mémoire. » Dénégation énergique des deux employés. Eux partis, le financier dit

à son ami : « Maintenant je vais te rendre ton argent. La petite scène à laquelle tu viens d'assister était simplement pour te faire connaître la belle discipline de ma maison. »

13. — Mgr Bolo, protonotaire *apostolique*, fait des conférences pour les dames du monde. « C'est le plus distingué de nos prélats de cheminée », dit le *Journal des Débats*, « et l'on songe à quelque rude curé de campagne, pauvre, vivant de peu, allant voir les malades par des chemins de montagne et menant au Seigneur, à travers des rochers glacés, des ouailles qui sentent le suint ». Mgr Bolo appartient à une autre école et me fait penser à un de nos évêques, de cheminée, lui aussi, qui les pieds en l'air devant un bon feu et fumant un gros cigare après un copieux repas, rotait, en se gaudissant, cette véridique parole : « Dire que nous sommes les successeurs des apôtres ! » Bolo est pour la « royauté des salons », pour les parfums, pour la bonne cuisine surtout, estimant que la gourmandise est un plaisir essentiellement intellectuel et que « plus on est intelligent, plus on doit être délicatement nourri », ce qui nous met à quelque distance des Pères du désert, envisagés probablement comme des animaux. Bolo est un « régénérateur ». De tels prédicateurs sont ordinairement procurés à la veille des catastrophes.

14. — Fin de mon *Exégèse des Lieux Com-*

muns (nouvelle série.) Assommé de ce travail et pour prendre congé de mes lecteurs, je me décide à grouper les lieux communs qui me restent encore sur la conscience et à les empiler tels quels dans un *post-scriptum* impertinent au profit de l'homme courageux qui serait tenté de continuer mes explications ou mes gloses.

17. — A un acquéreur du *Sang du Pauvre:*

Je veux espérer que ce livre vous plaira. C'est une nourriture violente que peu d'estomacs peuvent supporter. Votre qualité d'ami du Père S.. me donne à penser que vous n'êtes pas de ces chrétiens modernes qui *tamisent* l'Evangile, ne voulant de la Parole divine que ce qui ne les gêne pas et qui disent au Seigneur de descendre de sa Croix, comme firent autrefois les Juifs.

19. — A Elisabeth Joly, dédicace imprimee de l'*Exégèse des Lieux Communs* que je viens de finir:

Un poète qui errait au cimetière s'avisa de frapper à la porte d'un tombeau. Cette porte s'ouvrit aussitôt et ce fut son âme qui lui apparut, son âme qu'il n'avait jamais regardée, mais qu'il reconnut à certaines souillures affreuses. Il se souvint alors de l'avoir abandonnée là, un jour, pour explorer inutilement des sépulcres vides. La voyant si triste, si profondément triste et si belle, il la prit par la main très tendrement et la ramena tout en pleurs à la Maison du Père des vivants dont elle lui montra le chemin.

29. — Judas n'est encore que Bienheureux.

On s'occuperait volontiers de sa canonisation, mais ses trente deniers ne suffisent pas à la Sacrée Congrégation des Rites.

D'une préface de Paul Bourget à un roman d'une dame:

J'ai toujours pensé que le roman psychologique n'atteignait son plein développement qu'à condition d'être placé dans un milieu de loisir, comme jadis la tragédie ne se mouvait que parmi les reines et les seigneurs. Il ne s'agit pas de prétendre que les oisifs comblés sont plus intéressants que les humbles. (Mais si, mon vieux Paul, mais si !) Ils sont simplement un terrain humain plus particulièrement adapté à certaines efflorescences d'âme...

Je demande pardon pour cette citation ridicule.

3o. — Conférences de Jacques Maritain sur Bergson à l'Institut catholique. Beau succès de mon cher filleul. Je ne sais pas — Dieu seul le sait — si Jacques est capable d'un mouvement de génie, mais certainement il a tous les dons d'un homme supérieur. Ses conférences toutes philosophiques sont d'une admirable clarté, avec les trouvailles les plus brillantes.

Mai

6. — Note envoyée par un ami à propos des découvertes prétendues du Dr Pozzi qui fait *vi-*

vre, depuis quatorze mois, un fragment de cœur de poulet.

Peut-on supposer la puissance humaine scientifique ou diabolique, ayant réalisé ce prodige de faire vivre artificiellement les tissus et les organes? Voici donc, semble-t-il, la mort vaincue et les êtres devenant éternels. Mais qu'arrivera-t-il le jour où Dieu jugera le moment venu de rappeler à lui l'âme qui donne toutes les facultés spirituelles ? Les corps continueront leurs mouvements *sans la vie réelle* et le monde sera peuplé d'automates. Alors...

12. — A une amie très affligée :

Nous n'avons tous qu'une seule affaire en ce monde, c'est de devenir des saints et il faut beaucoup souffrir pour cela. On le sait quand on est chrétien, mais on ne se dit pas assez qu'il n'y a qu'une seule manière de souffrir véritablement. Cela consiste à renoncer d'avance à toute consolation. C'est un sacrifice tout à fait surhumain et qui, pourtant, nous est demandé. Tant qu'il n'est pas accompli, l'espérance de la sainteté n'est qu'un rêve ou une dérision. Telle est notre tâche et je reconnais qu'elle est très dure.

Il faudrait prier le Saint-Esprit de nous délivrer de l'illusion du *temps* dont nous sommes tous victimes. Dans la douleur ou dans la joie, nous croyons que le temps est quelque chose et il n'est rien, puisqu'il n'existe pas pour Dieu. Il ne devrait donc pas exister pour nous. C'est lui qui nous sépare de Dieu. Si nous obtenions cette grâce de ne jamais savoir l'heure, nous serions déjà dans l'Eternité bienheureuse et la souffrance, alors, serait pour nous comme une barque rapide sur un affluent du Paradis.

14. — Commencé *le Pèlerin de l'Absolu*, sixième volume de ce Journal.

« Le catholique intègre qui a écrit, parfois dans une langue canaille, tant de livres splendides. » Ainsi parle de moi un jeune prêtre bien intentionné.

Opinions d'un vicaire de Notre-Dame-des Champs :

Sur la question du plain-chant, *il ne faut pas obéir*, dans le bien de l'Eglise, pour ne pas s'exposer à être obligé de faire remarquer les contradictions des papes successifs. Ce n'est, d'ailleurs, qu'une question d'appréciation artistique et non de dogme. En cette matière, il faut se mettre *au niveau de la moyenne des fidèles*.

Pour ce qui est de la première communion des enfants, les seuls usages qu'il faut respecter sont ceux de tradition en France. Si les évêques *essaient d'obéir*, c'est à cause du chapeau de Cardinal. En Suisse, où il n'y a pas de cardinal, ils n'obéissent pas (ce qui est faux). La première chose à faire, c'est de former l'intelligence des enfants. La grâce *peut* bien y ajouter quelque chose mais il ne faut pas compter que Dieu fera des miracles pour chaque âme. Ce qui permet de tenir les enfants, c'est le déjeuner de première communion.

A propos du clergé. Vous voudriez qu'on eût des saints. Ce serait *déplorable*. Ils n'ont pas l'esprit pratique. La première chose, c'est l'administration de la paroisse. Etc., etc.

21. — Relu *les Chouans* de Balzac. Ce n'est plus que de la poussière.

25. — Dédicace imprimée pour la nouvelle édition de *Sueur de Sang* :

A Ricardo Viñes. Vos ancêtres catalans, qu'on nommait les *Almogavares*, ont conquis, à la fin du treizième siècle, l'Asie Mineure et Byzance. Au commencement du vingtième, cher grand artiste, vous avez conquis Léon Bloy, ce qui était peut-être plus difficile.

28. — Lettre d'une dame de Dijon, disant que mes livres lui font du bien, qu'elle attend de moi des commentaires de l'Evangile, enfin me félicitant de n'être *plus* scatologue!

Juin.

3. — Propos attribué au milliardaire Carnegie :

Je suis l'homme le plus heureux du monde. J'estime que je fais, en ce moment, mon paradis sur terre. Je ne demande rien de mieux que de continuer à faire ce que j'ai fait jusqu'à présent et je suis prêt à donner cinq cents millions à quiconque me démontrera que je pourrais mener une vie plus heureuse que celle que je mène.

C'est à peu près ce que pourrait dire, dans sa prairie, une vache douée de la parole, avant le passage du dernier train.

4. — Quelqu'un me rappelle ces lignes que Paul

Bourget écrivait à *l'Echo de Paris,* au moment de la Séparation :

Quatre barrières nous séparent de la *barbarie* :
LE GRAND ETAT-MAJOR ALLEMAND, la Chambre des Lords d'Angleterre, l'Institut de France et le Vatican.

[Le grand Etat-Major allemand !!! ô Paul de l'Institut de France !!!!! 1915].

5. — Envoi de *la Femme Pauvre* à Raoux :

Le plus douloureux des livres, en attendant les magnifiques saignées qui vont venir.

8. — Alfred Pouthier m'a apporté *les Droits de l'Homme*, feuille immonde rédigée par le merdeux fils de feu Hyacinthe Loyson, éjaculation d'apostat digne en tous points du procréateur.

Son papier m'apprend que nous vivons sous une république *cléricale* (!), que Jeanne d'Arc fut une martyre de la liberté de conscience et l'*ancêtre* de la Révolution, ce qui étonne d'une pucelle. L'enfant du carme incestueux et sacrilège ayant lui-même pour ancêtres tous les imbéciles foireux ou cafards qui promulguèrent les Droits de l'Homme, devait à son ascendance de ne rater aucun lieu commun démocratique et il accomplit consciencieusement cette mission. Mais aujourd'hui, c'est magnifique. Quelqu'un sait-il qu'il existe une Association Zola et que cette association a célébré, dimanche dernier, la com-

mémoration du transfert au Panthéon de ce que, par un étrange euphémisme, on veut nommer les *cendres* d'Emile ? Assistance multitudinaire, affirme la feuille qui cite quelques noms, parmi lesquels Anatole France, qu'on est toujours sûr de trouver au premier rang lorsque l'urgence d'une sottise ou d'une turpitude est signalée. Mangeaille et discours, naturellement. Voici ce que prononce le têtard du carme déchaussé :

Lorsque les aspirations confuses de la conscience opprimée cherchent une expression qui les libère, les hommes la trouvent dans le nom d'un homme. Le chrétien s'écrie : *Jesus !* et le moujik s'écrie : *Le tsar !* Nous, depuis quinze ans, lorsqu'une espérance soupire en nous, lorsqu'un besoin de protestation s'insurge en nous, lorsqu'un appel à la fraternité sociale, à la fraternité humaine, se presse de nos cœurs vers nos lèvres, le cri qui s'élève de nos conscience, le cri qui soulage et proteste, *le cri qui zigzague comme l'éclair*, le cri... (etc. et *zut*), c'est toujours et spontanément : *Zola!* (*Vifs applaudissements.*)

A la fin de cette harangue, l'enfant de prêtre subitement se découvre des entrailles liturgiques :

Jeunesses républicaines, jeunesses laïques, souvenez-vous que vous êtes les filles de l'Affaire Dreyfus ; que votre berceau, pareil à celui du prophète, fut lancé sur des flots houleux. Comme Hugo fut le Père des Poètes, Zola fut le Père des Citoyens. Tous, amis, vous êtes ses enfants. C'est pourquoi j'élève devant vous notre palla-

dium de ralliement, notre *ostensoir* à nous, laïques, cette médaille de gloire qui fut décernée à Zola par tous ses camarades de lutte !

P.-H. Loyson prend sur la table où elle était déposée en face d'Anatole France et de Mme Emile qui l'avait prêtée pour cette circonstance, la grande médaille d'or gravée par Charpentier à l'effigie de l'auteur de *J'accuse !* et portant cette inscription :

« La vérité est en marche ». Il l'élève aux regards des assistants, dans la direction de la table où sont groupés les jeunes militants. Tout le monde est debout. Emotion intense ; puis formidable acclamation...

Je sais bien que le ridicule n'est condamné par aucune loi, mais ici, vraiment, on en abuse.

10. — J'apprends qu'il existe une *mystique moderniste* nullement inventée. C'est l'hérésie des *Quiétistes* renouvelée :

Ce qui distingue surtout les apôtres de l'Evangile moderniste, dit *l'Univers*, c'est leur amour de l'ombre. Ils enveloppent le dogme et la loi d'une sorte de brouillard aristocratique, seulement pénétrable à leurs regards d'initiés. Quand on ouvre leurs livres, on a l'impression de descendre en ces cryptes nocturnes où, dans une langue absconse, se célèbrent des rites de mystagogie. Ils ne parlent plus notre langue ; le vieux vocabulaire du catholicisme devient sous leur plume une façon de dialecte chinois dont chaque mot vous arrête et ne correspond ni aux idées ni aux images traditionnelles. Ils vous plongent dans l'inconscient et le subconscient avec la rapidité de la cage qui engloutit le mineur à six cents pieds sous terre. Quand ils se mêlent d'ascétisme surtout, ils sont profonds et ténébreux comme le puits de

l'abîme. Lisez ce bout de lettre d'une religieuse qui fréquenta les petites chapelles ; elle écrit à un prêtre :

« Je suis à la divine disposition pour la respiration du Seigneur. La suffisance de lui, qui suffit à lui, veut être à mon être son suffisant... L'effet de la divine suffisance en un acte simple met l'être en une correspondance qui n'est connue que par la charité qui a fait cette dépense ; elle-même à elle-même sait faire l'appréciation : l'effet de cette appréciation fait triompher l'être en la vie d'ici. Etc. »

Nous voici donc à Byzance. Les Turcs ne doivent pas être bien loin.

14. — Un réconfort nous vient aujourd'hui, fête de saint Basile. Ce vieux saint nous console, ayant lui-même besoin d'être consolé. Tous les moines schismatiques dits *orthodoxes* suivent, je crois, la vieille règle de ce patriarche qui doit gémir, depuis plus de mille ans, sur ses enfants infidèles.

Au Père S. :

Vous me paraissez trop fâcheusement impressionné par le *ferus homo* que j'applique témérairement, selon vous, à Notre Seigneur Jésus-Christ. Cependant vous connaissez le *Salut par les Juifs* et vous savez de quelle manière je lis le saint Livre. Je crois fermement que *tous* les personnages bibliques, les méchants aussi bien que les bons, sont des figures du Sauveur, lequel fut, en même temps, l'Innocence même et le Péché même, ayant tout assumé indiciblement. *Omnia in eo constant*. Tel a été le sentiment ou, pour mieux dire, la doctrine des anciens et saints Interprètes qu'on nomme les Pères de l'Eglise.

C'est ainsi qu'on peut dire, sans aucune témérité, qu'Abel est une figure de Jésus et que Caïn en est une autre non moins évidente. De même pour Isaac et Ismaël, pour Jacob et Esaü, etc., etc. N'avez-vous pas remarqué la saisissante préfiguration signifiée par les deux songes : celui de l'échanson et celui du panetier dans la prison de Joseph qui les leur explique. Le premier, l'échanson, devant être rétabli dans sa charge et donner encore le *calice* au Roi, l'autre qui donnait le *pain*, devant être mis en *croix*, et tous deux, dans le délai de *trois* jours. Je croirais vous faire injure, mon père, en insistant sur l'admirable symbolisme de cette histoire où Notre Seigneur est montré sous son double aspect de gloire et d'ignominie. Le détail est d'une beauté indicible.

Je ne finirais pas si j'entreprenais de multiplier les exemples. L'immense malheur, c'est que, depuis plus de mille ans, la Tradition des Pères est complètement perdue et que l'intelligence de la Parole divine a été remplacée par une incroyable et diabolique stupidité sentimentale. La morale a supplanté la Révélation et personne ne comprend plus rien à l'Ecriture.

Nous parlions d'Ismaël (*id est : exauditio Dei*). Ce nom seul ne vous donne-t-il pas à penser ? *Secundum quod dictus est : ferus homo, designare potest fidelium populum qui ferus homo est contra dæmones et hæreticos... Ismaël ludens cum Isaac* (Gen. 21, 9), *designare potest carnem blandientem spiritui*. Ainsi parlent Origène, saint Jérôme, saint Augustin et le Vénérable Bède.

« Jésus *non fuit ferus homo* », m'avez-vous écrit. Le nom d'Ismaël fut donné par un ange, il faudrait y faire attention. *Ecce, aït, concepisti et paries filium, vocabisque nomen ejus Ismaël*. Exactement le langage

de Gabriel à Marie, ce qui implique une connexité mystérieuse. Et il ajoute : *Eo quod audierit Dominus afflictionem tuam*. Pour ce qui est du texte : *Manus ejus contra omnes et manus omnium contra eum, et e regione universorum fratrum suorum figet tabernacula*, texte qu'il faut lire *extra tempora et extra tecta*, dans son sens mystique, prophétique et universel, voulez-vous me dire, mon cher Père, ce qui pourrait être formulé de plus exact par quelqu'un qui voudrait montrer l'épouvantable situation de la société moderne vis-à-vis de Dieu et la nécessaire attitude de Dieu vis-à-vis de cette société apostate.

Si, dans un moment de zèle ou d'enthousiasme, c'est-à-dire de compassion pour les âmes opprimées, aveuglées, assassinées, je me suis appliqué à moi-même ces redoutables paroles, c'est parce que je suis un soldat essayant de se configurer à son Chef et parce que l'imitation de Jésus-Christ est recommandée à tous les chrétiens. Sa douceur ne l'empêcha pas de flageller les vendeurs et de proférer les *Væ* terribles.

Persevera in obsecrationibus pro mendico Christi.

17 —. De Pierre van der Meer, à qui j'avais confié la lettre qui précède :

Je ne me sens pas capable d'exprimer ce que je pense. Tout devient tellement mystérieux et au-dessus de ma compréhension. Et pourtant mon âme comprend, elle sait plus que moi. Elle vient de Dieu, elle veut retourner à Lui. Et tout ce qui la rapproche de Dieu elle le reçoit avidement.

18. — Un de mes amis les plus chers s'afflige de la mauvaise santé de son fils. Je voudrais

qu'il me fût donné de guérir. Quel mystère ! Il est prouvé que j'ai le pouvoir de secourir les âmes quelquefois, et je ne peux rien pour les corps qui sont infiniment moins précieux. Mais aussi quel motif de crainte pour moi ! Pour être bienfaisant aux âmes, il me suffit de leur donner ce que Dieu m'a confié pour elles. Pour être bienfaisant aux corps, il faudrait que je donnasse beaucoup à Dieu, comme faisaient les saints, et je n'ai rien que des larmes vaines et douloureuses.

20. — Jeanne a retrouvé dans ses notes ceci, qui est parfaitement exquis :

Jésus est à la fois le pasteur et l'agneau. L'Agneau s'est tu pour ne pas accuser le Pasteur.

22. — Réponse du Père S. à ma lettre du 14, qu'il n'a pas comprise :

Mes pauvres lignes procédaient du désir de voir votre Absolu calqué d'avantage sur le Christ qui, incontestablement, est l'Homme Absolu étant l'Homme-Dieu. Ne faudrait-il pas que chacune de nos paroles ait pu être dite par Lui pour que nous puissions nous dire nous-même dans l'Absolu et parler dans l'Absolu ? c'est la question qui me hante... *Lucem inaccessibilem.*

Pourquoi cette inquiétude ? L'Absolu *divin* manifesté par Jésus est dans la Révélation et le Précepte. Mon absolu tout à fait *humain* est dans

la Foi et l'Obéissance, et il n'y a rien d'autre, en vérité.

25. — A un ami qui me reproche de l'avoir appelé « cher monsieur » :

Je suis d'autant plus inexcusable de vous avoir servi le « cher monsieur » que j'ai moi-même l'horreur de ce protocole que je regarde comme une injure grave, ne pouvant être surpassée que par le « cher maître » qui appelle toutes les vengeances. Mon excuse que je vous offre humblement est dans ce fait que la seule pensée de l imminente villégiature et des tribulations que je prévois me trouble et m'idiotifie. C'est l'inévitable, mes pauvres filles et leur mère ayant un besoin absolu de changer d'air. Nous allons à Saint-Piat dans l'Eure-et-Loir. Il nous faudra y vivre trois mois, je ne sais comment, et ma frousse est intense.

27. — On m'apporte une étonnante ordure : « *Le Fraterniste*, revue générale de psychosie, le plus grand journal français de conquête spiritualiste et d'études métaphysiques ».

Tout criminel est irresponsable parce que victime du « mécanisme de la psychose ». Cela me saute aux yeux tout d'abord et je suis privé de courage pour lire le reste. J'entrevois cependant que le désarmement universel et l'enlacement amoureux de tous les peuples sont demandés par les gens de ce papier et je découvre surtout, non sans épouvante, une liste des « Principaux ouvrages et périodiques français et étran-

gers traitant du Spiritisme, Spiritualisme, Magnétisme, Théosophie, etc. » J'ai compté 71 périodiques dont 25 pour la seule France.

On voit que le Démon devient le Maître de la terre.

29. — On me présente un Japonais catholique et très ami de la France, Léon Matsouoka, collaborateur de l'*Ossaka-Assahi*. Ce jeune homme qui a une place distinguée dans le monde intellectuel de son pays, a décidé de me faire connaître au Japon où il retourne, par des articles et des conférences où éclatera son enthousiasme.

Un prêtre m'apporte un vieil exemplaire de *Sueur de Sang* pour l'avantager d'une dédicace. J'écris cette folie :

J'ai cessé de suer le sang depuis que Notre Seigneur a cessé d'être archevêque de Paris. Maintenant il sort de moi autre chose.

Juillet.

3. — Nous dînons à Meudon, chez Mme de la Laurencie que je n'avais jamais vue, bien que nous nous fussions écrit plusieurs fois. Elle me charme aussitôt. Quoique très malade, elle avait pu se lever. Ruine de femme délicieuse. La maladie semble avoir fait d'elle une créature toute spirituelle, ne vivant plus que par son

âme. J'ai le bonheur de trouver quelques paroles pour elle...

[Nous ne devions plus la revoir. Elle est morte quelques mois plus tard. Souvenir d'une douceur et d'une tristesse infinies... Voici ce qui est inspiré à Jeanne, deux ans après, 26 novembre 1915, second anniversaire du départ de la merveilleuse et inoubliable amie :

Chère amie prédestinée, je n'ai pas le droit de m'approcher de vous, privilégiée de la souffrance, et il ne s'agit pas de moi. Il s'agit de Dieu, de ses plans impénétrables et adorables.

La vraie maturité de l'âme n'est pas celle qui vient des années, c'est la vie parfaite en Dieu. C'est ainsi que vous aviez déjà accompli votre course sur la terre, quand il me fut permis de vous connaître.

C'était le soir de votre vie et le matin de notre amitié. C'est ce qui explique qu'elle a encore tant de jeunesse radieuse. Elle était trempée dans l'éternité et née sur le seuil de « la porte des humbles », par laquelle vous avez disparu, si tôt après.

J'ai promis de vous suivre. Je veux vous connaître, vous parler en Dieu, vous dire les choses que je n'ai pu vous dire ici-bas.

Vous souvenez-vous de notre première rencontre ? Une force irrésistible me poussait. Un jour, j'ai pris le train et j'ai été chez vous avec confiance, comme chargée d'une mission. Laquelle ? Celle de recevoir. Vous m'avez accueillie comme une amie déjà ancienne. Nous nous sommes comprises et la richesse de votre cœur, je l'ai entrevue. Moment inoubliable. Nos âmes fondaient de tendresse. Nous pleurions sur nous-mêmes, sur la

misère de cette vie, sur nos enfants. Nos larmes montaient vers Dieu pour disparaître dans son Sein.

Nous nous revîmes huit jours après. Vous souvenez-vous de l'heure divine avec nos maris, là-haut dans votre chambre, à Meudon ? C'est là que la parole dite par Léon Bloy : « La santé est un don de Dieu, et la maladie en est un autre », vous consola Nous étions quatre âmes de bonne volonté...

Nous nous séparâmes pour ne plus nous revoir sur la terre. Vous étiez déjà immolée et vous n'aviez plus besoin que de Dieu.

Mais j'apporte ici mon témoignage ému de la communion intime des âmes. Elle ne nous a pas trompées. Elle franchit la tombe et la douleur se fond en joie. Aujourd'hui, deuxième anniversaire de votre départ, j'ai voulu me retrouver avec vous comme en ce mois de juillet 1913 et renouveler ce souvenir dans le cœur de votre cher mari.

Qu'il pardonne l'indigence de mes paroles].

5. — Installation à Mévoisins, près de Saint-Piat.

7. — Pour inaugurer ma villégiature, voici *La Vigie*, hebdomadaire catholique inconnu de moi. Directeur Henri Merlier. Cette feuille est adressée *à l'auteur du Salut par les Juifs*. L'article de tête marqué de rouge et intitulé *Modernisme historique* concerne Péladan qui vient de publier une petite manigance : *Le Secret de Jeanne d'Arc*. « Ce livre », dit Merlier, « est une élégante ordure ». L'adjectif seul est contestable. Péladan méprise l'Eglise, l'Ancien Tes-

tament, le Nouveau aussi, par conséquent, et ne croit pas au miracle, ce qui ne l'empêche pas de se proclamer catholique, au fond le seul catholique. Jeanne d'Arc n'a jamais eu de vie surnaturelle. « Elle a été initiée, choisie, préparée à sa mission et conseillée pendant toute cette mission », par l'*Internationale franciscaine*, « véritable société secrète » dont l'ancien Sar affirme l'existence au xve siècle. Les victoires de Jeanne s'expliquent (?) alors par la puissance occulte de cette société !!! Le surnaturel n'existant pas, Cauchon est naturellement réhabilité. Il avait le devoir de condamner Jeanne.

« Nous ne valons pas mieux que nos ancêtres », dit l'imbécile. Mais « du moins notre conception religieuse s'est épurée, le diable a disparu de notre pensée. Nous savons que l'homme est l'auteur du mal ». Je ne lirai certainement pas le livre de Péladan. Il y a longtemps que j'ai renoncé à m'ennuyer de cette manière et cet ex-*Fils des Anges* est vraiment trop bête et trop malpropre. Mais que ce crétin impie soit accepté dans des milieux catholiques, admiré et glorifié par des journaux soi-disant religieux tels que *le Soleil*, béni récemment par l'archevêque de Paris, c'est une honte merveilleuse et je n'ai besoin d'aucune autre preuve de l'existence du Démon.

Il y a un autre crétin d'étage inférieur, si on

peut dire. C'est Joseph Serre, auteur pouilleux d'un livre sur Ernest Hello dicté en partie par Mme Hello qui, non contente d'avoir abruti son mari, quand il vivait, imagina de l'avilir de cette manière, après sa mort. Ce Joseph Serre est l'apôtre du *modernisme théosophique*. Celui-là aussi se proclame catholique.

On a honte de savoir lire quand on rencontre des âneries de cette sorte :

La nature est une immense échelle ascendante dont tous les échelons sont à la fois *naturels* en eux-mêmes et *surnaturels* pour les échelons inférieurs. La raison est ainsi surnaturelle pour la matière, comme l'aigle est surnaturel pour la taupe, comme le chrétien est surnaturel pour l'homme... *J'applique cette théorie au miracle...* ! Le miracle est une des grandes lois *scientifiques* du monde... Le miracle est le point de vue *de* l'inférieur.

La transsubstantiation dogmatique, déclare ce bon chrétien, n'est pas autre chose que le couronnement religieux de cette loi scientifique dont la fameuse évolution de Darwin n'est que la contrefaçon !...

Conclusion nécessaire :

L'Imitation de Jésus-Christ, lecture préférée de la piété catholique, n'est-elle pas *une œuvre de pur bouddhisme*, du bouddhisme supérieur et chrétien ?

Le livre infect sur Ernest Hello, œuvre de propagande moderniste et théosophique, a été publié en 1894.

C'est la *Bonne Presse* qui a récemment réédité cet excrément justement qualifié d' « attentat littéraire et religieux » par l'abbé Barbier (*Infiltrations maçonniques*). On se demande ce que pourrait bien éditer une presse qui serait *mauvaise*.

8. — Lecture de la *Conquête de l'Angleterre* d'Augustin Thierry dont le voltairianisme est singulièrement répugnant pour moi. Quand il parle de l'Eglise, — et il est forcé d'en parler sans cesse, — il ment ou se trompe, et cela toujours. Saint Edmond, par exemple, tant admiré par Carlyle lui-même, est expédié en quelques lignes et la sainteté n'est accordée à personne.

9. — A Mme de la Laurencie :

Madame et chère amie, je suis heureux d'avoir pu vous être agréable en vous offrant ce livre déjà vieux et toujours si *actuel* pour moi. (*Le Mendiant ingrat*). C'est un tableau de souffrances pour compléter *la Femme pauvre* en quelques-unes de ses pages. Il y a des âmes à qui Dieu demande beaucoup, les sachant capables de donner beaucoup et c'est un grand honneur qu'il leur fait. Vous m'entendez bien.

Pour plusieurs empires, je ne voudrais pas n'avoir pas eu la vie affreuse que j'ai racontée et dont je m'étonne profondément d'avoir été jugé digne. J'ai eu l'iniquité de me plaindre quelquefois. Je vous prie de ne pas y faire attention et de me garder quand même votre estime, en considérant avec bonté que je suis un très pauvre homme et usant à mon égard de la compassion

naturelle que vous sentiriez pour un vieil âne excessivement chargé. Je ne demande rien de plus.

Très audacieusement je vous ai nommée « chère amie ». Cette appellation, si banale dans le langage du monde, a pourtant une valeur infinie dans l'Invisible. Il est écrit que l'abîme invoque l'abîme. Je pense que tel est le prodige d'une amitié véritable, puisque toutes les âmes humaines sont des abîmes. Voici la parole d'un fou sublime : « Je suis fils de l'homme et de la femme, d'après ce qu'on m'a dit. Cela m'étonne. *Je croyais être davantage.* » Il voyait son âme, celui-là, il s'était penché sur cet abîme, et il en est mort...

Moi, je mourrai sans avoir pu comprendre le monstrueux aveuglement des hommes qui supposent une importance quelconque à ce qui n'est pas leurs âmes, et chacun de mes livres est une tentative pour exprimer la stupéfaction que me procure cette inexplicable cécité. Nous pensons à vous, Madame, avec une extrême douceur.

A un Albert Telbisz de Buda-Pest, me demandant un autographe :

Monsieur, je ne sais pas la langue hongroise. Il est possible qu'à Buda-Pest le mot « maître » signifie quelque chose d'honorable. A Paris, le même mot, adressé à un véritable écrivain, est une injure, en ce sens qu'on y décerne ordinairement ce protocole aux salisseurs de papier du plus bas étage. Si donc il vous plaît de m'écrire encore, épargnez-moi cet opprobre et contentez-vous de m'appeler par mon nom.

11. — Nouvelle foudroyante de la mort de notre cher curé d'Anesse (St. Expédit. Voir *le*

Pèlerin de l'Absolu, p. 187.) Nous avions été ses paroisiens uniques, il y a deux ans, et nous le chérissions. Cette mort nous accable. Certaines circonstances, d'ailleurs, sont affreuses.

13. — Lettre larmoyante d'un confrère du défunt. Il prétend avoir eu toute sa confiance, ce qui est exactement le contraire de la vérité. Lettre hypocrite et inattendue qui me donne à penser que cette soutane a peur de mon témoignage. Ce que j'ai écrit déjà me paraît suffire. (*Pèlerin de l'Absolu*, pp. 180 et 187.)

20. — Le clergé de Paris se cotise pour offrir une automobile au cardinal Amette. Il paraît que c'était un scandale qu'il n'en eût pas. M. Quignard, curé de Saint-Louis d'Antin et doyen des curés de Paris, révolté de cette indigence du premier pasteur, a lancé une circulaire à tous les autres curés, les invitant à verser chacun 100 fr. Les communautés religieuses sont taxées à 50 fr.

Comme il y a à Paris environ 80 paroisses et autant de communautés ; comme il est, en outre, facile de prévoir que les titulaires des cures les plus importantes et les communautés les plus riches voudront se distinguer, on peut espérer que cette contribution directe, plus ou moins volontaire, permettra d'offrir à son Eminence une roulotte digne d'un prince de l'Eglise.

On devine l'enthousiasme avec lequel les curés

pauvres, et même les riches, verseront leur cotisation.

Pour ce qui est des va-nu-pieds du diocèse, ils pourront, comme on dit, *se taper*.

22. — Sainte Marie-Madeleine. Messe à Yermenonville, village voisin dont l'impiété est presque surprenante. On m'a raconté les tribulations héroïques du curé de cette odieuse paroisse. C'est tout juste si le malheureux prêtre n'est pas assassiné par ses paysans. Il s'en est fallu de peu. C'est le christianisme Beauceron.

23. — Visite de Philippe Raoux qui vient de faire son stage militaire comme lieutenant d'artillerie. Il me dit que l'artillerie française, aujourd'hui, est extrêmement redoutable et peut défier toutes les autres.

26. — Mon cher filleul Pierre m'amène son compatriote, Henri van Haastert, le jeune hollandais dont j'ai parlé le 1er mars, dans une lettre à Termier. Tout de suite il se précipite vers moi en sanglotant, extraordinairement ému de me voir. C'est un des beaux moments de ma vie. Pierre me l'avait dit « charmant ». Ce jeune homme est mieux et beaucoup plus. C'est une âme chrétienne merveilleuse, à ce qu'il me semble.

30. — *Le Désespéré* de Crès a paru. Reçu mes exemplaires d'auteur. La corvée des envois et dédicaces va commencer.

Août

1er. — *Les 600 prêtres martyrs des Iles de la Charente.* — L'auteur de cette curieuse brochure, M. Gabriel Aubray, raconte, avec le plus de détails possible, les énormes souffrances de tous ces prêtres, déportés, en 1792, de toutes les provinces de la France, aux îles situées à l'embouchure de la Charente, et c'est un tableau d'une horreur infinie, mais non sans grandeur.

L'objet de cette brochure est surtout d'appeler l'attention de la France chrétienne sur le fait incompréhensible de l'oubli de ces victimes dont les ossements, privés de sépulture depuis plus d'un siècle, remplissent la terre et la vase de ces îles. Il paraît qu'on commence à y penser.

L'auteur aurait pu s'abstenir de la qualification de *martyrs* si facilement prodiguée par la sentimentalité moderne. Sans doute, il dut y avoir, parmi ces malheureux prêtres, de saintes âmes résignées à l'acceptation des pires tourments ; mais combien d'autres expièrent ainsi d'étranges infidélités sacerdotales ! Qu'adviendrait-il de notre clergé contemporain, évêques en tête, si une persécution *véritable* se déchaînait ? Un homme, prêtre ou laïque, même très vertueux, n'est pas un martyr parce qu'il souffre et parce qu'il meurt. Le Martyre est autre chose...

2. — Messe d'enterrement pour la femme d'un brave homme du pays qui fut un de mes compagnons de guerre, en 1870. Nombreuse assistance de redingotes et de robes noires qu'on ne voit jamais à l'église. Il est évident que le prêtre seul prie. J'ai quelquefois parlé à la défunte, l'an passé, lui disant en vain combien l'impiété de ce village me dégoûtait. A-t-elle seulement reçu le prêtre avant de mourir ?

Aujourd'hui, presque partout, au mépris du rituel, on accueille dans l'Eglise les défunts impénitents, même les pires scandaleux, et alors est dite sur leurs corps l'oraison terrible : « ... *quia in te speravit et credidit, non pœnas inferni sustineat...* »

Petit événement. Une bonne vieille que Jeanne employait pour le savonnage et la couture, est venue, ce matin, tout en larmes, ayant été chassée de la maison de son gendre, parce qu'elle travaille chez nous qui sommes des *bourgeois* (1), c'est-à-dire, dans la pensée des paysans, des propres à rien, des gens qui font la noce. Jeanne, émue de pitié, a décidé de la garder.

3. — A. Rachilde :

Ma chère amie, j'ai écrit et prescrit à Crès de vous donner un exemplaire de son *Désespéré*. S'il a obéi, comme je l'espère, je vous prie de marcher. C'est un roman, vous le savez, et même un roman célèbre, ayant déterminé une persécution. Cela vous changerait des

vomissures ordinaires. Puis ce serait une sacrée justice, n'est-ce pas? d'honorer un livre dont l'auteur fut condamné à vingt-cinq ans de travaux forcés dans les ténèbres. Il sort à peine aujourd'hui de ce bagne, âgé d'environ 115 ans, à l'état de ruine menaçante encore. Vous connaissez sans doute la Tour de *Vésone*, à Périgueux. C'est un énorme reste de la puissance romaine. A l'époque de la première édition du *Désespéré*, cette Tour était au milieu des champs, et des bêtes aimables se reposaient à son ombre. Aujourd'hui, elle est l'ornement d'un square dont le gardien vend des cartes postales C'est cela que je vous demande, Rachilde, une carte postale *en couleur* du *Désespéré*.

Dédicaces du *Désespéré :*

Il vous manque d'être un de mes filleuls, mon cher Henri van Haastert, et il me manque d'être votre parrain. Mais, à défaut de ce lien spirituel, il doit y avoir, entre nous, une très lointaine ou très proche parenté d'âmes, à faire pleurer de compassion les saints anges qui nous ont enfin conduits l'un vers l'autre. J'ai senti cela dès la première heure.

A Christine van der Meer

Je t'offre la nouvelle édition de ce vieux livre dédiée à mes grands filleuls. Vieux ,sans doute, puisqu'il fut écrit il y a plus d'un quart de siècle, mais quand même contagieux de jeunesse, puisqu'il est impossible de le lire, fût-on centenaire, sans revenir à dix-huit ans. L'auteur lui-même qui était déjà un amoureux sous les premiers Capétiens, commence à reverdir... La jeunesse est un oiseau fugitif qui retourne vers ceux qui souffrent pour chanter à leur agonie.

4. — A mon cher Philippe Raoux :

Ce récit véritable des douleurs anciennes, dont Dieu s'est servi pour fabriquer un écrivain qui accepterait de souffrir encore pour que ceux qui ont eu compassion de lui trouvassent le paradis dans leurs cœurs.

5. — A Brou :

Il n'y a pas de désespéré ni de désespoir quand on a un *ami*, fût-ce un miséreux et un proscrit. Pensez à cela, en relisant ce vieux livre de douleur.

A Madeleine B. :

Si ce livre plein de souffrance avait *dix mille* pages et que chacune d'elles exprimât un sentiment d'amour fraternel, il dirait imparfaitement ma tendresse pour la sœur très chère qui me fut envoyée, à 65 ans, par Ma Dame de Compassion.

A René Martineau :

Pourquoi n'êtes-vous pas un nègre? J'étais dans une île déserte et vous êtes venu à moi — le premier — un *vendredi*. Or, c'était précisément le Vendredi de Notre Dame des Sept Douleurs, fête de la Compassion de Marie, le 29 mars 1901. A cause de cela, cher ami, et quelle que soit votre *couleur*, vous serez jugé avec une grande miséricorde.

A mon somptueux ami, Alfred Pouthier :

Exactement préfiguré par Leverdier qui n'eut jamais d'existence que dans la vision prophétique de l'auteur. Un unique Pouthier pour un Léon Bloy unique! Voilà

ce qu'il fallait à la fin, ce qui était demandé dans l'Absolu.

6. — A Raïssa Maritain :

Pour qu'elle offre elle-même ce livre au dédicataire *in eremo*, lequel a tellement grandi, depuis quelque temps, qu'il me paraît être encore plus mon frère que mon filleul. Nous sommes tous des convertis, des aveugles-nés que le Roi des Juifs illumine quand il lui plaît, et les saints Solitaires qui l'adoraient à tâtons sous le soleil, avaient raison de penser que le Paradis est situé au fond du désert.

A Pierre qui doit me ramener Henri van Haastert absent depuis quelques jours :

Exspectantes, exspectamus quotidie, cum gemitibus liberos spirituales et amicum dilectissimum Henri, cum in eremo eremitarum, hoc est in pago dicto: VICINI NEQUAM.

10. — Le curé nous raconte, de manière très amusante, son installation ici, il y a quelques années, au milieu d'une population hostile qu'il a domptée à force de bonhomie et de ruse paysanne. Ecole primaire de diplomatie pour l'installation des curés de campagne.

12. — Arrivée des hôtes attendus. Nous voilà neuf sous le même toit, sans compter les Anges gardiens. Dieu pourvoira.

17. — Dédicaces du *Désespéré :*

A Elisabeth Joly :

Pour qu'elle n'oublie pas que le pire tourment humain, c'est la soif de la Grandeur et de la Beauté et qu'il y a de pauvres poètes qui souffrent de cette soif autant que peuvent souffrir des anges coupables. Ah! ce n'est pas le mépris du monde qui les torture, c'est l'exil de la Maison paternelle et la nécessité pour ces malheureux de garder les cochons infâmes dont ils sont réduits à envier la nourriture. L'auteur du *Désespéré* a connu cette infortune excessive et il la connaîtra sans doute jusqu'à sa dernière heure. C'est pour cela qu'il mendie la pitié des cœurs sur les grandes routes et au coin des bois, étant, d'ailleurs, toujours armé jusqu'aux dents.

A Jeanne Termier-Boussac :

Qui a si généreusement parlé de moi. Cadeau médiocre d'un vieux bonze très pauvre visité par de trop rares pèlerins et qui fait trop peu de miracles. Ce livre est, d'ailleurs, sublime ou insupportable, selon le tempérament du lecteur. Son principal intérêt est de prouver que l'auteur venu au monde sous Louis-Philippe, quoique engendré sous les premiers Capétiens, a continué ce miracle en n'attrapant ses 18 ans qu'à l'aurore de la quarantaine. Ce cas exceptionnel est la seule explication à offrir de l'*optimisme* à rebours, mais réel et constant, de cet étrange *Désespéré*.

21. — Messe à Chartres, en la Chapelle de Notre-Dame-sous-terre. La Basilique fameuse est visitée pour la première fois par Henri van Haastert qui emportera en Hollande l'éblouissement de cette merveille à laquelle je ne m'accoutume pas.

Article d'Aurélien Coulanges. *Journal artistique* de Marseille, du 20 août :

Le Désespéré ! — C'est un signe des temps que l'on réédite Léon Bloy. Est-ce que le crétinisme se déciderait à fuir la littérature française? ou bien la mauvaise foi unanime serait-elle prise de remords?... Georges Crès vient d'honorer sa collection des *Maîtres du Livre* en y plaçant *le Désespéré*, et l'intense rayonnement de ce livre — de cet or en fusion — rejaillit sur les œuvres plus minces de valeur qui voisineront. Rien n'est fané dans ce roman autobiographique qui demeure aussi nouveau, aussi vivant, aussi plein de vie vibrante et douloureuse... Une force surhumaine s'en dégage... Qu'un tel livre, après vingt-cinq ans et tant d'autres lectures, ait gardé la puissance de m'émouvoir, de m'entraîner, de me troubler si profondément, de me prendre tout entier dans le tourbillon de son énorme génie, c'est la surabondante preuve de sa force, de sa valeur et de sa pérennité...

26. — A Coulanges :

J'ai lu votre article avec un peu d'émotion. Vous ne faites pas de la *Critique*, vous êtes comme un voyageur de l'An Mil venu à pied, de très loin, et qui dit simplement son impression en présence d'un monument de l'âge préhistorique ou antédiluvien qui lui rappellerait son enfance. Comment ne serais-je pas touché? Je vous aime beaucoup, mon cher Coulanges, je crois vous l'avoir dit déjà Que ce témoignage d'un mammouth vous console des promiscuités contemporaines.

On vous reprochera de m'aimer trop, surtout dans le monde pieux. Alors feignez de croire et proclamez hautement que je suis un *converti*. C'est la seule chose qui

me manque. Le manque de conversion est ma tare d'écrivain catholique, après la disgrâce de ne pouvoir écrire comme un cochon. Ne l'oubliez pas.

Réponse à un inconnu qui veut écrire quelque chose sur la Salette et qui me consulte :

Je n'ai absolument rien à vous donner. Tout ce que j'avais concernant la Salette se trouve dans *Celle qui pleure* et dans *la Vie de Mélanie*, livres pour lesquels je n'ai pas demandé l'*imprimatur*, parfaitement assuré que je ne l'obtiendrais d'aucun de nos évêques qui sont tous des lâches, quand ils ne sont pas des Judas. Je devais écrire la *Vie* de la Bergère intégralement. J'étais désigné pour cela. Les documents nécessaires m'ayant été refusés, je n'ai plus rien à dire ni à faire. En publiant les deux livres que je viens de vous signaler, j'ai fait exactement tout ce qui m'était possible, tout ce que Dieu me demandait. Donc silence.

27. — Deux dédicaces pour Henri van Haastert :

Le Salut par les Juifs. — Souvenir du Paradis terrestre où nous nous rencontrâmes à une époque infiniment inconnue.

L'Epopée Byzantine. — Qu'est-ce que l'Epopée de Byzance et qu'est-ce que l'Epopée de Napoléon, voulez-vous me le dire? quand on pense au Poème prodigieux d'un pauvre homme essayant de se configurer à Jésus-Christ!

29. — Un monsieur m'envoie une brochure, travail d'archéologue sur une ancienne cité romaine dans les Vosges, et une lettre qui me déli-

vre de tout besoin de nourrir cette relation. C'est un de ces hommes qui font des prédictions avec *dates*. « La date de la fin du pouvoir donné à la Bête de faire la guerre aux saints », dit-il, « est en décembre de cette année. » Malheureusement il ne dit pas où se trouvent les *saints*, ni en quel nombre.

31. — A Jean de la Laurencie :

Je cesse aujourd'hui d'avoir une excuse pour ne pas vous écrire. Je viens d'achever la correction de deux livres devant paraître le mois prochain et je suis atteint d'un commencement d'idiotie qui donne beaucoup d'espoir à ceux de mes contemporains qui peuvent rêver pour moi un fauteuil mécanique d'académicien.

Tout ce que je suis capable de répondre à votre lettre effrayante du 24 juillet, c'est que, du fait de ma femme, je me trouve dans une situation impossible. Elle vous a fait croire que j'avais inventé le fil à couper le beurre historique et que j'étais en état de répondre à diverses questions, lumineusement. Vous vous êtes embarqué sur ce bateau et, tout de suite, vous m'interrogez sur l'Histoire de France, depuis les invasions des Barbares au ve siècle, jusqu'à Charlemagne, et même jusqu'aux solitaires de Port-Royal. Rien que cela. Mais comment avez-vous pu me supposer assez différent de tout le monde pour connaître l'Histoire de France, qui est certainement la plus ignorée et la plus inconnaissable de toutes les histoires?

Mon *Epopée Byzantine* vous a hypnotisé. Vous avez cru qu'ayant lu le texte si clair de Schlumberger, ce ne serait rien pour moi de déchiffrer le chinois infiniment compliqué et enchevêtré des Mérovingiens, des

Carolingiens et des premiers Capétiens, où s'enlisèrent tant d'historiens. Quelle différence !

Les autocrators, depuis Anastase jusqu'au dernier Constantin, c'est-à-dire pendant mille ans — les mille ans du Moyen Age — ne sont que la queue, souvent horrible, et s'amoindrissant toujours, des formidables empereurs romains. En France ou, pour mieux dire, dans toute l'Europe médiévale, c'est exactement le contraire. Le chaos barbare s'efforce péniblement, combien péniblement! vers cette Unité excessive réalisée sous Auguste et qu'il a fallu quatorze siècles pour désagréger complètement.

L'histoire du Bas Empire est une ligne droite du premier au dernier Constantin, une ligne ininterrompue de héros atroces et de canailles splendides, une sorte de *Via Appia*, se retrécissant toujours, de la mer d'Irlande à la Propontide. L'histoire de France, au contraire, est une pauvre échelle plantée dans les décombres infinis de l'immense empire bouleversé. Les six premiers siècles de la France chrétienne, ou soi-disant telle, de Clovis à Hugues Capet, me paraissent absolument indébrouillables, inextricables, et ce qui vient ensuite n'est pas clair. Je me suis noyé plusieurs fois dans les marécages de sang des XIVe et XVe siècles. Il m'a fallu arriver à Louis XI, père authentique de la monarchie française, pour trouver enfin un peu de lumière. Mais je suis exténué de mes expériences et parfaitement incapable de satisfaire les personnes qui me font l'honneur excessif de me consulter.

Non seulement je ne suis pas historien, mais j'ignore l'histoire. Il faut voir en moi une sorte de rêveur, de visionnaire, si vous voulez, mais rien d'autre. Que pourrais-je vous dire des Jansénistes dont le nom seul me donne des convulsions? A l'exception de Pascal qui

fut un grand poète foudroyé par les mathématiques, à l'exception, peut-être aussi, d'Arnauld qui a laissé des traductions estimables, je ne vois en eux que des hérétiques pleins d'hypocrisie et d'épouvantables cuistres tels que Nicole ou Lancelot.

Leur histoire fut écrite par Sainte-Beuve en plusieurs volumes à la lecture desquels aucun homme n'est capable de survivre Balzac a essayé, un jour, d'exprimer l'ennui mortel procuré par cet ouvrage inhumain, et son encre s'est figée d'horreur. Je n'aurais qu'un mot à dire à la bourgeoise « bien pensante » dont vous me parlez. Ce serait le mot de de Maistre à propos de Voltaire : « Si vous êtes attirée de ce côté, Dieu ne vous aime pas. »

Voilà, cher ami, tout ce que je peux vous écrire. Vous penserez, sans doute, que cela ne vaut ni l'encre ni le papier.

Septembre

2. — Dédicace du *Désespéré* à mon ami Eugène L... :

En souhaitant à son héroïsme littéraire une récompense meilleure que la toile d'araignée des défenseurs d'Huningue.

Cette toile d'araignée est une histoire impossible à raconter dans un livre, ni même ailleurs.

3. — Visite extrêmement agréable de l'abbé Cornuau accompagné de notre amie Pauline B... On me fait lire *l'Aveugle né*, commentaire inédit du neuvième chapitre de saint Jean et plusieurs

autres choses. Je n'aurai jamais un auditoire plus attentif et plus impressionné.

4. — Départ d'Henri van Haaster, qui nous quitte avec tristesse, ayant vécu chez nous plus d'un mois. Sa présence m'a été douce et bienfaisante, et j'ai pensé bien souvent que ce visiteur m'était envoyé de Dieu. Le reverrai-je seulement? L'avenir a les couleurs de l'agonie et les couleurs de la mort.

6. — Je réalise enfin mes vacances, en ne faisant absolument rien.

13. — Nouveau départ, d'une tristesse plus pesante. Les van der Meer nous quittent à leur tour. Notre maison va paraître inanimée. Le temps est devenu pluvieux et froid.

16. — Lettre à un de mes amateurs pour le mettre en garde contre la rapacité des bouquinistes vendant très cher certains de mes livres qu'on peut trouver facilement chez les éditeurs et qu'ils disent épuisés.

7. — Envoi du *Désespéré :*

A mon très cher ami, le doux et calme Pierre Termier, le dernier exemplaire qui me reste, après avoir servi les enragés et mécontenté quelques furieux. *On fait ce qu'on peut* et l'auteur du *Désespéré*, incapable de faire ce qu'il doit, est toujours le très pauvre décédé qui commence à peine de revivre après vingt-six ans de sépulture.

19. — Aujourd'hui seulement, je découvre

avec peine dans la belle édition de ce livre l'omission inexplicable de l'épigraphe : *Lacrymabiliter*. C'était, dès la première page, comme une petite colline douloureuse d'où le regard pouvait plonger à l'avance dans la vallée des larmes...

20. — *Dico vobis, omnia quæcumque orantes petitis*, CREDITE QUIA ACCIPIETIS *et evenient vobis* (Marc. XI).

En effet, si on priait en croyant fermement qu'on obtiendra ce qu'on demande, étant créancier de la parole d'honneur de Dieu, on l'obtiendrait en effet, mais cela n'arrive pas une fois sur cent mille. Les chrétiens veulent bien admettre que Dieu est solvable théoriquement, mais, en pratique, ils ne le croient pas fidèle. De sorte que les recommandations de prier pour soi-même et pour les autres sont absolument vaines. Sans confiance pas de prière, strictement, et la confiance est si absente que, même pour beaucoup de prêtres, c'est une présomption insoutenable de croire *littéralement* à l'Evangile.

21. — C'était aujourd'hui le dix-neuvième dimanche après Pentecôte. Evangile du convive non vêtu de la robe nuptiale. Jeanne me fait remarquer que ce convive jeté aux ténèbres extérieures pourrait être le Saint-Esprit. Vue grandiose.

24. — J'écris à Raoux mon peu d'espoir dans

le succès de la nouvelle édition de *Sueur de Sang* qui paraîtra bientôt, livre qui devrait — dans les circonstances actuelles — agir puissamment même sur les vaches. Malheureusement j'ai un *interdit*, comme disait l'imbécile. (Voir *le Pèlerin de l'Absolu*, p. 68.)

25. Excursion à Gallardon. On m'avait parlé de l'église comme d'une merveille. Désappointement. C'est une église toute moderne, éblouissante de blancheurs, avec des pierres anciennes en petit nombre. Lessivage et propreté excessifs. Il y a peut-être çà et là des détails curieux. Je n'ai pas le courage de les chercher.

26. — Sur le point d'envoyer les dernières épreuves de *Sueur de Sang*, je m'avise d'une épigraphe utile : « La guerre est l'industrie nationale de la Prusse. » [Ce mot de Mirabeau se trouve dans un livre sur la Prusse que personne n'a lu. Il a eu un succès énorme. Dès le commencement de la guerre, je l'ai vu citer partout. C'est un cadeau que j'ai fait à MM. les journalistes. On m'utilise, mais, comme toujours, en se gardant bien de me nommer. 1915.]

28. — Lettre extraordinaire de Florian. Il me raconte qu'en décembre dernier il fut arrêté dans son domicile, emmené par deux gendarmes et jeté dans une prison lointaine, où il fut gardé comme une bête féroce, privé de tout secours religieux pendant deux mois. Cela sans

jugement, sans comparution devant aucun tribunal et sans qu'il ait pu connaître, jusqu'à ce jour, les vrais motifs de cette monstrueuse arrestation. Et nul dédommagement. Le froid de la prison lui a valu une douloureuse maladie du pied droit qui l'a tenu au lit tout le printemps et la moitié de l'été.

« Dans votre dernière lettre », m'écrit-il en finissant, « vous avez parlé d' « une croix très dure qui serait l'occasion de grandes souffrances », et le temps a roulé sur moi dans la *logique* de votre parole, très fidèle à sa mission de de chien enragé .»

Il me fait remarquer que son empereur (d'Autriche-Hongrie) est *roi de Jérusalem et apostolique*.

Cette persécution d'un pauvre qui ne s'est jamais occupé de politique n'est explicable que par le bon plaisir des évêques tout-puissants sous un souverain gâteux et apostolique, punissant ainsi le malheureux écrivain de sa traduction de *Celle qui pleure*. Il pouvait s'y attendre, ayant reçu certains avertissements. J'ignore les imprudences qu'il a pu faire, mais je sais qu'il a souffert et qu'il souffre persécution à cause de moi.

Sa lettre était accompagnée d'une traduction de mon *Epopée Byzantine*, petite merveille typographique.

29. — Autre lettre douloureuse de Jean de la Laurencie demandant des prières pour sa femme, qui est en danger.

Envoi du *Desespéré* :

A mon amie Valentine Dupont en la priant d'offrir ce papier à son mari pour l'encourager dans le commerce profitable de la littérature. C'est ainsi que j'ai fait ma fortune qui excite l'admiration et l'envie de tant de crapauds. J'avais à peine 40 ans lorsque j'écrivis ce livre d'une si étonnante précocité. Je ferai mieux à 80, lorsque je serai mûr.

Octobre

4. — Retour à Bourg-la-Reine.

6. — J'apprends que l'édition du *Desespere* de Crès est déjà complément épuisée. Il est vrai que le tirage était à petit nombre souscrit d'avance par des maniaques de livres de luxe qui ne lisent absolument rien.

9. — Nouvelle lettre de Florian, curieuse et touchante. Il pense comme moi, qu'il a été persécuté *épiscopalement* et il n'est pas le seul. Tous ceux qui l'ont aidé ont pris quelque chose. La sœur Véronique, qui fournissait l'argent, et une de ses compagnes ont fait six mois de prison. il revient sur son empereur « apostolique » roi de Jérusalem. Des lettres que je reçois de la Terre sainte sont, en effet, timbrées du portrait

de ce vieil imbécile. Il y a deux ans à peine, il déclara dans un discours, en Bosnie, qu'il voulait que les populations, chrétienne et musulmane, de ce pays vécussent en paix et qu'il était dans l'intention de travailler à l'épanouissement de Mahomet. Du moins les journaux l'annoncèrent impunément. Il paraît que ce malodorant cacogénaire est très aimé de la bourgeoisie, qui voit en lui l'*ami de la paix*. [!!! 1915.]

11. — Nous nous étions pourvus, très imprudemment, d'une bonne Allemande qui nous paraissait bien élevée, pieuse, modeste, attentive et même assez agréable à voir. Les premiers jours, son service a été à peu près satisfaisant. Nous avions seulement remarqué, avec un peu d'étonnement, ses courses fréquentes au bureau de poste où elle faisait sa correspondance. Soudainement tout s'est gâté. Sans motif comme sans prétexte, elle entreprend, aujourd'hui, de me démontrer la supériorité de l'Allemagne sur tous les pays du monde et se dévoile tout à coup si méchante et si salope qu'il faut immédiatement la congédier, ce que j'exécute en virtuose et avec un tel fracas qu'elle a dû courir quelque temps.

Je pense qu'elle fait ainsi, comme des milliers d'autres, un très sale métier d'espionne, séjournant très peu dans les endroits où il n'y a rien à observer et raflant du même coup des gages

qu'elle n'a pas gagnés. L'Allemagne est décidément bien ignoble.

15. — A Benoît Joly :

Vous avez voulu me faire partager votre joie. Nous ne pouvons vous offrir que nos prières pour la nouvelle venue qui sera sans doute une chrétienne demain. Je voudrais que les miennes fussent très puissantes, mais on ne sait jamais de quelle montagne ou de quel gouffre peut arriver le secours. Les chrétiens savent ou devraient savoir que la prière est la plus certaine de toutes les forces, mais les effets en sont inconnus. Quand nous prions, nous mettons dans la main de Dieu une épée nue, magnifique et redoutable, dont il fait ce qu'il veut et nous ne savons rien de plus. La prière pour un petit enfant est sans doute ce qu'il y a de plus mystérieux quant à ses effets. Nous sommes alors nous-mêmes comme des enfants au bord de la mer ou comme des mendiants qui regarderaient la voie lactée. En haut et en bas sont des trésors ou des épouvantes inimaginables.

Je ne me sens fort, mon cher Benoît, c'est-à-dire capable d'agir *sur Dieu* (*prævalens Deo*), que lorsque je sens ma misère et que cela me fait pleurer. Je parle, bien entendu, de la misère de mon âme et de mon esprit qui est bien plus réelle qu'on ne pense. Croyez-le, tout ce que j'ai pu écrire de bon, de beau, si vous voulez, de profitable à quelques âmes, m'a été *donné* parce que je pleurais sur moi-même, en même temps que sur beaucoup d'autres, sur la création tout entière défigurée par la chute — et ces bienheureuses larmes, elles aussi, étaient un don admirablement gratuit, en sorte que je suis, en vérité, un très pauvre, le plus pauvre d'entre les pauvres, Dieu le sait !

Voilà donc tout ce que je peux donner fort amoureu-

sement à votre enfant, à vous Benoît, à votre Hélène, à Edith, à ma sœur Madeleine, à Elisabeth, à tous ceux que j'aime et qui furent miséricordieux pour moi. Quand il vous arrivera de souffrir, rappelez-vous qu'il y a un vieux mendiant tout en larmes qui se souvient de vous tous aux pieds de Notre Dame de Compassion, et cette pensée vous consolera.

17. — Visite d'un jeune homme du nom de Laquerrière, venu pour me proposer la publication de tel ou tel inédit que je pourrais avoir. Je lui offre de vieux articles sur Huysmans refusés en 1905, par Stock, quand il édita *Belluaires et Porchers*. L'affaire est presque aussitôt conclue. J'apprends par cet homme que Demay, le premier éditeur du *Salut par les Juifs*, est mort fou.

20. — Petite introduction pour la plaquette de Laquerrière, *Sur la tombe de Huysmans :*

Où donc est elle, cette pauvre tombe ?

Voilà plus de six ans qu'il est mort, le malheureux, et on pourrait le croire enterré depuis un siècle.

Ceux qui voulurent l'admirer, quand il paraissait être un vivant, s'étonnent aujourd'hui de ne plus retrouver un atome de sa poussière et les tristes livres qu'il a laissés n'ont même plus leur ancien pouvoir d'ennuyer, tellement ils sont devenus indéchiffrables !

Ayant été son apôtre, hélas ! ayant travaillé et souffert longtemps pour qu'il devînt un chrétien, l'excessive médiocrité de sa nature exigea que je fusse payé aussitôt de la plus affreuse ingratitude et que je contem-

plasse en lui le plus extraordinaire avortement de la Grâce.

Mon disciple fut acclamé par nos catholiques et cela dit tout.

Sa religion de bibelot et de bric-à-brac leur parut l'effet d'une intimité divine, et ils avalèrent que l'indécrottable naturaliste d'*A vau-l'eau* se comparât lui-même aux plus grands écrivains chrétiens.

Les pages qu'on va lire marquent deux époques.

Les premières furent écrites avant la *conversion* de Huysmans alors que, plein d'espérance et ne prévoyant pas les atroces déboires qu'il me réservait, je le caressais avec un grand zèle. Les autres expriment l'amer désenchantement qui vint ensuite.

On ne manquera pas de m'accuser de contradiction ou d'inconstance, ce qui m'est tout à fait égal. On est venu me demander ces chapitres inutilisés jusqu'ici, ayant été refusés par l'éditeur Stock dans son édition de *Belluaires et Porchers*, et qui peuvent avoir une importance au point de vue de notre histoire littéraire. Pourquoi n'y consentirais-je pas ?

On me reprochera peut-être aussi de manquer de respect envers un défunt. « La mort », disait autrefois Jules Vallès, « n'est pas une excuse. »

Octobre 1913. Apparition de saint Michel sur le Mont TOMBE.

22. — Dédicace pour un exemplaire de luxe du *Désespéré* à van Bever qui décida Georges Crès :

Je ne vous dois pas seulement cette magnifique réimpression d'un livre que je croyais enterré profondément. Je vous dois aussi les suites heureuses qu'on peut en

espérer. Vous aurez été ainsi le premier démolisseur de cette fameuse conspiration du silence dont je souffre depuis 25 ans. C'est une chose, cher ami, que je ne pourrais pas oublier.

26. — Récit agréable de l'entrevue d'un de mes amis et d'un bibliopole infect qui m'a beaucoup volé, ce qui l'autorise naturellement à se prétendre ma victime. Tout de suite les récriminations ont commencé, puis les engueulements. Il s'en est fallu de peu qu'on n'en vînt aux gifles, extrémité qui n'eût pas été à l'avantage de l'usurier-brocanteur, mon ami, très costaud, n'étant venu que pour cela.

27. — Une parente m'envoie un petit portrait que je fis de moi-même pour mes parents, en 1865. Ce n'est pas sans émotion que je revois, après tant d'années, cette image curieuse, d'une finesse de dessin vraiment extraordinaire.

29. — Mon cher abbé Cornuau avait rêvé pour moi une collaboration à l'*Univers*, où j'ai débuté en 1874, sous Louis Veuillot. Il paraît que cette feuille a changé d'allure. Démarche bien vaine sans doute. Ces gens-là ont pu modifier leur orientation, mais comment s'accommoderaient-ils de mon absolu et surtout de ma forme littéraire? Cornuau ayant écrit au directeur, qui est un prêtre, n'a pas même reçu de réponse.

31. — Visite de mon filleul Pierre. Nous parlons, comme toujours, de la médiocrité affreuse

du monde catholique. En quelque lieu que nous soyons et quel que soit l'objet de nos pensées, une pente irrésistible nous y ramène et l'occasion, cette fois, nous en est donnée par un jeune prêtre hollandais ami de mes livres, durement opprimé là-bas pour cette raison.

Novembre

1er. — *Saint Augustin*, par Louis Bertrand. Restitution plausible de l'Afrique chrétienne aux temps horribles des Donatistes et des Vandales. Médiocrité honorable et succès intense.

2. — A Jacques Maritain :

Il est temps, n'est-ce pas ? que je réponde à l'envoi de ton livre sur Bergson et mon embarras est grand. Je n'ai pu en commencer la lecture qu'hier soir et j'avoue qu'à la vingtième page j'étais complètement anéanti. C'est si loin de moi, tout cela, et les barbarismes atroces de la langue philosophique sont si contraires à mon tempérament d'écrivain latin. Je continuerai cependant, persuadé de trouver ton âme et de recevoir de toi un peu de lumière. Mais les commencements sont durs.

L'*intuition*, la *durée !* ? O bavardage ! Je sais bien ce que tu veux, mon cher filleul, mais je ne sais pas ce que veut Bergson et je ne le saurai sans doute jamais, puisque lui-même l'ignore. 466 pages sur cet imbécile, c'est énorme ! Trois ou quatre mots, *un seul* peut-être aurait suffi.

Enfin, j'aurai du courage. Bien que submergé d'é-

preuves, depuis quatre mois, et forcé, en même temps, de travailler au *Pèlerin de l'Absolu*, je n'abandonne pas le projet d'un article. Je le disais à Pierre, il serait inouï que ma constance ne fût pas récompensée de quelque énorme drôlerie Bergsonienne dont je saurais tirer parti, ce qui me vaudra, je l'espère bien, d'être privé de tout crédit chez les hauts penseurs.

[J'avoue n'avoir jamais pu réaliser ce projet.]

3. — De Termier m'envoyant une brochure :

A Léon Bloy, le plus grand, sans doute, des géologues, le seul, en tous cas, qui ait posé la question de la vraie *forme* de la Terre. la question de savoir pourquoi elle se nomme l'Escabeau des Pieds du Seigneur.

4. — Réponse :

Vous me décernez la grandesse géologique. C'est enivrant et monstrueux. De là à vous précipiter « dans le cratère à peine refroidi d'un volcan », comme vous disiez à Toronto, il n'y a qu'un pas. On a prétendu que j'étais moi-même ce volcan, ce qui est possible, Dieu étant admirable dans ses œuvres. Mais mon cratère ne *refroidit* pas, vous le savez. Il faudrait y prendre garde.

7. — Apparition de l'*Exegèse* (nouvelle série).

9. — Grande rumeur à Bourg-la-Reine. C'est aujourd'hui l'inauguration d'une ridicule statue d'André Theuriet, qui fut maire de la ville et glorieux académicien, cérémonie présidée par Poincaré, Faguet devant expectorer je ne sais quoi. Tout cela sous la pluie et dans la boue. La ville entière est sur pied et la foule est compacte

sur le passage de ce malheureux Président, condamné par sa fonction à toutes les farces de ce genre. J'aimerais mieux casser des silex.

10. — Encore Theuriet. Discours *in extenso* dans *Paris-Journal*. Il y en a quatre d'une sottise presque invraisemblable. Le gros morceau est d'Emile Faguet. Je lis des choses telles que ceci :

La petite bourgeoisie française si sympathique, tout compte fait, n'a pas de peintre plus juste...

Les romans de Theuriet ne sont pas écrits merveilleusement. Il écrivait raisonnablement, judicieusement, finement, dans le style le moins fatigant du monde...

Il semble qu'il ait toujours entendu Fénelon disant : « Tant d'éclairs m'éblouissent, je veux une lumière douce qui soulage mes faibles yeux... »

D'un roman illustre que je ne veux pas nommer, Lamartine disait : « C'est un livre qui sent mauvais. » Les livres de Theuriet sentent très bon... Theuriet cueillait ses livres dans les bois, comme des fraises ou des airelles...

Poincaré avalait tout ça.

10. — Dédicace imprimée de la brochure *Sur la Tombe de Huysmans*, à Marguerite Termier :

Je vous offre ces pages poussiéreuses, ma chère enfant, parce que vous êtes bonne et douce pour moi. Quand je les écrivis vous n'aviez pas encore fait votre entrée dans ce monde et je n'avais moi-même d'expérience que celle de la misère et de plusieurs autres tourments. S'il vous arrive de souffrir un jour, souvenez-vous, *en*

chrétienne, du vieil écrivain qui aura passé devant vous, comme une ombre douloureuse.

Quelques dédicaces à la main pour l'*Exégèse des Lieux Communs* (Nouvelle série).

A Christine van der Meer :

Si tu prends la peine de lire « entre les lignes », tu seras étonnée de la tendresse que j'ai pour toi.

A Raïssa Maritain :

Moi aussi, j'ai fait le « choix d'une carrière ». Je suis ton parrain pour le temps et l'éternité.

A Madeleine B... :

Pour qu'elle ait compassion du pauvre frère d'adoption que ce nouveau livre séparera un peu plus des autres hommes.

A Pierre van der Meer :

Tu étais plus près de moi que n'importe qui et j'ai mis plus de soixante ans à te découvrir, le spectacle des imbéciles m'ayant, hélas! « coûté les yeux de la tête ».

A Philippe Raoux qui songe à se marier :

La lecture de ce livre est-elle une bonne préparation au Sacrement de Mariage? Qui pourrait le dire? Mais l'auteur a certainement prévu l'union prochaine de l'impiété sentimentale des chrétiens modernes au crétinisme complet voulu par Satan. Vous en êtes déjà le témoin.

A René Martineau

Vous avez eu la première série, et cela vous a tellement réussi que vous auriez bien voulu avoir aussi la seconde. Mais je suis un prince équitable et je veux que tous mes peuples soient heureux. Si Elisabeth n'est pas contente, je lui offrirai votre tête.

A Elisabeth Joly :

Ce matin, à l'église, j'ai beaucoup pensé à notre chère Elisabeth et je l'ai vue, comme en songe, âgée de 70 ans. C'était une toute petite vieille Elisabeth, qui se souvenait encore de la dédicace de ce livre et qui allait prier sur ma tombe dans un cimetière inconnu. Rafraîchissement surnaturel pour ma pauvre âme.

A Eugène Borrel :

Il ne suffit pas d'étriper le Bourgeois, il faut encore en faire du boudin pour le régal des miséreux. J'abandonne à mes disciples et successeurs cette dégoûtante cuisine.

A Termier :

C'est parce que Ma Dame de Compassion vous a mis sur mon chemin que j'ai pu écrire mes derniers livres et que j'en écrirai d'autres, si Dieu me donne de vivre encore. Cela je le dirai jusqu'à mon dernier souffle et ensuite je le dirai dans l'éternité.

A Mme P... :

En hommage d'affection profonde, ce livre que les superficiels pourront croire plein de malice et qui n'est en réalité que le cri d'un cœur souffrant.

A Jeanne Termier-Boussac :

Ce livre qui pourra lui paraître sans saveur, me l'ayant trop entendu lire. Je suis affreusement dénué de virginité.

A Léon Bellé :

Pour qu'il sache que « je ne parle pas au hasard », que « je ne suis pas né d'hier » et que j'ai « un cœur d'or ».

A Emile Baumann :

Lapides clamabunt. Les *cœurs* des bourgeois qui liront ce livre.

A Ricardo Viñes :

Pour « éclairer sa religion ».

A André Dupont :

D'un écrivain « sans aveu », qui a peu de « foin dans ses bottes » et qui est ordinairement « sur des charbons ».

A l'abbé Jules P... :

Un masque d'ironie sur un visage ruisselant de larmes.

A Jean de la Laurencie :

Ce livre drôlatique pour les superficiels et terrible pour les profonds.

A Marguerite Levesque :

Derrière cette ironie, vous rencontrerez Dieu à chaque instant et, tout près de Lui, sa Mère en larmes.

A Marguerite Termier :

Une vie édifiante c'est certainement la mienne. Songez que, depuis deux mois, je ne fais que des dédicaces, naturellement admirables. C'est presque « le choix d'une carrière ». Mais je suis à bout de forces et je ne peux rien vous dire, sinon que je vous aime.

13. — On m'envoie sous enveloppe une longue bande de papier qui se distribue sur les boulevards. D'un côté on lit : « La femme parfaite, Annette Kellermann, qui vient de terminer son engagement triomphal à l'Alhambra de Londres... » De l'autre, les mesures des différentes parties du corps de cette personne... moins... C'est trop ou pas assez.

17. — Anecdote donnée par Félix Raugel. L'un des frères de Beethoven, Jean, un crétin domicilié dans le voisinage de son colossal frère Louis, ne le voyait seulement pas, se bornant à lui envoyer sa carte, le jour de l'an : « Jean van Beethoven propriétaire ». A quoi l'auteur de la *Messe en Ré* répondit une fois, en renvoyant le bout de carton après avoir écrit au revers : « Louis van Beethoven *Hirnbesitzer* » (propriétaire d'un cerveau).

19. — Léon Bellé, annonçant sa prochaine visite, m'écrit que Bourg-la-Reine n'est pas un *lieu commun*, puisqu'on peut m'y rencontrer.

20. — Brou m'envoie son épitaphe ;

Jean-Frédéric Brou
(en son vivant statuaire)
Gît au fond de ce trou
Solitaire.
Pourvu de bons moyens,
Capable de tout faire,
A travers
Les revers
Fit de tout, rien de bien
Et mourut de misère.

Barthèlemy me dit qu'après *L'Ame de Napoléon*, je devrais écrire *La Terreur*. Pourquoi pas ?

23. — Lu dans la *Semaine religieuse* un Bref de Pie X à François Veuillot, neveu de Louis, à l'occasion du centenaire de ce journaliste deux fois mort, dont il est beaucoup parlé, en ce moment, par des gens du niveau intellectuel de M. de Mun.

Avec la flamme de son zèle d'apôtre, il entra dans la *lice*, orné des dons précieux qui font *l'écrivain*, l'*artiste* et le *penseur de* GÉNIE (!), par lesquels il a *égalé* et *surpassé* les maîtres les plus illustres (*sic*), car dans les saintes batailles de la défense des principes sacrés, sa plume était à la fois un glaive tranchant et un lumineux flambeau.

Telles sont les sottises qu'on fait dire à ce malheureux Pape !

25. — Introduction aux *Histoires désobligeantes* que Crès veut rééditer :

L'ENRAGÉ VOLONTAIRE
OU
LA CONSPIRATION DU SILENCE

— On nous a enseigné dans notre enfance, me disait Apémantus, qu'il y a dix *parties du discours* La profonde grammaire de l'avenir dira que le silence est la onzième et la plus redoutable, étant désignée pour dévorer toutes les autres, comme le serpent d'Aaron dévora les autres serpents.

Le lieu commun du « silence éloquent », par exemple, n'est pas une sottise, et le « silence des passions » est plus à craindre que la pire loquacité. La « conspiration du silence », autre lieu commun, n'a rien de chevaleresque, sans doute, mais elle est indiscutablement efficace pour tuer un homme supérieur qu'il est impossible de déshonorer. C'est le désert du steppe immense autour du conquérant forcé de mourir d'inanition. C'est la solitude infinie de Dieu lui-même dont nul ne parle et ne veut entendre parler...

Quelqu'un se souvient-il encore de la merveilleuse extermination de Saint-Pierre Martinique, où trente mille êtres humains furent anéantis, en trente secondes, par le souffle *silencieux* d'un volcan du voisinage?

Vous m'avez dit, Marchenoir, qu'à cet instant même votre fille faisait sa première communion et qu'il n'avait pas fallu une victime de moins à cette innocente pour que l'acte prodigieux qu'elle accomplissait fût ineffaçablement et très singulièrement marqué pour elle de ce geste colossal de la Mort. Car c'est bien là votre manière d'expliquer les événements de ce monde, ô concentrateur effrayant! et je crois que vous avez raison mille fois, mais il y a de quoi rêver sur ce gouffre.

Lorsque la petite fille qui précédait la vôtre reçut le Corps du Christ, tout un peuple vivait encore ;... lors-

que vint le tour de celle qui la suivait, tout était fini pour ce peuple. *Custodiat animam tuam...* Cette parole avait suffi. Plus de banques, plus de boutiques, plus de tribunaux, plus de bureaux d'affaires ni de bureaux d'amour, plus d'églises même. A quinze cents lieues, on était des morts, une ville morte, on était devenu le Silence, tout à coup.

Vous a-t-on dit, cependant, qu'il y eut un homme épargné, *un seul*, et que cet homme était précisément UN CONDAMNÉ A MORT? On se réjouissait, je le suppose, d'assister à son exécution, on en parlait dans les familles honorables, on était sans doute impatient de ce supplice, et il fut le témoin unique de l'exécution de la multitude!... Vous croyez, peut-être, que je vous sers un apologue. Eh! bien, non. Ce condamné à mort, c'est vous-même. On a voulu vous exécuter par le silence et on n'a réussi qu'à faire de vous l'habitant solitaire d'une nécropole silencieuse.

— Mon cher Apémantus, ai-je répondu, je veux bien croire que vous ne me débitez pas un apologue, mais vous me paraissez atteint d'une bizarre monomanie. Vous voulez, à toute force, que je sois un persécuté et vous ne voyez pas que je suis, au contraire, un persécuteur. Interrogez nos contemporains. Tous vous diront que je suis un monstre et qu'il n'y a pas moyen d'échapper à ma dent féroce. On a beau me caresser, me couvrir de fleurs, me dire les choses les plus amoureuses, m'offrir de l'argent et des friandises, rien n'y fait. Sainte Marthe elle-même renoncerait à dompter une tarasque aussi farouche.

Je le confesse, il n'est pas en mon pouvoir de me tenir tranquille. Quand je ne massacre pas, il faut que je *désoblige*. C'est mon destin. J'ai le fanatisme de l'ingratitude. N'étant pas aveugle, je vois clairement que

tout le monde est très bon, que, depuis les lys de pureté jusqu'aux plus notables ruffians, c'est à qui m'aimera le plus tendrement et me le prouvera par les sacrifices les plus méritoires. Je ne finirais pas si je vous racontais les petits soins, les attentions délicates, les déclarations enflammées dont je suis le constant objet, pour ne rien dire de plusieurs immolations héroïques indignement et abominablement payées par mes plus noires manigances. Que voulez-vous ? Je suis un enragé volontaire.

Vous objecterez peut-être qu'on a essayé de me faire crever de faim depuis trente ans, qu'on a fait mourir, par ce moyen, deux de mes enfants. N'ayant pas de cœur, j'en ai pris mon parti avec une admirable désinvolture. Mais étant, tout de même, un homme juste, je peux me mettre à la place des bonnes âmes à qui je dois tout cela. Leurs intentions étaient si droites et si pures !

On a cru bêtement, il est vrai, que le silence me tuerait. C'était vouloir empoisonner un crocodile avec du bouillon de crapaud. Je n'en suis devenu que plus fort et mieux endenté. Sans le vouloir, on a été ainsi mes bienfaiteurs. Le silence, la misère, les chagrins affreux, voilà ce qu'il me fallait pour devenir le monstre invincible.

Vos dernières paroles prouvent que vous avez compris cela. Pourquoi donc alors me parler d'inanition et de désert ? Je ne fus jamais autant visité ni si florissant. Le silence est une prairie favorable aux ruminants de l'éternité, et des animaux très sympathiques y sont attirés auprès de moi, presque chaque jour, par la luxuriance du pâturage. Le jour où il n'y aura plus de silence autour de ma personne sera certainement un jour terrible. Je me verrai sur du crottin d'argent où ne pousseront plus les pâquerettes aimables ou les anémones pascales de la Douleur, et mes compagnons découragés s'en

iront brouter le cytise des licornes sur la montagne.

Tenez-vous donc tranquille, Apémantus. Les *conspirateurs* du silence, les silentiaires, comme on disait à Byzance, ne sont rien que de pauvres huissiers qui se trompent, croyant voir en moi un bruyant perturbateur. Vous avez été mon hôte plusieurs fois et vous savez que j'ai la mâchoire silencieuse. Mon rire même, quand je dévore les contemporains, ne réveillerait pas une araignée filandière, et mes pas font moins de bruit encore, lorsque je me promène parmi leurs sépulcres. S'ils étaient malins, ils carillonneraient, nuit et jour, pour dénoncer ma présence et me priver ainsi de l'incognito qui favorise mes expéditions de vampire.

Ne me parlez plus de ces imbéciles.

27. — J'apprends que Mme de la Laurencie est morte hier. Cette bouleversante catastrophe avait été sentie par Jeanne, la nuit dernière, dans un songe douloureux. Nous n'aurons donc connu cette personne admirable que pour la perdre aussitôt.

28. — A Jean de la Laurencie :

Cher ami, nous sommes avec vous de tout notre cœur. Nous pleurons avec vous et nous prions. Que Dieu et sa Mère de Compassion vous soient en aide. Il n'y a pas d'autre consolation pour les chrétiens et celui qui vous écrit a eu souvent le cœur déchiré. Ayant vu, une seule fois, hélas! celle qui a disparu pour *un peu de temps*, je sais ce que vous devez souffrir. Dieu vous éprouve singulièrement, comme un bien-aimé. « Tout ce qui arrive par sa volonté sainte est adorable », disais-je, un jour que j'agonisais sous le couteau, et cette certitude me consola.

Ayez pitié de vous-même, pauvre malheureux ! Celle qui vous a quitté ne vous a pas quitté. Elle est vraiment avec vous et avec vos enfants, plus près sans doute qu'avant, n'ayant plus l'obstacle d'aucune illusion. Elle est devenue la compagne de Jesus, qui nous est plus proche que toutes les créatures. Elle a de vous une compassion infinie et elle vous sera secourable. Ce matin je priais pour elle et, parce que j'étais aussi dans la peine, je la priais pour moi-même, sachant que les défunts ont le pouvoir de protéger les vivants. A l'instant il m'est venu un peu de réconfort. Que ne sera-ce pas pour vous, le plus grand ami qu'elle eût en ce monde ? Jetez-vous à cette pensée et pleurez avec confiance aux pieds du Maître.

Jules Lemaître et ses conférences sur Fénelon. Ce Jules félicitait Mgr de Cambrai d'avoir, au cours de sa mission chez les protestants, supprimé la Salutation Angélique, ce qui, dit-il, facilitait beaucoup les *conversions* !!!

29. — *Le Matin* devait publier un des contes de *Sueur de Sang*. J'en avais choisi un particulièrement impressionnant. C'eût été une réclame énorme et vraiment patriotique au moment même de l'ignoble provocation allemande à Saverne. Mais j'avais compté sans le grand eunuque de la maison : Georges Lecomte, qui ne l'entend pas ainsi et qui, ne pouvant se dérober complètement, me fait attendre. Il ne faut pas des choses horribles pouvant discréditer les bons Allemands et il ne faut pas non plus que ce soit trop long. Etc., etc.

Décembre.

1er. — Apparition de *Sueur de Sang*.

« Vous êtes l'apôtre de la Certitude », m'écrit quelqu'un.

3. — L'eunuque du *Matin* continue. Il va sans dire que le drôle proteste de sa bonne volonté et de son admiration pour le « magnifique écrivain » que je suis.

Service funèbre pour Mme de la Laurencie à Meudon. L'infortuné survivant, très accablé, me dit, à la sortie, quelques mots de la disparue qui priait, non pour être guérie, mais pour être gaie et souriante jusqu'à la fin, au milieu des siens, et je me rappelle le mot si touchant de Bossuet dans l'Oraison funèbre de Madame : « Comme elle avait été douce envers tout le monde, elle fut douce envers la mort. »

Lettre assez vilaine d'une dame qui a reçu l'*Exégèse* et *Sueur de Sang* et qui me récompense en me priant de ne plus rien lui envoyer, son mari, un notaire normand, ayant lu et *critiqué* (!) ces deux livres.

5. — L'eunuque s'est enfin décidé. Il publiera un de mes contes, le moins *scandaleux*. Il s'agit, avant tout, de ne pas désobliger l'Allemagne. Encore dois-je supprimer un certain nombre de lignes. Je me résigne, pour ne pas affliger l'é-

diteur qui a compté sur cette réclame probablement inutile, désormais.

Quelques dédicaces à la main pour *Sueur de Sang*.

A Cornuau :

Ce vieux livre d'un vieux soldat très blessé, mais vivant encore, et combien !

A Mme Termier :

Ces récits qui lui feront peur, peut-être, en la remplissant de pitié pour la France menacée aujourd'hui des mêmes horreurs.

A Edmond Barthèlemy :

Ceci est peut-être l'*histoire* la plus vraie de 1870. C'est l'histoire de l'Ame française à cette époque.

A Florian :

Ce livre de douleur, en attendant le dernier supplice annoncé à l'Europe entière par Celle qui pleure, il y a soixante-sept ans. *Arescentibus hominibus præ timore et exspectatione quæ supervenient universo orbi.*

A Louis Q... :

Supposez, si vous voulez, que je suis dans le dernier carré et que je me nomme Cambronne. C'est ma vision personnelle d'une nouvelle guerre allemande.

Au frère D... :

Examen de conscience préalable aux événements prochains.

A Léon Bellé :

En l'avertissant de préparer ses godillots pour la prochaine.

A Jeanne Termier-Boussac :

« Clairvoyant pour souffrir », avez-vous dit de moi. En lisant ce livre cruel qui reparaît aujourd'hui, demandez-vous quelle peut bien être ma très claire vision du plus prochain avenir.

A Henri van Haastert :

Gallia moritura te salutat.

A Léo Funtek :

En attendant les prochains massacres.

A Blanche L... :

Avec le conseil de ne pas lire ce livre si elle a l'illusion de la guerre *sentimentale*.

A Termier.

On attend la parole de l'empereur cabotin pour savoir si ces choses recommenceront. Dans une grande paix du cœur, j'attends un geste de Dieu, une imperceptible nutation du Père des pauvres qui mobilisera instantanément les Anges Gardiens de la France.

Au docteur Joseph Termier :

En 1870, je fus si gravement blessé qu'il fallut m'opérer sur le champ de bataille, en procédant à l'ablation du cerveau, du cœur et d'un autre organe que je ne

désigne pas autrement. C'est ainsi, disent les bien informés, que j'ai pu devenir un écrivain

A l'abbé J. M... :

En attendant l'accomplissement du Secret de la Salette, accomplissement très prochain peut-être, dont ceci ne fut que le prélude.

A Pierre van der Meer :

Avant ton baptême, tu ne savais pas qu'un Léon Bloy fût possible. Depuis que tu es chrétien, il me semble que j'ai quelque parenté surnaturelle avec le Prince des Apôtres — étant, d'ailleurs, le pêcheur de plusieurs autres poissons lumineux — et je ne sais plus moi-même si je ne suis pas devenu réellement impossible à force de paternité spirituelle. Alors, je ne me retrouve presque plus dans cet ancien cauchemar d'horreur, tellement je me vois situé dans un autre songe magnifique.

A Ricardo Viñes, dédicataire du livre :

Étais-je digne de vous dédier ce livre, ou étiez-vous digne de cette dédicace ? Question obscure présentée à la compétence divine. Quoi qu'il en soit, vous êtes affreusement compromis, mon pauvre Ricardo, et c'est bien fait. Cela vous apprendra à discerner la bonne littérature et à ne pas aventurer l'honneur de la Catalogne dans des promiscuités dangereuses.

A René Martineau :

Vous êtes, cher ami, depuis plus de dix ans, le témoin de ma vie douloureuse. Allez-vous être enfin le témoin de ma vie glorieuse ? Dieu et ses Anges le savent. Mais quoi qu'il arrive, je me souviendrai que vous fûtes le

remier-né de la Compassion divine, enfanté pour me secourir et me consoler. Je vous embrasse en pleurant sur les ruines de la pauvre France.

A Henri Barbot :

L'un des rares voyants qui prophétisèrent avec moi le renouvellement probable de ces abominations.

A Jacques Maritain :

Il paraît que ton vieux parrain *se vend*. On croit même qu'il va devenir une *affaire*, ce qui serait évidemment le sommet de la gloire. Pourquoi faut-il que cela me dégoûte si terriblement? Hier j'ai reçu la visite d'une dame très riche qui m'admire, mais qui ne bronche pas dans la banalité d'une assistance effective. Il m'a semblé qu'on se parlait d'infiniment loin, par-dessus l'abîme, et je l'ai senti plus profondément ce matin en lisant l'épître du jour. Que suis-je venu faire en ce monde, mon pauvre filleul ?

A Marguerite Termier :

En attendant la *Tombe* que je lui ai promise.

A Aurélien Coulanges :

Ce livre qui devrait être dans toutes les bibliothèques militaires, s'il n'y avait pas la frousse des pantalons rouges en même temps que celle des pantalons noirs. Merdeuse opportunité de continuer la conspiration du silence.

14. — A la demande fort gracieuse de Jeanne Termier-Boussac, j'accepte avec joie de devenir

le parrain de l'enfant qu'elle attend en février

16.— Un éditeur ami de Crès, Eugène Figuières, me demande, sous forme de dédicace, une *pensée* (!) à écrire sur une feuille détachée de *Sueur de Sang* qu'il m'envoie, ayant, dit-il, l'intention de propager ce livre en Algérie. Je m'exécute :

Pour montrer le mal avec précision, avec une exactitude rigoureuse, il est indispensable de l'*exagérer*. Je crois avoir écrit cela quelque part. C'est précisément ce que j'ai essayé dans *Sueur de Sang*. Mais le mal de 1870 ne pouvait pas être exagéré.

Un individu riche et probablement avare m'a déclaré que celui de mes livres qu'il préfère, c'est *le Sang du Pauvre!* Préférence de tigre.

17. — On me parle d'une bourgeoise catholique ne croyant pas à l'immortalité de l'âme. Le Paradis, pour elle, c'est d'être riche, le Purgatoire, c'est d'être dans la gêne, et l'Enfer, c'est d'être dans la misère. Idiotie et banalité.

18. — Avant-hier, X... me parla d'un de ses collègues, un ingénieur qui aime passionnément mes livres, au point de ne pouvoir en lire d'autres. Il ajouta que cet admirateur possède un revenu de plus d'un million. — Alors, m'écriai-je, il ne fera rien pour moi ? ce qui fit sourire...

Je me représente donc cet homme, dont l'exorbitante richesse est déjà *satanique*, lisant mes livres, mes douloureux livres, pleins de ma souf-

france, comme il assisterait à une séance de torture, et jouissant sadiquement de l'expression de cette souffrance qui a déjà duré plus de trente ans — à mille lieues de penser qu'un tout petit geste qui lui coûterait si peu m'en délivrerait à l'instant ; encore plus éloigné, s'il est possible, de se dire que l'auteur qui n'est, à ses yeux, qu'un instrument de plaisir, a peut-être une *mission ;* que c'est le devoir des riches de l'y aider et que lui-même est évidemment désigné pour cela; enfin et surtout que ce serait un moyen d'écarter de lui les effroyables menaces de l'Evangile. Mais il paraît que ce sont-là des idées comiques, des niaiseries bondieusardes et sentimentales.

Qui sait ? Un sale journaliste belge a fait, l'an dernier, un étonnant article sur moi, où il était dit que ce serait un acte de *vandalisme* d'atténuer et, à plus forte raison, de supprimer ma misère. « Il pousse de si beaux cris quand il souffre ! » Ne serait-ce pas l'obscure et profonde pensée de ce milliardaire ?

Dédicaces à Ricardo Viñes :

Le Révélateur du Globe, 1884. — Vous veniez de naître alors. Peut-être même étiez-vous encore à naître car je ne suis pas fixé sur votre âge. En tout cas, vous n'étiez pas encore le révélateur de vous-même et vous ne pensiez pas à conquérir Léon Bloy non plus que Byzance. Maintenant que c'est une chose faite, soyez

un vainqueur généreux et laissez-moi régner un peu sur la Catalogne.

Le Désespéré. — Les imbéciles sont dans l'Eglise comme les punaises dans les vieilles maisons. Ils épouvantent les visiteurs et font déménager les locataires. J'espère que vous ne trouverez pas de punaises dans ce vieux livre.

Belluaires et Porchers. — Le fond de la littérature moderne est dans ce blasphème : C'est l'esprit qui tue et c'est la lettre qui vivifie. *Quod erat demonstrandum.*

26. — En manière de gratification pour Noël, le Père S., destinataire de ma lettre du 14 juin, et qui ne laissait guère passer une semaine sans m'exprimer ses sentiments affectueux, me lâche enfin :

Voilà 4 ou 5 mois que vos livres me sont tombés des mains. Ce fut en lisant l'accusation de simonie que vous portez contre la S. Congrégation des Rites. Comment pouvez-vous juger ainsi un organe qui tient de si près à la tête de l'Eglise et qui fonctionne sous les yeux même du Pape ?... Combien vous faites souffrir vos amis !...

30. — Je dis à Termier que l'insuccès désormais certain de *Sueur de Sang* est une nouvelle preuve de l'existence de Dieu qui a décrété sans doute que je n'aurais jamais de succès. Décret que je suppose contemporain de la Chute des Anges et par conséquent fort antérieur à la création des collines et des fontaines.

31. — A Cornuau, à propos des simagrées du Jour de l'An :

Je me rappelle cet admirable endroit des révélations de Catherine Emmerich où la Sainte raconte que pendant plusieurs années avant le Déluge, quand Noé fabriquait l'Arche mystérieuse, — travail énorme qui lui valut la réputation d'un insensé — le ciel fut presque continuellement sombre et labouré d'éclairs effrayants. Je me demande ce que pouvaient se dire les hommes d'alors, chaque fois que commençait une de ces menaçantes années. Il me semble que c'est aujourd'hui la même chose, avec cette différence que l'effroyable mécontentement de Dieu ne se manifeste pas d'une manière sensible. On va aux plus horribles gouffres avec une grande sérénité et la *Bonne Presse* est là pour nous dire que tout va très bien et que la foi est en progrès.

Voici maintenant quelques lignes de la dernière lettre du Père S... Que répondre à cela ? Je ne peux pas douter de la charité de ce religieux. Mais il est une unité dans le troupeau des catholiques (les meilleurs !) qui croient que tout ce qui vient de Rome est admirable et qui confondent si aisément la *tête* et le *ventre* de l'Eglise ! Les plus grands saints, parmi lesquels on pourrait citer saint Bernard, avaient une optique plus sûre. Le mot de simonie épouvante le Père S..., mais il est connu de l'univers que la Congrégation des Rites ne « fonctionne » que stimulée par des allocations gigantesques et nullement « sous les yeux du pape » qui ne voit que ce qu'on veut lui montrer. Le pape sait très bien qu'il est environné de canailles et il en meurt, voilà tout. Je ne répondrai donc pas, considérant que la vie est courte.

1914

Janvier.

6. — Le curé de Saint-Piat vient déjeuner à Bourg-la-Reine. Toujours affable et joyeux, mais combien changé ! Ce n'est plus du tout le curé d'il y a deux ans. Il paraît entré complètement dans mes vues et mes sentiments. Miracle opéré par mes livres.

7. — Voici un des meilleurs hommes qu'on puisse voir. Mais il est protestant cadenassé. Il a beau être fier de son fils, devenu catholique pourtant. Rien à faire. Le *velamen* des Juifs est aussi sur les protestants, et peut-être plus aveuglant, puisqu'ils se sont eux-mêmes placés hors de toute loi divine.

Petite lettre bien ridicule d'un M. A., « critique littéraire et chroniqueur ! » à Beaumont-sur-Vesle (Marne). Cet individu me demande quatre de mes livres, avec *dédicaces !* Quatre seulement. Il est modéré.

17. — A Termier :

« Encore un pas vers la mort », dites-vous à propos du *terme* que vous m'envoyez. Je viens d'en faire un autre. *Le Pèlerin de l'Absolu* est presque fini. Il en

sera, je pense, de ce nouveau livre mien comme des autres qui donnent la vie à quelques-uns, me dit-on, sans rien procurer à leur auteur que l'espérance de la Miséricorde pour l'aider à bien mourir.

La mort est l'objet ou le sujet constant de mes pensées et j'y songe d'autant plus amoureusement que je la prévois cruelle. J'ai mes raisons pour cela. Je ne la crois cependant pas très prochaine, certain de n'avoir pas encore rempli ma mission, de n'avoir pas accompli une certaine œuvre que je suis dans l'obligation d'accomplir. A supposer que je me trompe en ce point, j'ai mon sac sur l'épaule, je suis prêt à partir et ce monde m'a vraiment trop peu caressé pour que je doive le quitter avec chagrin. En tout cas, mon cher ami qui vous nommez trop humblement mon « petit frère », sachez que Dieu voit vos œuvres et que je ne lui permettrai pas de les oublier.

14. — *Les Odeurs de Paris,* vieux livre réédité par Crès. Je peux le relire, malgré la moisissure de cinquante ans, sans doute parce qu'il me rappelle ma jeunesse. Mais que sont aujourd'hui les célèbres violences de Louis Veuillot auprès des miennes, et que dire de son style à la Sévigné ou à la Bruyère ? J'y renonce bientôt, l'auteur étant si bas, si totalement dénué d'art !

15. — Lettre singulière de Florian, tâchant de m'expliquer la défection de son ami, le prêtre Deml, si fidèle jusqu'ici, devenu « habitant de l'Olympe ou Parnasse tchèque », parmi les « dieux nationaux libres-penseurs ». Il concubine avec une femme mariée. Cette lettre, que je n'ai pas

la permission de publier, est remplie de mots satiriques très curieux.

Autre lettre de mon excellent ami le frère D. à qui j'ai envoyé une relique. Le cœur de ce religieux est une harpe.

20. — Dédicace imprimée du *Pèlerin de l'Absolu* à Philippe Raoux :

Rappelez-vous, mon ami, cet heureux jour de l'an passé où vous vîntes me voir à Mévoisins avant de retourner dans votre triste Pologne. Vous ne pouviez être près de moi que quelques heures et nous avions trop de choses à nous dire.

Alors nos deux âmes se regardèrent silencieusement, nos deux pauvres âmes que nous ne connaissons pas et qui ne se connaissent pas elles-mêmes. Nous savions seulement que Notre Seigneur Jésus-Christ était avec nous et se réjouissait de nous voir ensemble.

Je vous offre maintenant ce livre où les *étrangers* ne discerneront peut-être que la malice qui est dans leurs cœurs, mais je sais que vous y trouverez le mien qui est tout à vous, mon cher Philippe.

23. — Lettre venue de Dusseldorf. Le docteur Hermann Platz, professeur, m'écrit après lecture des Lettres de Barbey d'Aurevilly à moi. Ce professeur, qui me paraît un pédant redoutable, voudrait savoir « quelle position j'occupe dans le traditionalisme contemporain au point de vue des idées ! ? » Si la vie était moins courte, je pourrais lui répondre que je ne connais pas d'autre tradition que celle de l'Eglise romaine.

Ce cuistre germanique m'a-t-il lu seulement ? Impossible de le démêler. Mais on ne m'a jamais fait une question aussi bête.

24. — Notre médecin m'a envoyé la note de ses honoraires. Mon nom est écrit *Blois*. Réponse :

Mon cher Docteur, ayant, comme chacun sait, « un cœur d'or » et l'habitude ancienne de payer pour tout le monde, je n'hésite pas une minute à régler vos honoraires pour le compte de *M. Blois* qui m'est absolument inconnu.

Un simple coup d'œil sur le livre que j'ai eu le plaisir de vous donner vous apprendrait que mon nom n'a que *quatre* lettres, étant une sorte de tétragramme fort mystérieux.

25. — Un photographe illustre, ayant exécuté le portrait de Pie X, le sollicita d'écrire quelques mots au-dessous de cette image. Le Saint Père écrivit : *Diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum.* Paroles de saint Paul inscrites sur mon bureau de travail depuis des années, et que je relis sans cesse. Rencontre inattendue, un peu étonnante.

29. — Je parlais de l'impossibilité pour la raison de concevoir ce qui n'a pas de limites, l'infini. Ma petite Madeleine a dit alors avec une surprenante profondeur :

— Est-il donc moins impossible de concevoir

le fini? Une limite quelconque n'est-elle pas déconcertante?

Février

2. — Je suis fameux en Hollande. J'apprends qu'une conférence d'Henri van Haastert, à Amsterdam, a eu beaucoup de succès. Il a bien parlé de moi, contredit seulement de façon très faible par un ecclésiastique fermé à toute compréhension d'art.

8. — Trouvé dans un journal :

La Mort du millionnaire. New-York. — Le précieux tube contenant 500.000 francs de radium qu'on avait inséré dans son épaule n'a pu sauver de la mort le millionnaire américain, M. G. Brenner. C'était pour le guérir du cancer ou tout au moins pour retarder l'issue fatale que les médecins avaient décidé de tenter le moyen suprême : placer dans les incisions faites sous la peau du malade un tube contenant pour un demi-million du précieux métal. Après quatre semaines de souffrances, le malade est mort avec son trésor sous la peau.

12. — *Le Baptême de Pauline Ardel* par mon cher ami Emile Baumann. L'originalité bien incontestable de ce nouveau roman de l'auteur de *l'Immolé*, c'est d'être fortement chrétien dans une langue tout à fait supérieure à celle de nos catholiques ; mais la fin m'a déconcerté. Un mariage de dévouement après un mariage d'a-

mour empêché par la mort du bien-aimé ! C'est de quoi le ressusciter.

13. — Au baron Lumbroso, directeur de la *Revue Napoléonienne*, à Rome :

... Votre demande de *tous* mes livres, dont plusieurs sont introuvables et votre envoi de 50 francs pour cet objet m'embarrassent. Je suis un homme très pauvre, presque septuagénaire et incapable de courses multipliées. N'étant ni le possesseur ni le vendeur de mes livres, je me vois ordinairement forcé de renvoyer à mes éditeurs les personnes qui me les demandent. Je confie donc pour vous à la poste ceux qui sont sous ma main, en m'excusant du petit nombre. Huit volumes en tout dont je vous prie de m'accuser réception. Après cela, je suis entièrement dépouillé.

Au printemps, je pourrai vous envoyer *le Désespéré* réédité enfin, après vingt-cinq ans, livre qui m'a fait célèbre et miséreux, étant à l'origine de la conspiration du silence dont je meurs depuis un quart de siècle. Vous recevrez aussi une réédition des *Histoires désobligeantes* et *le Pèlerin de l'Absolu*, sixième tome de mon Journal. Si vous voulez me bien connaître, il faut lire ces six volumes et surtout *la Femme pauvre*, que je ne puis malheureusement vous donner.

Il ne me coûte rien de vous dire que vos 50 francs ont été reçus avec plaisir. Je suis gueux et je mourrai gueux, n'ayant jamais voulu prostituer ma pensée. On accorde que je suis un grand écrivain, quelques-uns même vont jusqu'à me supposer du génie. Mais les journaux ne parlent pas de mes livres parce que cela pourrait les faire vendre et qu'il est nécessaire à l'équilibre des mufles que je périsse de misère. *L'Ame de Napoléon* ou *le Sang du Pauvre*, signé d'un autre nom que

le mien, auraient eu vingt éditions. La première n'est pas encore épuisée. Même remarque pour *Sueur de Sang*, paru au moment des provocations de Saverne, livre qui devrait être dans toutes les mains françaises. On me découvre peu à peu, difficilement. Beaucoup de braves gens qui m'aimeraient ne peuvent pas savoir même que j'existe.

Après tant de peines et de travaux, chargé de famille et me sentant vieillir, j'en suis à rêver la rencontre d'un *admirateur* capable de réparer l'injustice des contemporains en me donnant le moyen d'achever mon œuvre sans trop souffrir. Mais cela n'existe pas.

15. — Baptême de Christophe Boussac, ne avant-hier. Quand ce petit chrétien aura vingt ans, où serai-je ? Assurément pas au Panthéon, non plus qu'à l'Académie, encore moins, peut-être, dans la Gloire des élus de Dieu. Je ne vois pas l'avantage pour le pauvre enfant d'avoir un parrain si peu confortable.

16. — Voyage à Argœuves (Somme) de Pierre van der Meer en compagnie de Barbot et d'un imbécile. Le curé d'Argœuves, l'abbé Rigaux qui a beaucoup connu Mélanie, est, paraît-il, l'homme le plus intéressant qui puisse être vu. Il est plein des souvenirs de la Bergère dont il possède un millier de lettres confidentielles qu'il ne peut communiquer, les gardant pour servir à la future canonisation qu'il croit tout à fait certaine. La vie entière de la sainte a été semblable à son enfance, pleine de prodiges. Stig-

mates, dons prophétiques, visions merveilleuses, entretiens continuels avec Jésus et Marie. Elle voyait surtout, avec une angoissante précision, l'accomplissement *prochain* des plus terribles menaces de la Salette. Que ne m'a-t-il été donné de la connaître !

17. — Tristesse énorme. Ma situation d'écrivain de génie *entretenu* et toujours incertain du lendemain m'accable. Souvent j'ai vu le secours arriver après de telles crises. Peut-être va-t-il venir. Mais cela ne me console pas, puisque c'est précisément la perpétuelle nécessité de ce secours qui me crève le cœur.

19. — Une dame a parlé de *Sueur de Sang* dans une revue. « Personne plus que cette dame n'admire Léon Bloy. Mais elle déplore que la splendeur de son style soit au service de ce sentiment si peu chrétien, la Haine. » Au fond, j'ai été trop dur pour les Prussiens.

A propos de la récente fournée d'académiciens dont Bergson fait partie, Raoux s'étonne qu'il faille tant de zéros pour former le nombre quarante

26. — Dans une feuille :

L'élection du juif Bergson. — Israël sera donc supérieurement représenté dans l'illustre compagnie, et il est bon que celui des nôtres qui a réussi à vaincre un parti-pris fait de préventions religieuses et de préjugés sociaux et qui détonnait sur le libéralisme qui règne

dans les autres classes de l'Institut, soit un esprit de cette rare envergure devant la profondeur et l'ingéniosité duquel s'inclinent les catholiques les plus patentés, comme les d'Haussonville, les Denys Cochin et les de Ségur. PRAGUE, directeur des *Archives Israëlites*.

Moi, je ne m'incline pas du tout. Il est vrai que je ne suis pas un catholique *patenté*.

27. — Lettre de Lumbroso m'envoyant encore 50 fr. pour un article à écrire dans sa *Revue Napoléonienne*. Il s'est procuré quinze de mes livres et m'en envoie les faux-titres pour dédicaces.

Je ne suis pas précisément comblé. Un article et quinze dédicaces pour 50 fr. ! Mais l'envoyeur sait très bien que les pauvres doivent tout avaler.

28. — Avec fatigue, dégoût et tristesse, confectionné l'article et les dédicaces. Travail que certains collectionneurs paieraient très-cher. Le cochon en aura pour son argent.

Le Mendiant ingrat. — A Albert Lumbroso, qui se dit admirateur de *presque* tout ce que j'écris. Ce « presque », qui me donne le mal de mer, porte-t-il sur *le Mendiant* ou sur *l'Ingrat ?* C'est angoissant. Le « petit musée Léon Bloy » qu'il annonce sera-t-il seulement *presque* un musée? Quel déconfort pour le pauvre chemineau de l'Absolu !

Mon Journal. — L'auteur, en 1904, ne savait pas qu'il continuerait. Le titre de ce volume devrait être « Dix-sept mois en Danemark ». Avis au relieur.

Quatre ans de captivité à Cochons-sur-Marne. — Soixante-sept ans de bagne à Cochons-partout. Titre meilleur pour l'ensemble de mes ouvrages.

L'Invendable. — « L'Illisible » serait peut-être plus exact. Qui donc aujourd'hui est capable de lire un livre où il est continuellement parlé de Dieu ?

Pages choisies. — Corvée la plus dure qui m'ait été imposée. Choix stupides. La page d'à côté est toujours meilleure.

Belluaires et Porchers. — Il n'y a même plus de porchers, la Circé républicaine ayant beaucoup fonctionné, et les belluaires ont totalement disparu.

Le Pal. — Ces quatre brochures qui ne seront jamais réimprimées, l'auteur les jugeant puériles et souvent absurdes.

La Chevalière de la Mort. — Ce petit livre trop imité de Carlyle est mon premier ouvrage et je ne le recommande pas. Il fut écrit en 1877. J'avais alors ou je devais avoir de 15 à 18 ans, étant né en 1846.

Le Désespéré. — La conspiration du silence fut déterminée par ce livre, il y a vingt-huit ans. Elle dure encore. L'auteur aussi, par miracle. Cette édition (Stock) est, d'ailleurs, exécrable.

La Femme pauvre. — La deuxième partie de ce livre, l'un des plus douloureux qu'on ait écrits, est l'histoire exacte de l'auteur — *la deuxième partie seulement.* Mais c'est dégoûtant de penser à l'incompréhension totale du lecteur.

Le Fils de Louis XVI. — La race immonde des Bourbons devait finir ainsi, par un pauvre imbécile torturé.

Christophe Colomb devant les Taureaux. — Ces taureaux sont devenus de très vieilles vaches, et c'est ce qu'on appelle aujourd'hui la Curie romaine.

Léon Bloy devant les cochons. — C'est changé. Je suis derrière, maintenant.

Les Dernières Colonnes de l'Eglise. — Aujourd'hui, comme il y a dix ans, il n'y a plus que des colonnes de merde. C'est ce que pense Pie X.

La Résurrection de Villiers de l'Isle-Adam. — Le pauvre Villiers ne croyait pas à la mort. Il avait raison sans doute. C'est pourquoi j'ai persuadé au sculpteur d'écrire au dos du cercueil les mots liturgiques : *Vita mutatur, non tollitur.*

Mars

2. — Barbot est infiniment préoccupé du curé d'Argœuves et des révélations de Mélanie touchant l'incendie de Paris. Si l'événement arrive, on n'aura jamais rien vu d'aussi effrayant.

3. — *Journal d'un converti.* Titre d'un livre très beau de mon filleul Pierre où sa conversion au catholicisme est racontée. Je lui avais conseillé de traduire du Hollandais en Français cet ouvrage publié, l'an dernier, à Rotterdam, et j'ai été assez heureux pour décider Crès à en devenir l'éditeur. En ma qualité de parrain, je devais en écrire l'introduction que voici :

« *Vobis datum est nosse mysteria regni cœlorum.* Il vous a été donné de connaître les mystères du royaume des cieux. » Ainsi parle, dans l'Evangile, Notre Seigneur Jésus-Christ.

La multitude moderne, qui ne croit pas à ce Royaume,

cherche naturellement les mystères de *l'autre* royaume. Car il n'y a pas moyen de se passer du Mystère, quand on est « à l'image et à la ressemblance de Dieu ». On peut vivre sans pain, sans vin, sans toit, sans amour, sans bonheur ; on ne peut pas vivre sans le Mystère. La nature humaine l'exige.

Ah! je sais bien qu'il y a beaucoup d'animaux dits raisonnables qui semblent vivre soixante ou quatre-vingts ans, et qu'on porte, un jour, au cimetière, sans qu'ils aient jamais pu sortir du néant. Plusieurs même ont été fameux dans leur translation « de l'utérus au sépulcre ». Le seul contingent de la Sorbonne, de l'Académie ou du Parlement est considérable. Cette foule distinguée ignore le tourment du Mystère. Les réalités apparentes lui suffisent et tout le reste est inexistant.

Mais les vrais hommes, les vrais vivants, ceux qui n'ont pas « reçu leurs âmes en vain », souffrent et pleurent comme des abandonnés, aussi longtemps qu'ils n'ont pas trouvé l'Eglise qui garde la clef de tous les mystères. Telle fut l'histoire de mon bien-aimé filleul Pierre-Matthias van der Meer de Walcheren, dont je présente le très beau livre à tous ceux qui sont capables de palpiter.

Il est vrai que celui-ci est un poète et même un de ces poètes dont une nation peut s'enorgueillir, c'est-à-dire un vase de souffrance, un de ces êtres qui ne peuvent tomber qu'*en haut* et qui sont, pour leur continuelle angoisse, captifs de la boue d'en bas. Sans doute ils retourneront à la poussière comme tous les autres humains, mais leur poussière ajoutera quelque chose à la Voie lactée.

Pierre van der Meer est né en Hollande, derrière cette infranchissable digue bâtie par Calvin, il y a quatre siècles, pour séparer à jamais de l'Église une « gent marécageuse » déjà préparée par la nature à coasser dans les ténèbres.

Comment a-t-il pu, à trente ans, escalader l'obstacle? Est-ce l'effet de son ascendance aristocratique, le forçant à réintégrer la Maison spirituelle de ses plus lointains ancêtres? Est-ce tout simplement l'horreur d'une âme artiste s'évadant, avec des cris d'allégresse, de la hideur infinie du calvinisme; ou plutôt, ainsi qu'il le suppose lui-même, ne pourrait-on pas dire que ce fut en lui, — par l'universelle Communion des saints, — la germination mystérieuse, obtenue enfin, d'une de ces humbles prières d'inconnu portées par le Souffle de Dieu, comme ces graines volantes venues on ne sait d'où et qui tombent où elles doivent tomber, fort exactement?

Tout cela est infiniment caché et ce sera le Paradis de savoir, un jour, à quels frères selon l'Esprit nous fûmes redevables du Don divin!

Mais, en attendant le miracle, quelles tortures pour de telles âmes! Il y a peu de choses aussi poignantes et pénétrantes que la clameur de ce poète incapable de s'assouvir de ce qui n'est pas l'Infini et criant son désespoir de ne pas trouver d'issue à sa geôle de contingences.

Il sait que la Vérité lui est inconnue, il la croit inaccessible, il se sent pris dans un immense filet de mystères dont il ne peut rompre une seule maille et il n'a

aucune espérance d'être secouru. Car le protestantisme ne pardonne pas. Un juif, un mahométan, un schismatique, un idolâtre, un nègre, peut chercher Dieu sans désespoir. Quelquefois même son âme peut éclater magnifiquement dans une œuvre d'art exprimant sa nostalgie. Cela n'est pas possible à un protestant toujours forcé, par son principe, de s'appuyer uniquement, exclusivement, sur lui-même !

Le frigide et blême démon du Médiocre, qui inspira l'Hérésie, a pris à tâche, depuis quatre siècles, de dénaturer la Face de Dieu en même temps qu'il exténuait sa Parole, réalisant ainsi la laideur insurpassable de toutes les sectes enfantées par la prétendue Réforme. Laideur vraiment atroce qui devait naturellement produire une répulsion instinctive — et maintenant archiséculaire — contre les splendeurs du Catholicisme.

Lorsqu'une pauvre âme, claquemurée, dès l'enfance, dans ces ténèbres affreuses, est assez chérie de Dieu pour concevoir le désir de le connaître, elle le cherchera partout avec des angoisses et des déceptions infinies, excepté là où il se trouve, dans l'Eglise indéfectible du Christ. Pour elle cette église n'existe pas et ne peut pas exister. On le lui a tellement dit ! Elle seule est impossible, puisque surnaturelle, par conséquent inféconde, inapte à vivre et inapte à donner la vie.

C'est une tristesse, une pitié sans nom, de voir de malheureux êtres entendant au fond d'eux-mêmes — comme une cloche lointaine et suppliante — l'appel de Dieu, et pleurant, çà et là, autour de l'Eglise, sans songer à s'y introduire ! Nul, mieux que Pierre van der Meer, n'a connu ce portement douloureux, cette peine

excessive exhalée avec tant de force dans les deux tiers de son livre, jusqu'au moment de sa conversion miraculeuse.

« Je ne crois à rien », se disait-il, ayant reçu avec horreur les confidences d'un scélérat. « Je ne peux donc pas condamner cet homme et ses actes. Au nom de qui ou de quoi le pourrais-je ? Pourquoi aurait il dû agir autrement, puisqu'il lui plaisait d'agir ainsi ? Tout est permis, je le sais. N'ai-je pas pensé moi-même des choses plus abominables peut-être, et ne me suis-je pas complu dans ces pensées ? Chacun est libre de faire ce qu'il désire, s'il en a seulement le courage. Cet homme ne s'est pas laissé emprisonner dans des opinions et des convenances étroites. A qui ou à quoi devait-il compte de ses actes ? Evidemment à personne, car il n'y a rien au-dessus de lui. Il a raison, moi j'ai tort. Tout est permis. Il n'y a pas de limites, il n'y a pas de loi. Ni le bien ni le mal n'existent. Tout est permis... *Mais pourquoi, mon âme, sanglotes-tu ?*

. . . . . .

« Pourquoi ne puis-je pas me contenter de ce qui est là devant moi, palpable, limité, réel ? Pourquoi mon esprit invoque-t-il l'Infini et l'Éternité ? Je ne peux pas penser la *Fin* et l'Infini est comme un gouffre dans lequel tombe une pierre qui n'atteindra jamais, au grand jamais, le fond. L'une et l'autre chose sont inconcevables pour ma raison...

« Le spectacle de cette nuit étoilée au-dessus de notre terre me bouleverse. Combien d'hommes ont crié comme moi leur angoisse, les innombrables soirs de milliers d'années, depuis que ces soleils ont été allumés dans la nuit du commencement ! Et personne n'a entendu des paroles libératrices. Et le plus effrayant ou le plus risible est bien ceci que, très probablement, il n'y a pas de mystères et que nous nous torturons en vain...

« Mais ce qui est terrible, c'est que nous *pensons*. La solitude de l'homme, seul être qui pense, au milieu des mondes, n'est-elle pas affolante ?

« Selon une hypothèse très acceptable, la terre, cette vieille

planète, deviendra, après quelques milliers ou millions d'années, inhabitable, puis périra. Et ce sera comme si l'humanité n'eût jamais existé. Tout sera précipité à jamais dans le néant de l'oubli absolu. Rien ne portera plus en soi le souvenir de ce que ces étranges créatures qui, un jour, vivaient sur la terre et qu'on nommait des hommes, accomplirent et souffrirent. Les symphonies de Beethoven, la Bible, les guerres, les plus sublimes songes des saints, Napoléon, Dante, le désespoir, l'amour, la succession des empires, le Christ, — tout cela était parfaitement, absolument vain, et ce gigantesque drame qui avait duré tant de siècles et dont il ne restait plus un témoin, aurait pu aussi bien ne pas avoir lieu. N'est-ce pas une dérision terrifiante, n'est-ce pas à hurler d'angoisse ou à s'enfuir dans la mort ?...

« Un moment court comme la durée d'un éclair, nous sommes ici, sur la terre, vivants, avec de grands yeux ouverts, avec la tempête sauvage de nos passions, torturés par tous les désirs et tous les rêves, voulant étreindre l'impossible et le serrer sur notre cœur. Nous interrogeons le passé, nous lisons ce que les hommes ont pensé ; nous ne pouvons pas comprendre. Nous interrogeons la terre, le ciel, les astres, les abîmes des espaces et les abîmes de notre âme ; nous sanglotons d'extase et de nostalgie à la vue d'une belle chose, nous faisons de grands gestes passionnés et puis, tout à coup, nous restons étendus, immobiles et il y a plus rien, rien, rien... Les étoiles, vers lesquelles nous regardions avec un tel immense désir, ne se souviendront pas de nous... ! Anne-Marie ! »

. . . . . .

« La beauté », dit-il plus loin, « est toujours tragique, car elle est *le chant d'une privation*. »

Où trouverez-vous, même dans Pascal, un raccourci de la Plainte humaine aussi douloureux et aussi profond que ce dernier mot ? Combien sont-ils, et où sont-ils aujourd'hui, ceux qui peuvent sentir cela ?

★

J'ai parlé du Mystère en commençant, parce que c'est

la première chose à voir, aussitôt qu'on ouvre ce livre, ce très simple et très beau récit de la pérégrination d'une âme à la recherche de Dieu.

Elle ne sait rien de Lui, elle ne connaît pas Sa Face, mais elle sait qu'il faut qu'il y en ait *Un*, et que, ne pouvant pas être orpheline du Néant, il est nécessaire que, par Lui, elle ait été conçue et enfantée.

Ses larmes, ses soupirs, ses battements de cœur lui ont enseigné qu'Il est quelque part, très loin ou très près, et qu'en cherchant bien elle Le trouverait.

Mais c'est difficile et douloureux plus qu'on ne peut dire, à cause des ténèbres, des tas de ténèbres sur les chemins. Ténèbres des choses, ténèbres des hommes, ténèbres connues et ténèbres inconnues. Toutes les lampes, dès le premier pas, se sont éteintes, et il est indispensable de continuer, le retour étant déjà impossible.

— Je suis née pourtant quelque part, dit la pauvre âme qui pleure, et je voudrais bien retrouver la Maison de mon Père. Depuis qu'ayant dissipé ma substance, je garde les pourceaux en mourant de faim, combien de fois et avec quels terribles regrets me suis-je souvenue de cette demeure pleine de lumière où on avait chaud, où les pauvres mangeaient à leur faim, où le Maître venait lui-même essuyer les larmes des malheureux !

Mais je ne sais plus où elle est, cette Maison qui devait être mon héritage, et les Sphinx rencontrés partout et consultés à chaque instant, se moquent de moi, en attendant de me dévorer.

L'un me dit : — Je suis le mystère de la Vie ; l'autre: — Je suis le mystère de la Mort ; un troisième : — Je suis le mystère de ta pensée ; un quatrième enfin et le plus troublant : — Je suis le mystère de ton cœur. Et

si je ne les devine pas, ils menacent de me déchirer. O mon introuvable Père invisible, aie pitié de moi !

★

Telle est, autant que cela peut être traduit par des mots, l'effrayante déréliction d'un homme supérieur à qui Dieu ne fut pas montré, mais que dégoûte la médiocrité et qui n'attend plus rien des philosophes ni même des artistes, sinon la déception et la dérision — jusqu'à l'heure merveilleuse où Notre Seigneur Jésus-Christ, tout à coup manifesté, le débarrassera de son vieux cœur !

★

Et moi, je vous dis, une fois de plus, que c'est angoissant et magnifique de trouver ces choses dans le *Journal* de Pierre van der Meer. Bien que j'occupe dans son livre une large place que les critiques bien informés ne manqueront pas de juger trop honorable, j'ai cru ne pouvoir me dispenser — en ma qualité de parrain — de présenter moi-même ce haut écrivain traduit pour la première fois en français, au risque de le voir enveloppé dans la fameuse conspiration du Silence par laquelle on s'efforce de m'assassiner depuis trente ans et dont j'ai enterré successivement les instigateurs.

6. — Trouvaille dans je ne sais quelle feuille : *Le Baptême de l'air* ! à propos d'un aviateur.

12. — A Lumbroso :

Je vous informe de ceci que, le 2 mars, il y a dix jours, je vous ai envoyé, avec *recommandation* postale, une lettre contenant l'article que vous m'aviez demandé

et un paquet de quinze faux-titres dédicacés. Ces deux objets capables peut-être d'exciter la convoitise d'un collectionneur vous sont-ils parvenus?

Lu deux volumes de Selma Lagerlöf : *Jérusalem en Dalécarlie* et *En Terre sainte*. Je ne sais pourquoi on me les a tant recommandés. Ils ne sont pas précisément ennuyeux, mais leur sens m'échappe. Que signifient ces paysans suédois et luthériens à qui Dieu (?) commande d'aller à Jérusalem pour y chanter leurs psaumes ou leurs cantiques imbéciles, *sans songer, un seul instant, à visiter le Saint Sépulcre*, et qui s'en retournent dégoûtés dans leur pays, n'ayant rien fait d'intelligible? En amour aussi bien qu'en religion, ils ne savent absolument pas ce qu'ils veulent et je ferme ces tristes bouquins, comme je fermerais un caveau où je n'aurais trouvé, au lieu de trésors, que les ténèbres et la moisissure d'un sépulcre abandonné.

15. — *Quand l'Esprit souffle...* par Adolphe Retté. Le premier chapitre concerne Huysmans. Pauvreté extrême. Admiration presque sans bornes. Il ressasse les choses écrites par Huysmans sans y ajouter une vue personnelle et dans un style de bénitier. Quelquefois il m'utilise sans me nommer.

En coupant le livre, j'ai vu cependant mon nom dans un autre chapitre. « *L'Ame de Napoléon* », dit-il, « très beau livre d'un excitateur

de pensées hautes, malheureusement gâté d'orgueil maladif et de rancunes trop humaines. »

Et voilà ! Mon plus grand malheur, à de tels yeux, c'est de n'être pas un *converti*.

17. — Enorme nouvelle. Mme Caillaux, femme du trop célèbre ministre des finances, a tué, hier soir, le Directeur du *Figaro* qui menaçait le ménage de publier je ne sais quel document redoutable. La victime valait-elle mieux que les assassins ? Bonne occasion de copie pour les journaux. Mais quel déluge d'immondices quand s'ouvrira l'écluse de ce procès !

C'est l'année aux rééditions de mes livres. Après Crès, le *Mercure de France* a voulu réimprimer, lui aussi, le *Désespéré*, mais avec une image curieuse. Il y a trois ans, quand j'étais en Périgord, le docteur Ampelosse, mentionné dans *le Pèlerin de l'Absolu*, eut l'idée de me photographier devant un troupeau de cochons. Cette photographie est devenue le frontispice convenable du *Désespéré*.

Occasion de dédicaces nouvelles. En voici quelques-unes pour les amateurs.

A Louis Q. :

L'image représente Marchenoir vingt-cinq ans après. Il est rudement beau encore, n'est-ce pas ? Qu'eussiez-vous dit en 86, quand il était en présence des vrais cochons dont ceux-ci donnent une idée trop avantageuse ?

A Cornuau :

Attitude mélancolique du vieil auteur devant des pourceaux adolescents.

A Viñes :

Supériorité incontestable. En existe-t-il de pareils en Catalogne?

A Léon Bellé :

Les cochons de Marchenoir ont, en signe de deuil sans doute, une couronne noire sur le derrière, ce qui les différencie de tous les autres cochons. On est invité à étudier cet admirable symbolisme.

A René Martineau :

Regardez cette image. Avant de vous connaître, mon bon ami, je ne voyais guère autrement l'humanité contemporaine et j'étais vraiment au pied de ce mur. Dieu vous bénisse pour m'avoir éloigné de ce troupeau !

A Georges Rouault :

Avec une petite image de piété pour se souvenir du Jugement dernier, quand nos contemporains auront été restitués à leur forme véritable.

A Vincent d'Indy :

Lacrymabiliter, *Miseranter*, *Speranter*. Le titre est une antiphrase. Au fond, ce livre est l'expression d'un *optimisme* déchaîné.

A Félix Raugel :

Imaginez cela en musique, avec le grincement de la

scie dans les vertèbres du prophète et le battement d'une pauvre vieille cloche égrenant au loin le glas des morts.

23. — Pierre me parle du grand bruit qui se fait en Hollande, au sujet de mes livres, les catholiques de là-bas, plus bêtes encore que ceux d'ici, me jugeant un grand écrivain *pernicieux*. Je le prie de me faire savoir exactement par van Haaster, tout ce qui m'est reproché, pour que j'y réponde.

24. — Lu le *Cromwell* de Carlyle, 3e volume, traduction d'Edmond Barthèlemy. L'auteur veut absolument que son héros soit le plus immense des hommes. Il l'affirme avec toute la force de son extraordinaire talent, sans parvenir à me rendre sympathique ce blasphémateur ennemi de toute beauté, ce prédicant insupportable et inintelligible qui ne comprend rien aux Textes dont il farcit ses Lettres et ses interminables Discours.

Carlyle, idolâtre de Cromwell et qui a contracté sa gale de puritain, veut à toute force le défendre de l'accusation d'hypocrisie qui pèse sur lui depuis les générations, sans comprendre que ce scélérat était hypocrite au plus profond, c'est-à-dire vis-à-vis de lui-même, et que telle était son épouvantable innocence.

25. — *L'Eglise schismatique russe* par le Père

Theiner. Ce vieux livre montre bien l'état horrible de cette église domestiquée, plus difforme et plus avilie que les prétendues églises protestantes. Gouffre de ténèbres.

26. — Réponse d'une dame qui a reçu le *Désespéré* et qui ne se croit pas une sotte. Elle m'écrit que, pour comprendre mes livres, il faut une « certaine supériorité morale », et elle se dit heureuse de constater, par mon envoi, que je lui accorde cette supériorité !!!

29. — Henri van Haaster me confirme ce que Pierre m'avait dit, la grande bataille en Hollande autour de mon nom et les menaces ou injures des catholiques, salaire de mes défenseurs.

Avril.

2. — Achevé *l'Eglise schismatique*. Accusation terrible contre cette église misérable qui déshonore la Russie. On comprend Catherine Emmerich qui voyait sur cet empire un nuage si sombre.

3. — A un ami :

Quare tristis es ?... Spera in Deo. Que pourrais-je vous dire qui valût ces paroles que nous lisons chaque jour avant la messe? Je sais la peine que vous donne votre fils. Elle est grande sans doute et pour moi imprévue. J'avais pensé d'abord qu'il s'agissait de ces folies charnelles auxquelles sont exposés les jeunes gens.

Alors je vous aurais recommandé la commisération et la douceur, en vous gardant de ces blâmes amers qui crispent le cœur et détruisent la confiance. « Si tu n'as pas la force de te vaincre, mon pauvre enfant », auriez-vous dit, « *je vais faire pénitence pour toi* », et ce langage aurait pu aller au fond de son âme. J'apprends que le cas est plus grave, puisque le caractère même serait en question. Alors, mon ami affligé, il ne vous reste plus que la prière, la prière par le sacrement. Il y a quelques années, vous me fîtes l'honneur de me consulter. Je vous répondis que je n'avais d'autre ressource moi-même que la communion quotidienne qui, d'ailleurs, est, non un conseil, mais un précepte formel, et qu'il n'y a rien d'autre, en vérité, pour l'obtention de la Foi qui peut faire trotter les montagnes.

5. — Dimanche des Rameaux. Réclame dans le *Matin* dont l'édifiante piété n'est ignorée de personne. On croirait lire la *Croix* :

Allez tous au cinéma, pendant les fêtes religieuses de la Semaine Sainte et de Pâques, voir le film qui reconstitue avec fidélité et respect, en conformité avec les textes des livres saints, toutes les phases de la Vie de N. S. Jésus-Christ. Jamais pareil effort n'a été produit au cinématographe pour donner, avec autant de *vérité* et d'intensité, la splendide, unique et définitive *Illustration vivante* des Saints Evangiles (!!!). Dernier mot de la perfection. Film *ininflammable*.

Résolution d'écrire un livre sur Jeanne d'Arc, irrévocablement déterminée par mon ami Brou qui m'a parlé de l'Héroïne avec une force extraordinaire de pénétration et d'amour.

A Rachilde qui m'a communiqué les épreuves d'un très bon article sur le *Désespéré :*

Je vous renvoie vos épreuves que j'ai lues avec attention. J'ai corrigé quelques fautes! J'ai même osé changer un mot inexact et j'en ai supprimé audacieusement deux autres qui me faisaient de la peine. J'espère que vous me pardonnerez cela. Je vous aime beaucoup, ma pauvre Rachilde, assez, croyez-le, pour accepter de nouvelles souffrances, s'il le fallait, afin que vous crussiez comme moi en Dieu et en sa bonté. Les larmes, les miennes larmes, vous avez très bien vu qu'elles étaient, qu'elles sont encore, plus douloureuses qu'amères. Persuadez-vous, cependant, qu'elles ne sont pas sans douceur et que souvent elles aident à supporter la vie de ce monde affreux. Je vous souhaite de telles larmes, chère amie. Ce serait le plus sûr collyre pour vos yeux endommagés par trop de lectures vaines ou abominables.

8. — Un maniaque d'antisémitisme, de qui j'ai déjà parlé dans le *Pèlerin de l'Absolu*, a éprouvé le besoin de m'écrire que ses sentiments sur les Juifs n'ont pas changé et qu' « en cette semaine il les maudit plus que jamais ». L'Eglise prie pour eux et cet homme se croit catholique.

9. — *La France devant les cochons.* [Paru dans l'*Œuvre* de Gustave Téry, le 16.]

« La France entière », me disait quelqu'un, « ne compte cependant pas que des idiots ou des fripouilles. » Soit, mais le triage est malaisé, l'identification énigmatique, et la disproportion paraît fabuleuse. L'optimisme

le plus audacieux oserait-il espérer aujourd'hui les dix justes exigés pour le pardon de Sodome? Pour ce qui est des individus pensants, qui entreprendrait de les isoler? Qu'on les cherche dans le clergé, dans l'armée de terre et de mer, dans le monde littéraire ou le monde savant, dans le grouillement de la magistrature ou de la finance, à la Sorbonne, à l'Académie et surtout au Parlement, on sera épouvanté.

Il y a plus de soixante ans, alors que M. Ernest-Judas Lavisse ne fonctionnait pas encore pour l'intégrale démolition des ruines de l'esprit français, un grand philosophe, effrayé déjà du cloaque universitaire, gémissait avec une éloquence de prophète sur *l'Affaiblissement de la Raison* consécutif à l'inanition des âmes. Que dirait-il aujourd'hui en voyant les Durkheim, les Aulard, les Lanson ou les Seignobos, et que ne dirait-il pas au spectacle du crétinisme fangeux et probablement definitif invoqué par le suffrage universel ?

On enterre, chaque jour, de vénérables vieillards qui ont cru jusqu'à leur dernière heure, à la Démocratie, et l'avoue que cette idiotie me confond. Dès mon bel âge de 18 ans, je me rappelle très bien que j'avais peine à concevoir qu'il y eût des êtres assez au-dessous des nègres pour croire que les enfants eussent le pouvoir et même le *devoir* d'engendrer leurs pères. La vieille fable de Menenius est singulièrement discréditée. Il faut croire que, cinq cents ans avant l'Ere chrétienne, le peuple de Rome était moins bête que nous, puisque cet illustre et poussiéreux triomphateur put la lui faire accepter. Aujourd'hui, on le décrèterait gâteux et on l'enverrait à la Coupole.

C'est tout de même ahurissant de penser à l'inexplicable autosurvie du régime républicain. Depuis quarante-quatre ans, pour ne pas remonter plus haut, on

croirait que toutes les expériences ont été faites et que ce régime de dégoûtation est devenu impossible. Atrophie universelle des intelligences, avachissement inouï des caractères, exécration endémique de la Beauté et de la Grandeur, obsèques nationales de toute autorité humaine ou divine, boulimie furieuse de jouissances, destruction de la famille et vivisection de la patrie, mœurs de cochons enragés, empoisonnement systématique de l'enfance, élection et sélection de chenapans ou de goîtreux dans les cavernes de la politique ou sur le trottoir des candidatures, etc., tels sont les fruits de l'arbre de la Liberté.

N'importe, il est entendu que tout va très bien ainsi et qu'il faut se garder de l'abattre. C'est l'arbre de vie planté par les géants et ce serait un sacrilège d'y toucher.

Avouons-le, cependant. C'est vrai que tous ne sont pas des idiots ou des coquins, mais quelle effroyable destinée pour les exceptions, c'est-à-dire pour les très rares qui représentent encore la France généreuse d'autrefois! L'ignominie parfaite, le silence dont on meurt, la misère qui tue, voilà leur partage; en attendant les tortures corporelles dont il sera fait largesse, un jour, à ces Témoins de la Vie divine.

Une revue m'envoie un questionnaire. Tout écrivain ayant deux sous de notoriété y est exposé. C'est l'époque des enquêtes, avec ou sans commission. Si les réponses affluent, cela fait de la copie *a l'œil* pour le canard et les écrivains consultés sont tout à fait devant les cochons, comme les éligibles.

Il s'agit, cette fois, de rafraîchir un peu le cirage de l'Académie française. — A votre avis, me demande-t-on, 1° l'Académie française est-elle ou non en décadence? 2° Pensez-vous qu'aujourd'hui elle accueillerait un Flau-

bert ou un Baudelaire? 3° Son influence actuelle sur les lettres vous semble-t-elle bonne ou mauvaise?

Ma réponse ne pourrait être que ceci :

2° Non seulement elle n'accueillerait ni un Flaubert ni un Baudelaire, mais elle manigancerait pour les empêcher de payer leur terme, en les réduisant à la plus noire famine et comblerait de ses vieilles faveurs les plus fétides Rostand ou Hanotaux qu'il lui serait possible de dénicher. 3° Son influence actuelle sur les Lettres est absolument nulle, attendu que les Lettres n'existent plus

On peut m'interroger sur n'importe quoi, sur l'affaire Caillaux-Calmette, par exemple. Ma réponse aura la même grâce et répandra la même lumière, exactement.

10. — Vendredi Saint. Jeanne et les enfants n'ont pu pénétrer à Notre-Dame ni dans aucune autre église. A Saint-Eustache il aurait fallu payer 4 fr. pour certaines places, 1 fr. pour d'autres. Les pauvres ne peuvent pas assister aux offices. Notre cardinal archevêque n'ignore certainement pas ce trafic.

Au frère D... qui m'a envoyé 20 francs à l'occasion de la fête de saint Léon le Grand qui est demain. Tous les ans, quoi que j'aie pu dire, il tient à me faire le même cadeau, à la même époque. J'ignore les privations représentées par ce don d'un très pauvre religieux :

Mon cher frère, devinant ce que vous a certainement

coûté votre envoi reçu ce matin, je tiens à vous dire que ces 20 francs sont arrivés à un moment où on était à peu près sous le couteau. Car c'est ainsi toujours. J'ai beau multiplier mes publications. Les ennemis de mes livres multiplient leurs efforts pour les étouffer et ma situation reste la même. Dieu me veut pauvre et même indigent.

Relisez *le Mendiant ingrat*, p. 240, dernier alinéa, et surtout p. 371, premier alinéa. En échange du sacrifice volontaire et spontané de toute prospérité terrestre, j'ai reçu le pouvoir d'agir sur certaines âmes au point de les amener à la vie surnaturelle et d'en faire des âmes d'apôtres. Je peux donc souffrir sans trop d'amertume, quelquefois même avec le sentiment d'une joie profonde.

Par privilège insigne, j'ai compris de bonne heure qu'il est nécessaire de payer pour ceux qui ne peuvent pas payer, que c'est tout le mystère de la Rédemption et qu'on ne peut gagner les âmes qu'en souffrant pour elles. Aujourd'hui, cependant, je vieillis, non de l'esprit, mais du corps, et ma force diminue beaucoup. C'est une grande peine, car je suis loin d'avoir accompli ma tâche. J'ai la tête et le cœur tout remplis de nouvelles œuvres qu'il faut réaliser et, si mon sort n'est pas adouci, je crains de ne pouvoir aller jusqu'au bout. Je crois que c'est dans ce sens qu'il convient de prier pour moi.

12. — A Raïssa Maritain :

Ma bien-aimée filleule, Je voudrais, en ce jour de la Résurrection, vous prendre dans mes pattes de vieux *lion* toi, Véra, et Jacques et vous dévorer amoureusement. Mais pourquoi m'envoyer de l'argent? Tu ignores donc que j'ai un banquier, toujours le même. D'ailleurs, tu intervertis les rôles. Ce n'est pas aux filleuls qu'il

appartient de donner, mais aux parrains. Que de choses il te reste à apprendre, ma petite Raïssa!

Tu as raison, pourtant, de voir du symbolisme dans ma vie. Il y en a plus que tu ne penses, plus que je ne sais moi-même et cela c'est l'histoire de chacune des créatures fabriquées à la ressemblance de Dieu qui ne peut être conçu que par des symboles. Mais j'ai été singulièrement privilégié, c'est sûr.

Cette fin de carême a semblé très rude. Aujourd'hui, j'ai l'âme en paix exceptionnellement. Le dimanche de Pâques me fut souvent pénible, étant de ceux qui sont tristes et qui pleurent encore, le lundi, avec les disciples d'Emmaüs. Le passage semble trop brusque de la douleur immense à la joie plénière. On a besoin de s'habituer à cette transition prodigieuse et vingt siècles n'ont pas suffi. Jésus lui-même n'a pu se manifester dans sa gloire qu'après être descendu aux enfers. Ce texte de notre *Symbole* est accablant.

13. — A Jean de la Laurencie :

Combien je suis heureux, mon cher ami, d'avoir pu vous donner un peu de réconfort! Dieu sait que je voudrais posséder un pouvoir plus grand. Mais je ne suis qu'un pauvre homme. Tout ce que je peux, c'est montrer à ceux qui souffrent mes blessures qui ont été profondes et dont je ne cesse de souffrir.

Vous dites avec raison que la « foi complète » est une grâce divine, mais vous avez tort d'ajouter qu'elle n'est accordée qu'à ceux qui la *méritent*, comme si elle pouvait être méritée. Hélas! que méritons-nous, les uns et les autres? Et que deviendrions-nous si nous étions traités selon nos mérites? C'est à faire peur.

Croyez-moi, mon ami, ce n'est pas cela. Dieu donne

la foi, non à ceux qui peuvent être crus la mériter, mais à ceux qui la *desirent*, et il la donne gratuitement quand il lui plaît et à qui il lui plaît, même à ceux qui ne la désirent pas. Songez au Bon Larron, qui avait commencé — comme l'autre — par l'insulter en sa Croix, ainsi que le dit expressément saint Matthieu, et à saint Longin qui lui perça le cœur. Quels choix étonnants ! Ceux-là ne desiraient guère, on peut le supposer. Alors...

Essayez de vous persuader que j'ai un peu d'expérience et dites-vous avec force que vous n'avez qu'à désirer, à désirer véritablement. Ce qui vous manque vous sera donné et vous pourrez parler en maître à la montagne de votre chagrin. Sans doute, vous souffrirez encore puisque nous sommes tous les membres d'un Chef couronné d'épines, mais vous souffrirez sans amertume et dans une profonde paix du cœur.

La Femme pauvre aimée par la chère disparue que je nomme tous les jours au *Memento* finit ainsi : « Tout ce qui arrive est adorable... Il n'y a qu'une tristesse, c'est de n'être pas des saints. » Ah ! si vous saviez de quel gouffre de peines sont sortis ces mots qui ont consolé plusieurs âmes !...

15. — Pour mon livre sur Jeanne d'Arc, lecture de l'*Histoire de Charles VII*, par Vallet de Viriville. Effroyable chaos de ce commencement du quinzième siècle.

18. — Henri van Haastert me demande une préface pour un livre sur moi qu'il va publier en Hollande et il me donne une série de quinze objections imbéciles de mes critiques hollandais.

19. — Tout est inutile, excepté la souffrance.

20. — Préface pour van Haastert :

Je croyais, depuis longtemps, qu'on ne pouvait pas être plus bête que les catholiques de France. Aujourd'hui, je suis forcé de reconnaître avec chagrin que les catholiques hollandais nous sont, à cet égard, très supérieurs. Il est difficile, sans doute, mais non pas impossible, de rencontrer en France un catholique doué d'intelligence, capable de comprendre quelque chose. Cela s'est vu, je pourrais citer des exemples. Il paraît qu'en Hollande c'est tout à fait impossible. Cela m'humilie profondément. Je suis atteint, blessé grièvement dans mon sentiment patriotique. *Et egressus est a Gallia omnis decor ejus.* C'était peut-être la dernière supériorité qui nous restât, la supériorité de la bêtise en matière de religion, et voilà qu'elle nous est ravie!

Pourquoi faut-il, hélas! que mes pauvres livres, si peu dignes de l'attention des humains, aient été l'occasion de ce déchaînement extraordinaire de l'imbécillité du catholicisme hollandais? D'après vos journaux, mon cher Henri, il n'y a pas une de mes lignes qui soit sans reproche et je ne finirais pas si j'entreprenais de répondre à toutes les accusations, mais avant tout et surtout on ne me pardonne pas d'être un « homme d'Absolu », c'est-à-dire d'affirmer *absolument* que Dieu existe, qu'il s'est fait homme et qu'il n'y a pas de vérité hors de l'Eglise. Aux yeux des catholiques hollandais, cela est le grief irrémissible, l'hérésie suprême. Tout le monde sait, derrière les digues, que la Vérité n'a rien d'absolu, qu'elle est ondoyante et multiforme, que le oui et le non sont également plausibles, qu'un ami de Dieu doit « se conformer au siècle » et faire au diable toutes les concessions exigées par le cours des valeurs de bourse ou

l'opportunité des transactions politiques. Judas, qui fut très calomnié, même par saint Jean, qui l'accuse d'avoir été un voleur, Judas était simplement une victime de l'Absolu et c'est pour cela qu'il alla rendre si sottement l'argent aux Princes des Prêtres, au lieu de le placer en viager, comme l'eût fait un honnête bourgeois catholique d'Amsterdam ou de Rotterdam.

Après cette accusation capitale, il semble qu'on pourrait s'en tenir là, mes autres péchés n'étant qu'une suite facile à prévoir de cette originelle prévarication. Des imbéciles français auraient compris que cela suffisait amplement. Mais les imbéciles néerlandais ne se contentent pas si facilement, au pied de l'autel.

Je manque de bon sens et de sens pratique, disent-ils. Ils ont raison, je suis forcé d'en convenir. Le bon sens, tel qu'ils l'entendent, consiste à ne pas s'emballer pour le martyre, ni même pour un sacrifice quelconque, ne fût-ce que l'abandon spontané de quelques décimes à un indigent. Pour ce qui est du sens pratique, les petits enfants du catéchisme, aussi bien que les ecclésiastiques les plus charitables savent que ce précieux sens est surabondamment démontré par la résolution invincible de se remplir les tripes et de faire de la bonne galette avec le sang des pauvres. Oui, c'est vrai, ces deux sens m'ont toujours manqué.

Les mêmes imbéciles, encouragés par cet aveu, disent alors que j'exige des chrétiens plus que l'Evangile même ne leur demande, *parce que* je crois la pauvreté nécessaire à quiconque veut suivre Jésus. C'est encore vrai. *Vende quæ habes, et veni, sequere me. — Qui non renuntiat omnibus quæ possidet non* POTEST *meus esse discipulus.* Au lieu de me condamner, ô catholiques de derrière la digue et de derrière les fagots, instruisez-moi, je ne sais pas lire l'Evangile. C'est au point que

je dénature les textes en traduisant, par exemple, *Væ divitibus* par : Malheur aux riches. Les éditions françaises de la Vulgate sont défectueuses. Il paraît que les éditions hollandaises, beaucoup plus fidèles, portent *Gloria divitibus in excelsis*. Et cela me fiche tout à fait par terre.

Il va sans dire que je suis accusé d'exagération, ce qui est grave. Dans mon *Exégèse des Lieux Communs*, pourtant, j'ai tenté d'expliquer que l'exagération, c'est de dire fermement Oui ou Non, *Est, est. Non, non*, ainsi que le prétend mon défectueux évangile. Mais *l'Exégèse des Lieux Communs* est un livre obscène qu'il n'est pas permis de lire en chaire dans les églises de Hollande.

A propos d'obscénité, on remarque volontiers que j'ai une prédilection rabelaisienne et même *Zolaïenne* pour des mots dégoûtants et des choses impures qui « défient même le latin ». Ce dernier reproche me vexe fortement, à cause de mes prétentions à la pure latinité. J'écrirai désormais toutes mes cochonneries en latin et je les dédierai au clergé de Hollande.

Il paraît aussi qu'il y a dans mes livres des blasphèmes atroces qu'on chercherait en vain dans des ouvrages visés par la Congrégation de l'Index, laquelle ne fait pas son devoir, en me laissant si parfaitement tranquille. C'est bien simple. Je l'ai corrompue à force d'argent. Les imbéciles incorruptibles ne font pas non plus leur métier d'imbéciles, puisqu'ils omettent cette explication.

Je ridiculise la délicatesse des purs, je loue des livres immoraux tels que *les Fleurs du Mal;* je manque de l'esprit catholique, et la preuve, c'est que je parle des « cochons de la prière », ce qui ne peut pourtant pas outrager la Hollande catholique, beaucoup plus proche de la Béotie que de Chicago. Je mentionne aussi le « bé-

tail de sacristie », citation inexacte, me semble-t-il. Je crois avoir écrit « les juments de l'autel », forme plus épique.

Il va sans dire que je manque de charité et que mon orgueil est sans bornes, reproches qui me furent servis très souvent par des journalistes parisiens d'une imbécillité inférieure.

Enfin la lecture des feuilles catholiques de Hollande me révèle ma propre histoire. J'apprends avec étonnement que j'ai été communard. J'avais cru jusqu'ici qu'en 1871 j'avais repris du service pour combattre la Commune. Question de nuance probablement. J'apprends aussi que j'ai fait quatre ans de prison à Cochons-sur-Marne. On sait derrière les digues que c'est une forteresse fameuse où sont enfermés rigoureusement les blasphémateurs de la vilenie bourgeoise et du crétinisme pieux. Qu'apprendrai-je encore?

Voilà, cher ami, tout ce que je peux répondre à votre envoi de papiers. Ils m'ont un peu soûlé, j'ose le dire, ce qui n'étonnera pas vos imbéciles, lesquels ont inexplicablement oublié mon intempérance bien connue pourtant. Mais je ne vous cache pas que j'aimerais mieux me soûler avec autre chose.

21. — Gaëtan Bernoville, le jeune éditeur de la *Bibliothèque des Lettres françaises*, plein d'enthousiasme pour moi, se décide à rééditer *Je m'accuse...*

27. — Barbot me parle d'un petit roman sur l'incendie de Paris qu'il est en train de finir, où les prédictions de la Salette se vérifieraient.

28. — Dépêche de Lumbroso m'annonçant sa visite demain.

A Lumbroso :

Le 2 mars, il y a près de deux mois, j'ai eu l'honneur de vous envoyer, sur votre demande, avec recommandation postale. un colis que beaucoup de collectionneurs eussent estimé assez précieux : Lettre-article pour votre revue et nombreuses dédicaces. J'attends encore l'accusé de réception. Dix jours après, 12 mars, lettre de rappel restée sans réponse. N'ayant aucune raison de vous croire *républicain*, ce qui serait une explication fort injurieuse, j'ai supposé je ne sais quels empêchements insurmontables. Je vous attendrai donc demain mercredi, en ajournant, non sans danger, une démarche profitable.

Jeanne jugeant ce billet trop dur, je suis assez bête pour ne pas l'envoyer.

29. — La punition ne se fait pas attendre. Nouvelle dépêche de Lumbroso. Visite remise à demain.

Vexation parfaite. Il me faut renoncer à un projet qui me plaisait singulièrement. Cette dépêche n'est-elle pas un mensonge *italien* devant être suivi de quelques autres ? Je sais par expérience qu'il y a des hommes faits pour décevoir — toujours. Amertume affreuse. Qui oserait-on traiter ainsi parmi les triomphants ?

Charles VII. Cette histoire m'est extrêmement douloureuse. Autour de Jeanne si désignée pour souffrir, je cherche un personnage sympathique. On croirait qu'il n'y a que des lâches ou des scélérats.

30. — Lumbroso, attendu toute la journée, *ne*

vient pas. Admirable goujatisme transalpin !

Mai.

1er. — PARIS EN FEU. *Roman de l'Expiation nationale*, par Henri Barbot. Œuvre fort étrange dont le manuscrit m'est confié. Ce petit livre enveloppant et bouleversant m'est secourable dans l'état de dépression douloureuse procuré par les procédés ignobles de Lumbroso. On pourrait désirer une langue plus artiste, mais Barbot a été forcé d'écrire avec une extrême rapidité. Cela vaut peut-être mieux pour la diffusion d'un livre dont l'objet unique est de propager le Secret de la Salette, en excitant au plus haut point la curiosité.

2. — J'allais sortir lorsqu'arrive enfin Lumbroso, accompagné de sa fille, petite personne assez insignifiante et de deux femmes ou filles exotiques dont l'une m'interroge tout de suite sur la théosophie ! « Madame », ai-je répondu, « les théosophes sont des imbéciles voués au démon. » Ces gens sont venus simplement par curiosité. On me photographie, la jeune fille ayant apporté un instrument. Le père, qui ressemble à un gros courtier d'assurances et qui ne s'excuse de rien, m'accable de questions sur ceux de mes livres qu'on trouve difficilement. Enfin, le coup de

l'album, la même jeune fille ayant apporté aussi cet objet. J'écris :

Mademoiselle, on veut absolument que je sois un monstre, un pamphlétaire abominable. Or, je suis un tendre, un amoureux, et j'ai toujours été *roulé* par tout le monde — Mademoiselle !

Lorsqu'il est visible que ma patience est sur le point de s'épuiser, ce qui ne tarde guère, ces grotesques s'en vont dans une auto confortable, me laissant un peu plus sombre qu'auparavant.

A Lumbroso :

Vous aimez les autographes. En voici deux. Le premier daté de mardi, 28 avril, comme vous voyez, répondait à votre premier télégramme. J'ai eu tort de ne pas vous l'envoyer. Je ne résiste pas au désir de vous envoyer encore ceci.

Il est évident que vous êtes venu chez moi, uniquement *par curiosité*, comme on va au Jardin des plantes ou au cinéma. Je m'y attendais, d'ailleurs. Tel paraît être tout l'effet produit sur vous par ma lettre du 13 février. Je me reprocherais de ne pas vous dire que le résultat de votre visite a été de me laisser plus triste et plus amer. Vous n'étiez pas seul, ayant peut-être tout prévu. Il m'a donc été impossible de vous parler comme je l'aurais voulu. La désinvolture de vos deux dépêches m'immobilisant chez moi 48 heures, parce qu'elles me donnaient à supposer que vous ne seriez peut-être pas un « visiteur inutile », m'a profondément blessé, je vous le déclare, et cela dure.

Je sais fort bien qu'étant un grand écrivain, pauvre et sans prestige, il n'y a pas à se gêner avec moi. On me

l'a fait voir très souvent. Cependant, je ne parviens pas à en prendre mon parti, non plus que d'être visité comme une bête curieuse. Je vous dois des heures excessivement amères, Monsieur, quand je me rongeais en vous attendant, d'autant plus amères que j'étais précisément torturé d'une autre manière et que j'avais stupidement espéré de vous quelque adoucissement, vous imaginant *envoyé*.

Je pense que vous n'avez rien à me reprocher. Votre promesse d'un article important dans la *Revue napoléonienne* [promesse italienne qui n'a jamais été tenue] m'avait disposé de telle sorte que j'ai fait pour vous ce que je ne fais pas pour des inconnus. Une multitude de dédicaces et un article qui ne vous ont vraiment pas coûté cher. Mais pouvez-vous comprendre le langage de ceux qui souffrent ? Vous êtes un homme du monde et tout vous est dû.

4. — Article remarquable de Termier dans la *Revue hebdomadaire*. Réponse à une enquête sur les « Témoignages de l'expérience ». C'est très noblement écrit et je suis cité de la manière la plus honorable. Termier suppose un entretien au Canada, d'où il revient, avec un jeune homme qui m'aurait beaucoup lu et il lui dit pour finir : « Si vous savez par cœur de pareils livres, en vérité, mon cher ami, je n'ai plus rien à vous apprendre. »

5. — Réponse de Lumbroso. Il se défend d'être venu par curiosité et demande pourquoi je l'appelle « homme du monde ». — « Ne peut-on avoir des rentes et s'occuper d'histoire et de

littérature ? » Il ne mérite aucun reproche, etc. Enfin il m'offre 50 fr. pour traduire, en italien, mes pages sur la Grande Chartreuse. Décidément, son prix est toujours 50 francs.

A Lumbroso :

Vous dites n'être pas venu par curiosité. Alors, je me demande pourquoi vous êtes venu. Vous ne voulez pas non plus être confondu avec mes ennemis, ce que n'impliquait nullement ma lettre Je suis, peut-être, disposé, au contraire, à vous croire bienveillant, quoique obstrué. Mais vous avez des rentes, je ne vous l'ai pas fait dire. Des rentes ! c'est-à-dire ce qu'il y a de plus efficace pour pétrifier le cœur et obnubiler l'intelligence. Un riche — combien de fois l'ai-je observé ! — ne sera jamais capable d'un mouvement chevaleresque. Ah ! certes, non, et jamais il ne comprendra ce que la justice exige de lui. C'est une misère inhérente à son état. *Væ vobis divitibus !* a dit le Seigneur. Assurément un rentier peut s'occuper d'histoire et de littérature, mais la *profondeur* lui est interdite. Cela, c'est le privilège des pauvres. Eux seuls peuvent comprendre et même deviner, parce qu'ils savent la souffrance. Eux seuls savent se dévouer généreusement, partager le peu qu'ils ont avec leurs frères. Qu'avez-vous compris à ma lettre du 13 février dont j'ai gardé une copie que je viens de relire ? Absolument rien.

Vous m'offrez aujourd'hui 50 francs (il paraît que c'est votre chiffre) pour le droit de traduire des pages du *Désespéré*. C'est une manière de ne rien m'offrir du tout. Seul mon éditeur Vallette, directeur du Mercure de France, peut vous donner cette autorisation et c'est à lui, non à moi, que vous devez vous adresser.

Maintenant, pour élucider l'autographe du 28 avril et

puisque vous n'avez pas de répugnance pour les chiffres, voici. J'ai reçu de vous, en deux fois, les 12 et 27 février, la somme totale de cent francs pour un article et vingt-trois dédicaces, en comptant celle des huit volumes expédiés pour commencer, puisés pour vous dans mon armoire et qu'il me faudra remplacer. Or, un article de moi n'est jamais payé moins de cent francs, quelquefois beaucoup plus, n'eût-il que peu de lignes. Pour ce qui est de mes livres dédicacés que mes seuls amis obtiennent gratuitement, ils ne se vendent pas moins de dix ou vingt francs, étant très recherchés des amateurs d'autographes, comme il vous est loisible de le vérifier chez les marchands.

Je n'insiste pas, parce que cela me dégoûte, sachant d'ailleurs combien c'est inutile, puisque vous dites ne « mériter aucun reproche ». Mais ne me demandez pas d'admiration. Le Mendiant ingrat.

Cueilli dans *l'Action française :*

Hier à la neuvième chambre. On introduit dans le box des prévenus un pauvre hère qui serre contre un paletot verdi une boule de son entamée. Le président Huet expose à ce délinquant qu'il a été trouvé aux Halles en état répréhensible de vagabondage. Son petit discours terminé, le président invite François Dramb, c'est le nom de l'homme, à fournir aux juges des explications. Et l'on entend ces mots étranges : « Mon président, par respect pour la société, je vous dis : M....! » Le président Huet s'arrêta comme durent s'arrêter aux mêmes syllabes les soldats de Wellington... Et Dramb fut condamné à deux mois pour vagabondage et à deux ans pour sa plaidoirie.

Voilà l'homme qu'il faudrait pour répondre à Lumbroso.

7. — A Termier:

Je savais déjà que vous étiez écrivain. Après votre réponse à l'enquête de la *Revue hebdomadaire*, je le sais un peu plus. Dans le même numéro, M. Charles Richet dit que « l'avenir et le salut ne sont que dans la science ». Aussitôt vous parlez de l'âme, exclusivement, et cela fait tout de suite une différence prodigieuse de niveau. Vous ne me citez pas seulement çà et là, vous épousez toutes mes pensées et vous les aimez au point de perdre de vue la géologie qui a l'air d'être une vieille maîtresse délaissée. Ne risquez-vous pas d'affliger par là quelques-uns de vos disciples, en vous exposant à la vengeance de l'abandonnée?

Mes pensées vous mèneront loin. Elles sont ruineuses et acharnées. Elles ne lâchent plus leurs victimes et se font un plaisir de les détraquer. *Pensez-y bien*. Vous voilà infiniment loin des lieux communs de la science, Vous allez vous trouver dans le désert, *in eremo*, en compagnie de mes filleuls infortunés et il n'est pas sûr que vous y serez visité par le corbeau nourricier de saint Paul, premier ermite. Soit, je vous abandonne à votre destin.

Ah! vous prenez l'âme au sérieux! Vous croyez qu'elle seule existe vraiment et que tout le reste est apparence. Voilà donc où je vous ai conduit en vous livrant ma progéniture. Vous allez jusqu'à dire à ceux qui savent mes livres par cœur que vous n'avez plus rien à leur apprendre. Quel étrange et douloureux savant n'allez-vous pas devenir? Vous finirez par confesser, en larmes et couvert de cendres, que c'est moi qui ai dit le dernier mot de la science et que j'ai gagné ainsi la bataille de Waterloo contre la coalition formée autrefois sous l'Arbre terrible du Jardin de Volupté par toutes les puissances de la Mort. Alors, sans doute, vous serez visité sous

les Oliviers de la Paix divine, par l'Ange confortateur de l'autre Jardin.

Réponse de Lumbroso. Elle mérite d'être conservée :

Monsieur, vous avez raison de signer : « le Mendiant ingrat ». Je vous proposais 50 fr. pour le droit de traduire une page que je puis traduire sans rien payer du tout, puisque les ouvrages parus depuis plus de dix ans peuvent être traduits sans aucune formalité. Vous répondez à une proposition faite pour ménager votre délicatesse par une lettre peu aimable, peu méritée, pas du tout agréable à recevoir. Mais tout cela, je l'avoue, ne m'étonne nullement. C'est précisément votre mauvais caractère qui me plaît.

C'est moi qui suis l'exploiteur et c'est lui qui est roulé. J'espère que tout est fini avec ce cochon italien. Le rasta veut prendre figure de dandy. C'est « mon mauvais caractère qui lui plaît ». Le cas de ce péninsulaire me rappelle le mot de Murat sur Talleyrand : « Il recevrait un coup de pied au derrière avec le même sourire. »

8. — A Gustave Téry :

Je n'ai pas bien compris votre expédition à Mamers. L'insuccès était si certain !

Caillaux sera président de la République, peut-être même empereur et roi, Jo Ier. , acquittée par un jury infaillible, couchera à l'Elysée et nous irons ensemble à la guillotine. Etranger à toute politique et

contempteur vomissant du suffrage universel, le ridicule énorme de *l'isoloir* n'est pas pour me convertir à cette institution d'imbéciles et de chenapans. Je voterai cependant le jour où ma voix aura le poids de vingt mille voix, ce qui n'arrivera probablement pas demain matin. *Omnia evomenda et cacanda.*

10. — Une des personnes qui accompagnèrent Lumbroso chez moi, celle qui me parla de théosophie, m'a écrit une lettre grotesque, disant qu'elle était venue pour voir en moi un homme « dans l'âme de qui Dieu *est ne* et qu'elle espérait que je la ferais participer à cette haute joie...!? Je suis persuadée de mon ignorance; malheureusement, je ne peux pas me dépouiller de mon *sens critique.* » Que puis-je pour de telles âmes?

Lettre de la fille de Lumbroso, assez gentille pour sa condition. Elle m'envoie la photo, d'ailleurs exécrable, que j'ai laissé prendre. Réponse :

... Vous m'avez paru, tout bien considéré, une bonne petite personne et je veux croire que vous n'êtes pas venue par pure *curiosité*, mais je suis fermement et inébranlablement persuadé que votre père n'a pas eu d'autre sentiment que celui-là. Il appartient à la race des collectionneurs, race injuste et cruelle que je connais trop. Il me savait très malheureux et, m'ayant déjà copieusement *roulé*, il lui était agréable de me voir souffrir chez moi. Voilà tout. Cela ne lui suffisant pas sans doute, il m'a gratifié par surcroît d'une basse

injure dans sa dernière lettre. Il lui eût été bien facile de gagner mon amitié, il a préféré se faire mépriser... Je n'ai rien à répondre à la lettre ridicule de Mme Z. que je viens de recevoir en même temps que la vôtre. La vie est trop courte et les chrétiens ont mieux à faire que d'accepter la discussion avec les écoliers des démons.

20. — *Gabriel Gargam, miraculé de Lourdes.* D'où me vient cet imprimé?

Gabriel Gargam, employé des Postes, fut victime d'une catastrophe de chemin de fer, le 17 décembre 1899. Mis pour ainsi dire en pièces, il fut déclaré *incurable* par tous les médecins et resta frappé de paralysie et d'atrophie musculaire. Le tribunal civil d'Angoulême « attendu que la Compagnie d'Orléans l'a réduit au plus pitoyable des états et a fait de lui une véritable *épave humaine*, l'a condamnée à lui verser une pension de 6.000 francs et une indemnité de 60.000 ». Gargam fut guéri subitement à Lourdes, en 1901.

Apostille de l'envoyeur anonyme : « Je demande que le Tribunal civil soit appelé à statuer sur ce nouveau cas. S'il y a guérison complète, il faut supprimer la pension. Qu'en pense la Compagnie des chemins de fer qui a été condamnée à payer? Mais alors le Tribunal reconnaîtra l'existence *légale* du miracle ! Qu'en dira le miraculé? Préférera-t-il rester *epave* et toucher sa pension ? »

28. — Je ne me souviens pas d'avoir été plus profondément malheureux. *Diligentibus Deum omnia cooperantur in... angastiam.*

30. — Nouvelle catastrophe dans la baie du Saint-Laurent. Eventrement d'un paquebot canadien, *Empress of Ireland*. Plus de mille morts. Un grand nombre de salutistes ont péri, soixante, dit-on. Il est remarquable que Dieu ait voulu détruire *en ce moment*, à la veille des cataclysmes, ces pauvres caricatures des Apôtres des Derniers Temps.

Juin.

1er. — Visite ridicule. Après déjeuner, je venais de m'étendre pour mon repos habituel, et je commençais à m'endormir, lorsque ma porte s'ouvre toute grande et je vois entrer un inconnu, un jeune homme qui s'excuse et me dit que, revenant d'Amérique, où il fait je ne sais quoi, il a profité d'une course à Bourg-la-Reine pour venir contempler le grand écrivain que je suis. Fort mal disposé, en une telle circonstance, pour ce raseur imprévu, je le prie peu amicalement de me dire ce qu'il veut. Il ne veut rien, sinon me voir, et je le congédie, sans avoir pu me réveiller complètement. Je ne sais même pas son nom, qu'il m'a dit peut-être, mais que j'ai oublié presque aussitôt.

3. — Quelques dédicaces pour les *Histoires désobligeantes* qui vont paraître.

A Jean Boussac:

Que ces histoires ne désobligeront pas. Loin de maltraiter la Géologie, je la favorise en un sens profond, puisque j'invite constamment les mufles à lui restituer leur poussière.

A Jean de la Laurencie :

Les dessous de l'aristocratie bourgeoise.

A Vincent d'Indy :

Il y a deux sortes de gens, ceux qui cherchent le Beau et ceux qui cherchent l'argent. Les premiers, dont je suis, doivent naturellement périr dans l'ignominie.

A Elisabeth Joly :

J'ai beau frapper. Aucun tombeau ne s'entr'ouvre. Dans les cimetières de l'intelligence, il n'y a plus que des concessions à perpétuité.

A Philippe Raoux :

La société contemporaine, du pinacle de l'Absolu.

A Josette Bernoville :

Ce livre écrit par un auteur vertueux pour les vierges de soixante-quinze ans.

A Georges Crès :

Vous avez voulu être l'éditeur et l'ami de Léon Bloy. Malheureux homme ! Pour ne rien dire de l'ingratitude proverbiale que vous infligera cet auteur, avez-vous pensé à la rigueur effroyable de votre sentence au dernier jour ?

A Termier :

L'oncle Louis trouve mes *Histoires* horribles. C'est vrai qu'elles ne sont pas pour les très jeunes filles, mais ne comprend-il pas ce que doit être la vision de la société moderne pour un contemplatif et comment ne devine-t-il pas les atténuations infinies que l'écrivain a dû s'imposer ?

A André Dupont :

Avez-vous pensé quelquefois aux cataclysmes épouvantables qu'on verrait se déchaîner le jour où je deviendrais *obligeant* ? Ma désobligeance continuelle ne serait-elle pas le secret de l'équilibre du monde ?

A l'abbé P... :

A verbo aspero, quis nos liberabit ? clamabant putrescentes.

A Jacques Maritain :

Littérature sépulcrale d'un vieux parrain qui pense beaucoup à la mort.

A René Martineau :

L'Enragé volontaire est une antiphrase, ai-je besoin de vous le dire ? Il suffit de lire ce livre pour se convaincre de la délicatesse de mes sentiments et du chaste amour que m'inspirent les contemporains. Malheureusement ils ne sentent pas bon et je vois dans le ciel bleu d'étranges oiseaux qu'on me dit être des aéroplanes, mais que je crois d'horribles vautours.

15. — Depuis quelques jours, *le Matin* a

ouvert une enquête sur *l'Idéal futur de la République*. Ces mots sont déjà d'une cocasserie peu ordinaire. Les réponses, naturellement, affluent. Voici aujourd'hui celle de Marc Sangnier :

Aimez-vous les uns les autres.

A mon avis trois choses sont essentielles pour la grandeur de la République : 1° la démocratie souveraine établissant la parfaite concordance entre les citoyens ; 2° la haine bannie d'ici-bas ; 3° *l'amour entre les hommes...* (*sic*) !???

Ce Marc exagère vraiment le crétinisme. Mais que dire d'une pareille enquête sur la lumière du Thabor démocratique, lorsque les Turcs sont aux portes de Byzance !

16. — Paris croule. Hier, pendant l'orage, un gouffre s'est ouvert dans le voisinage de Saint-Augustin et les passants ont été ensevelis. Avertissement.

17. — Lettre d'un inconnu m'envoyant une circulaire, un « Appel au Clergé », pour la renaissance de l'Art catholique. La lecture des pages du *Désespéré*, où je conspue l'imagerie sulpicienne, lui a donné l'espoir que je ferais quelque chose pour ce qu'il appelle « la Rénovation du grand Art à l'Eglise » — comme si je n'avais pas fait déjà tout ce que je pouvais, en même temps que je proclamais l'inutilité évidente de tels efforts.

18. — Ramassé dans une feuille :

Ces jours derniers, à Versailles, était distribuée cette carte : Madame et Monsieur... ont l'honneur de prier M... de vouloir bien assister à la soirée musicale et dansante qu'ils donneront le samedi... à partir de 5 heures, à l'occasion du *baptême* de leur colley écossais « Thanus ».

Une cinquantaine de personnes étaient présentes.

Bonne formule pour attirer la foudre. [Sur ces cinquante personnes, combien en reste-t-il aujourd'hui? Août 1915.]

19. — Jeanne à René Martineau à l'occasion de son livre, extrêmement honorable pour moi, *Un vivant et deux morts*, qui vient d'être réédité :

Je viens de parcourir votre petit livre, petit selon le format, mais grand comme une goutte de vérité ne peut manquer de l'être. Je vous remercie des quelques lignes qui me concernent, de leur discrétion et de l'affection que vous me portez. Il s'est trouvé que Dieu avait besoin de moi (si on ose ainsi blasphémer) pour tisser à sa façon l'existence douloureuse du plus grand des Ecrivains, du plus humble des chrétiens, du Mendiant méprisé que vous savez. Vous pleureriez, mon cher René, si vous saviez combien j'ai été au-dessous de ma tâche et vous prieriez pour moi. Mais ce n'est pas de moi que je voulais parler. Votre article sur *l'Ame de Napoléon* m'a semblé une chose hors de l'ordinaire. Vous savez combien Napoléon comptait sur ses petits caporaux, lui, le premier de cette phalange ; eh ! bien,

il me semble que je vous vois, relativement à Léon Bloy, dans cette même catégorie. Ce que vous avez reçu de lui vous le lui rendez avec usure et vous inventez de grandes et belles pensées à l'occasion des siennes. C'est toujours beau de voir sortir une âme, et vous montrez la vôtre dans une clarté bienfaisante et paisible, ambiance créée par votre loyauté, votre probité d'homme et de critique. A cela vous ajoutez votre cœur et, avec le discernement qui vous est propre, vous trouvez le mot heureux pour exprimer votre pensée *qui n'est jamais banale.*

Voilà, mon cher René, les sentiments dans lesquels j'ai lu vos pages. Vous évoluez en haut... et les envieux sont forcés de regarder en l'air en attendant qu'il leur pousse des ailes.

24. — Véronique étant assez gravement malade, je vais chez le curé, à qui j'exprime le désir de notre enfant de recevoir la communion. Il consent à la lui apporter vendredi à 7 h. 1/2, mais déclare qu'il ne le pourra qu'une fois par semaine, objectant une loi (?) qui s'oppose à une plus fréquente administration du sacrement au domicile du malade. Je me retire horriblement scandalisé.

26. — Ne recevant pas un colis imploré depuis quelques jours avec instances, je lance à mon éditeur Crès, homme d'ailleurs fort aimable, le précieux autographe que voici :

Mon cher éditeur, si j'étais assez riche et assez différent de moi-même pour acheter du papier timbré, je

vous en enverrais une feuille avec prière d'écrire ceci :

— Je m'engage à ne jamais envoyer d'exemplaires des *Histoires désobligeantes* à Léon Bloy, en son domicile de Bourg-la-Reine. Je les lui ferai parvenir après son décès, dans le paradis des écrivains pauvres, pour qu'il puisse les offrir à quelques bienheureux.

Vous n'avez donc pas à vous presser. Je vivrai encore plusieurs années, peut-être.

30. — J'apprends que Jacques Maritain est nommé à la chaire d'histoire de la philosophie moderne à l'Institut catholique.

Quelques dédicaces pour *Je m'accuse...*, qui vient de paraître, avec un assez bon portrait. (Bibliothèque des Lettres françaises.) La première édition, devenue introuvable, est de 1900.

Au frère D...:

Les pierres dont fut lapidé saint Etienne ne convenaient pas ici. Il fallait autre chose.

A René Martineau :

Telle est la gloire d'Emile. Dans vingt ans, ce livre seul l'empêchera d'être oublié.

A Elisabeth Joly :

Il n'y a que moi pour manger encore du Zola. Les cochons même n'en veulent plus.

A Emile Baumann :

De quelle autre manière, en quelle autre langue un artiste craignant Dieu pourrait il parler de ce misérable ?

A Philippe Raoux :

L'Evangile nous dit qu'il ne fallut pas moins de deux mille cochons pour loger convenablement les démons qui habitaient un seul homme. Combien ce chiffre est inférieur à celui des admirateurs d'Emile Zola !

A Georges Crès :

Qu'est-ce qu'un scatologue ? C'est un auteur qui ne se vend pas. Un romancier qui tire à *cent mille* n'est jamais un scatologue.

A Benoît Joly :

Impossible d'offrir ce livre à une vierge, impossible de l'offrir à une honnête femme, impossible même de l'offrir à un gendarme. Je l'offre à un avocat.

A Pierre van der Meer :

En l'invitant, lorsqu'il est au pied de l'autel, à mesurer, s'il en est capable, la tendresse d'un parrain qui fait, chaque jour, un million de lieues pour le voir, après avoir contemplé Zola.

A Jeanne Termier-Boussac :

Qui a le don de *voir* profondément. Ce livre où la haine et le mépris des objets s'exaltent quelquefois jusqu'au lyrisme, ne sera-t-il pas, un jour, considéré comme mon chef-d'œuvre ? Question.

Juillet.

1er. — *Plus de crétins !* dit le docteur Serge Voronoff. Il suffit de greffer sur l'enfant arriéré

la glande thyroïde d'un singe. « Munissez un crétin ou un imbécile », dit notre Slave, « d'une bonne glande thyroïde, et vous le verrez manifester une vive intelligence pouvant aller jusqu'au génie... mais il faut s'adresser aux singes pour ça. »

Plus de crétins ! Ce serait la fin des Droits de l'Homme et la ruine de notre littérature.

5. — Dans *l'Intransigeant :*

UN LIVRE EXTRAORDINAIRE

PARIS EN FEU ! par Henry Barbot. *Roman de l'expiation nationale. Paris et les ondes hertziennes contre les dirigeables allemands.* (Bibliothèque des Lettres Françaises. 62, rue de Seine.)

Avez-vous des nerfs ? Accrochez-les où vous voudrez, derrière une porte, à la cave ou au grenier, pour ne les décrocher qu'après la lecture de *Paris en feu.* Alors seulement vous aurez des chances pour survivre à cette trémébonde lecture.

Qui donc est Henri Barbot ? D'où vient cet homme effrayant qui paraît savoir l'avenir le plus proche et qui le raconte avec la précision d'un damné qui reviendrait de l'enfer ? On n'invente pas de telles choses. On n'imagine pas la clameur d'agonie de trois millions d'hommes, et il n'est au pouvoir d'aucun romancier apocalyptique de concevoir un aussi surnaturel conflit de toutes les Forces connues ou inconnues. Il faut avoir *vu*, et Henri Barbot paraît être véritablement le visionnaire de ces horreurs inouïes et irrévélables jusqu'à lui.

Si son livre est lu par la multitude, — comme il est aisé de le prévoir, — il faudra un historien non moins

extraordinaire pour raconter l'énorme panique bourgeoise, préliminaire aux catastrophes entrevues, qui s'ensuivra nécessairement. Tout le monde voudra fuir en même temps et la mitraille sera demandée pour le service d'ordre aux abords des gares. Tel est l'avenir de demain, Barbot n'étant pas homme à s'empêtrer dans les contingences. Cela arrivera ou n'arrivera pas tout de suite, j'y consens, à la rigueur; mais nulle autre conjecture n'est admissible, et je pense que ce prophète a raison très probablement.

Ce livre magnifiquement épouvantable n'est pas, d'ailleurs, tout à fait sans consolation. La France, Paris surtout, doit expier. L'exorbitance de son infamie l'exige, c'est incontestable. Mais tous ne sont pas exactement et indistinctement des scélérats ou des idiots. Il y a tout de même un lot de braves gens, un tout petit lot, il est vrai. On en trouve deux ici, deux personnages extraordinaires, deux athlètes complets de l'héroïsme et de la foi. Ils sont, par bonheur, situés dans un lieu inaccessible où il leur est donné de combattre merveilleusement. Il faut lire cela pour savoir ce que peut l'imagination ou la pensée d'un écrivain enfanté par le désespoir, en présence des menaces de la racaille allemande et de l'immense vacherie française !

Voici, par exemple, un pauvre individu, comme vous et moi, totalement dépourvu de la puissance des miracles, mais armé quand même, et combien ! Il ne peut pas sauver Paris, parce que Paris ne peut pas être sauvé, mais il le venge si terriblement, à la minute, qu'on croirait que c'est Dieu lui-même qui combat.

Inventez ou conjecturez tout ce qui vous sera possible, vous n'y arriverez pas. Je vous le dis, une fois de plus, cela ne s'invente pas, et ce qui s'invente moins encore, aujourd'hui surtout, c'est l'héroïsme français

pousse jusqu'à l'extrême limite du Surnaturel, jusqu'à franchir même cette limite, au point d'épouvanter, de frapper en plein cœur la plus sale nation qu'il y ait au monde, la Prusse de 1814, de 1815 et de 1870 !

LÉON BLOY.

Vu, pour la première fois, un jeune Belge, Léopold Levaux, professeur de français à Samara, en Russie, d'où il m'a écrit quelques lettres qui m'ont donné le désir de le connaître. Il nous présente sa femme. Impression très favorable. Ils vont repartir pour Liége et — si Dieu le permet — regagneront ensuite la Russie.

9. — Préparatifs de mon exécution annuelle. Je suis au milieu des caisses. Nous partons demain pour Mévoisins. Visite *in extremis* de Félix Raugel, qui aide le commissionnaire à descendre les plus lourds colis. [Je vois encore, avec une mélancolie extrême, ce noble artiste acceptant pour moi cette fatigue et je ne sais si je le reverrai jamais. Après dix mois de continuel danger de mort, il a été frappé enfin en Alsace et languit à l'heure actuelle dans un hôpital de Montpellier. Juillet 1915.]

10. — Arrivée pénible à notre ermitage par une excessive chaleur. Le travail d'installation, demain et après-demain, sera pour fêter ici mon 68e anniversaire.

14. — Commencé l'Introduction à mon livre sur Jeanne d'Arc. Difficulté énorme.

18. — Je suis horriblement troublé dans mon travail par une ignoble et déjà comminatoire réclamation de mon propriétaire de Bourg-la-Reine. Je suis en retard de trois jours pour le terme de juillet, ce que le vieux drôle n'admet pas. J'admire que ce genre de vermine ait toujours eu le pouvoir de me faire tant souffrir. [Le dévouement de ma chère sœur d'adoption Madeleine B..., m'a permis de gaver l'animal bientôt après, intégralement et pour la *dernière* fois. Il lui a fallu, depuis, supporter d'autres retards.]

19. — *Prélude*. Brochure anonyme. Une carte annexée me donne le nom de l'auteur : Jeanne Peyrabon, avec son adresse. Il y a des mots remarquables. Dois-je répondre ?

20. — Nous avions trouvé dans le pays une petite bonne qui paraissait convenir. Le curé nous apprend que ses parents furieux de voir leur fille chez des gens qui vont à la messe tous les jours, menacent de la reprendre. Tels sont les paysans de cet endroit. Ils aimeraient mieux prostituer leurs filles ou les voir mourir que les savoir exposées à des pratiques religieuses.

Encore Lumbroso. Il m'envoie cette carte : « Cher monsieur, voulez-vous travailler ? Puis-je vous demander un article ? Bien vôtre. » Décidément, Murat avait raison. Les coups de pied au derrière sont inutiles.

Renvoi de la carte avec ceci :

Léon Bloy, ayant donné à Lumbroso *cinquante* fois plus environ qu'il n'a reçu de lui, a été traité par cet italien de « mendiant ». Or, les mendiants ne travaillent pas, on devrait le savoir, et surtout les *mendiants ingrats*. Léon Bloy n'a jamais travaillé, c'est bien connu. Il se borne à *donner* aux autres mendiants collectionneurs d'autographes.

A Jeanne Peyrabon :

Madame ou Mademoiselle, Je réponds rarement aux brochures qu'on m'envoie. La vie est courte. Cette fois, cependant, je me reprocherais d'être silencieux. J'ai trouvé dans votre *Prélude* des paroles remarquables dont j'ai le devoir de vous remercier, puisque vous paraissez les avoir écrites pour moi :

« — Qu'ils sont beaux les mots que touche ma pensée ! — Naître est un engagement terrible de quoi la Mort est impuissante à nous relever. — Celui qui souffre est seul contre l'univers. — Dieu, quand j'en parle, est mon pseudonyme. (Après ce mot, on a presque le droit d'envoyer coucher Pascal, comme vous le faites.) — Laissons nos péchés derrière nous, leur sort regarde Jésus-Christ ! — Les péchés capitaux sont, en puissance, les plus belles vertus. — Tout le Néant ne peut faire que je ne sois pas. — La Mort ne prend que ce qu'on lui donne. — L'Espoir suit l'Eternité comme une ombre. — O hommes qui vous croyez tous pareils et tous médiocres... ô aveugles par persuasion ! »

Et il y en a d'autres. Mais qui les remarquera, ma chère sœur ? Au fait je ne vous connais pas du tout. Etes-vous une vierge de 18 ans ou une aïeule de 80 ? Les deux hypothèses sont également plausibles. Etes-vous

même un homme d'un âge quelconque, employé d'administration ou capitaine d'artillerie ? ce qui est encore supposable. Etes-vous pauvre ou riche ? Dans le dernier cas, je ne comprendrais plus, étant habitué à considérer les riches comme d'intolérables idiots. Il est vrai que je n'ai jamais compris grand'chose.

Malgré l'impression sur moi de vos pages, je ne vous aurais peut-être pas écrit, étant, d'ailleurs, fort occupé d'un livre sur Jeanne d'Arc. J'ai été décidé par votre dédicace où vous m'offrez votre « profonde affection, si je la veux agréer ». Assurément, si elle est *profonde*. Oui, mais le protocole et mon expérience ! Si l'homme d'Absolu et le malheureux que je suis vous demandait une preuve *immédiate* et palpable de cette affection profonde, de quel rire n'éclateriez-vous pas ! N'importe, je suis en règle avec ma conscience, vous ayant dit, Mademoiselle, Madame ou Monsieur, ce que je pense de votre brochure et cela, je vous prie de le croire, n'est pas le moins du monde un protocole.

22. — A mon nouveau filleul, Christophe Boussac, en son berceau :

Tu ne sais peut-être pas, ton éducation étant jusqu'ici fort incomplète, que c'est dans trois jours, 25 juillet, la fête de ton patron, le grand Martyr Auxiliateur Christophe, précurseur miraculeux de Christophe Colomb et compagnon à jamais de saint Jacques-le-Majeur. Dans trois jours donc, je demanderai pour toi, par son intercession, que tu aies une part certaine à tout ce que j'ai pu gagner pour les autres, en acceptant de souffrir toute ma vie. J'espère que saint Christophe, depuis si longtemps honoré par moi, t'accordera à ma prière le don de Force, privilège des martyrs et une facilité merveilleuse pour franchir comme lui les torrents les plus

furieux, en portant sur tes épaules le petit enfant Jésus qui pèse autant que tous les mondes. En ton langage d'innocent dis à ton père et à ta mère que ton vieux parrain les aime profondément et qu'il ne sait comment leur conter sa joie d'avoir été choisi. J'avais tant besoin de toi, mon cher petit, pour compléter ma vieille garde, mon dernier carré de filleuls dans mes suprêmes batailles. En attendant qu'il te soit possible de prier extérieurement on t'enseignera le signe de la croix pour ton parrain. Cela, je le demande, persuadé qu'un tel acte sera, dans cette intention très précise, une prière *intérieure* de ton innocence qui écartera de moi les démons. Je t'embrasse en pleurant d'amour.

Le curé vient déjeuner. On parle de son lamentable troupeau. Il nous dit, entre autres choses, que ses paroissiens sont à un tel degré d'abrutissement qu'ils crèvent comme des bestiaux, *sans agonie*, ayant détruit en eux tout ce qui pourrait être l'occasion d'un litige d'âme, à leur dernière heure.

23. — Raugel m'envoie, à titre de curiosité, une cantate grotesque pour les employés de chemin de fer, œuvre de poésie et de musique approuvée naturellement par l'Archevêque de Paris qui fait exécuter cela à Notre-Dame; Son Eminence estimant avec raison que le ridicule est ce qu'il y a de plus sûr pour exterminer le sentiment religieux.

23. — Pour les gens de ce pays, nous sommes *ceux qui vont à la messe*. C'est comme si on

disait : ceux qui ont fait faillite ou qui ont été au bagne.

25. — Réponse de Jeanne Peyrabon

Monsieur, les paroles que vous m'adressez sont de celles qui aiguillonnent le courage jusqu'à la mort. J'y trouve de quoi mépriser les travaux futurs et chérir les douleurs passées. Il suffirait à mon petit livre d'avoir été écrit seulement pour vous plaire. Quoi de plus naturel ? Qui cherche Dieu est sûr de vous trouver en chemin. Je suis une jeune fille, mais il ne m'étonnerait pas d'être officier d'artillerie. Mon père le fut à ma place et c'est lui qui m'a élevée. Quant à l'affection qu'il vous a plu d'agréer, j'ose dire, Monsieur, que le cœur humain a trop peu d'objets dignes d'amour, pour laisser fuir une occasion telle que Léon Bloy. Très respectueusement.

26. — Achevé l'Introduction à mon livre sur Jeanne d'Arc.

27. — Situation financière d'autant plus angoissante que Madeleine est sur le point de partir avec une troupe de jeunes filles pour une villégiature en Normandie, qui lui serait très profitable.

29. — L'inquiétude universelle déterminée par l'attitude menaçante de l'Autriche vis-à-vis de la Serbie, se précise tout à coup. Cette guerre pouvant avoir pour effet une conflagration européenne, tous les combattants disponibles sont appelés ou vont l'être. Les cataclysmes annoncés sont-ils proches enfin ?

30. — J'ai reçu des exemplaires du *Pèlerin de l'Absolu*, mis en vente dans les pires conditions. Quelques envois :

A Termier :

Ce sixième volume de mon Journal, qui ne sera pas le dernier, si Dieu laisse vivre l'auteur quelque temps encore avant l'extinction probable des peuples et des librairies.

A Jeanne Termier-Boussac :

Ce livre où elle trouvera quelquefois son nom, ce qui ne l'étonnera pas, sachant que j'ai l'habitude ancienne de verser mon cœur dans mon écritoire.

A René Martineau :

Pour lui faire croire que je suis encore « un vivant » et même un très bon vivant, ce qu'il ne manquera certainement pas d'avaler.

A Christine van der Meer :

Tant de choses entre nous, chère amie, et tant de kilomètres qui nous séparent ! Combien ce petit monde paraît grand à ceux qui aiment et qui souffrent !

A Pierre van der Meer :

Pauvre pèlerin que je suis ! Il me semble que je touche au terme de mon voyage, puisqu'ayant déjà rencontré Jacques, Raïssa et Véra, je suis enfin arrivé à toi, à Christine et à ton fils. J'espère, mes bien-aimés, vous voir un jour tous ensemble, évanouis d'amour, un peu au-dessus de moi, devant l'autel de Notre-Dame de l'Absolu.

A Alfred Pouthier :

On est en ce monde pour s'amuser, n'est-ce pas ? Ce sixième volume du Journal de ma vie confirme une fois de plus, de la manière la moins réfutable, cette croyance chevaleresque.

A Marguillier :

L'insuccès *absolu*, quel rêve !

30. — Jeanne et Madeleine partent pour Paris, Madeleine devant se joindre aux petites compagnes qui vont passer ensemble quelques semaines sur une plage de Normandie. [Imprudence extrême, si on avait pu savoir.]

Pierre me sachant seul avec Véronique pour deux ou trois jours et probablement dévoré de tristesse, est venu me secourir de sa présence. [La tribulation énorme n'avait pas encore commencé. Mais on la sentait venir, on l'entendait cogner à la porte... Quel souvenir !]

31. — L'ordre de mobilisation générale est donné. On tambourine cela dans les villages, en informant les cultivateurs qu'ils aient à se préparer à la réquisition de leurs chevaux et de leurs voitures. En outre, il y a l'émission, comme en 71, des billets de 5 et 20 fr., le gouvernement voulant rafler tout le numéraire. Panique certaine.

L'Autriche vient de commencer cette guerre à la Serbie qui doit tout déchaîner infailliblement.

Que penser de ce misérable François-Joseph, si souvent et si sévèrement averti, au cours de ses turpitudes, et qui devrait, à quatre-vingt-quatre ans, se préparer à la mort, n'hésitant pas à jeter sur toute l'Europe les plus épouvantables malheurs !

Août.

1er. — Assassinat de Jaurès, hier soir. Se trouvera-t-il quelqu'un pour pleurer ce malfaiteur

Premier désordre inquiétant. Impossible de trouver de la monnaie. J'offre à tout le monde un billet de 50 fr., notre dernière ressource, et personne n'en veut. Nous causons tristement, Pierre et moi, de la situation. Pourra-t-il seulement rester en France ? Et comment subsisterons-nous, les uns et les autres ?

Il faut se séparer. Je vois partir mon bien-aimé filleul, avec un terrible serrement de cœur. [Je ne l'ai revu que huit mois plus tard, après quelles angoisses et quels tourments !] Jeanne revenait le soir même, fort heureusement, mais sans Madeleine, hélas

Conclusion d'un article de la *National Zeitung* de Berlin, paru aujourd'hui [trois jours *avant* la déclaration de guerre] :

Quoi qu'il soit réservé par la Providence à l'Allema-

gne, c'est sur la France qu'elle se rabattra pour se dédommager, mais dans une autre mesure qu'il y a 44 ans. Ce ne sera plus cinq milliards qu'il lui faudra payer pour se racheter, mais trente.

La sainte Mère de Dieu de Lourdes aura beaucoup à faire si Elle, la Miraculeuse, doit guérir tous les os que nos soldats casseront aux pauvres gens de l'autre côté des Vosges.

Pauvre France ! Il est encore temps pour elle de changer d'avis, mais, dans quelques heures, il sera trop tard. Alors la France sentira les coups reçus pendant plusieurs générations. Mais tu l'as voulu, Georges Dandin !

Le défi est ainsi présenté à Marie Immaculée, Reine de France, dans la forme lourde et crapuleuse qui convient à l'esprit allemand.

L'Expiation.

[Avant de continuer ce journal et à la distance de treize mois, il me paraît utile de préciser la situation de l'Ame française depuis le 1er août 1914 jusqu'à l'heure actuelle, 25 août 1915.

Elle n'a pas changé.

La mort, la mutilation ou la plus horrible captivité de deux millions de Français semblent avoir été, à cet égard, absolument inutiles. Les avertissements de toute nature, l'accomplissement même, si terriblement commencé déjà, des prédictions les plus authentiques n'ont rien

opéré. La France continue à ne plus vouloir de Dieu. Athéisme théorique chez les incroyants, athéisme pratique chez les croyants. Unanime refus de croire au Surnaturel, et, par conséquent, au Châtiment.

Faudra-t-il donc qu'il devienne tout à fait épouvantable ? Des Vosges à l'extrémité de la Flandre occidentale, la ligne de front est un cimetière. La Belgique entière et tous nos départements du Nord sont saccagés, souillés, torturés, détruits par les plus immondes barbares. Il paraît que cela ne suffit pas. La raison privée de la foi est dans une telle agonie qu'elle ne peut plus voir les causes.

On me parlait hier d'un monstrueux et abominable insecte volant — libellule des marécages de l'enfer — vu dans Paris et tué difficilement par un de mes amis qui en a gardé l'horreur. Cet être affreux semblait envoyé par les morts. Faudra-t-il cela encore et une terreur inconnue doit-elle venir ?

Dieu ne peut être remplacé que par les monstres de l'Abîme, et les Allemands ne sont pas assez effrayants. Ils disparaîtront, d'ailleurs, quel que soit leur nombre, n'étant que la poussière des pas de l'Exécuteur.

Alors ce sera l'Expiation véritable, dans l'épouvante indicible, l'expiation pour la France d'abord, à cause de sa primauté, ensuite pour

le reste du monde coupable de la même prévarication, et aucune voix humaine ou angélique ne pourrait dire jusqu'où ira la désolation de la terre.

Mais la France, toujours nécessaire à Dieu, sera la première à se relever du milieu des agonisants pour accomplir tout son destin. Sans doute, elle aura perdu sa fleur, ses plus nobles fils ayant donné leur vie pour sa rançon. Mais ce sacrifice énorme lui sera compté par Celui qui pèse les sphères et les atomes et il se pourrait bien que, pour finir, une virginité mystérieuse et immarcessible devînt son partage.

Aujourd'hui, quels que puissent être les événements de cette guerre inouïe dont tous les peuples resteront meurtris, j'attends un Homme infiniment inconnu, auprès de qui les plus étrangers paraîtront des cousins-germains, un guenilleux, je suppose, un va-nu-pieds, je l'espère bien, mais *envoyé* et missionné pour tout accomplir. Il est près de nous, peut-être, attendant son heure...]

2. — Neuvième dimanche après Pentecôte. Evangile du jour : « Voici venir contre toi les jours où tes ennemis t'environneront de *tranchées*. »

[Prophétie liturgique dont l'étonnante précision n'a été connue que six semaines plus tard.

Ces tranchées, qui durent encore, ont coûté le plus beau sang de la France. Août 1915.]

3. — La situation devient très sinistre. Aucune nouvelle de Madeleine. Les petits commerçants d'ici menacent de fermer leurs boutiques et nous voilà presque sans un sou. Jamais, même en Danemark, nous ne connûmes pareille détresse. Le receveur de la poste avoue le détraquement complet du service. Le curé nous dit que les Allemands ont passé la frontière de France, sans déclaration de guerre, ce qui serait conforme à leurs pratiques de brigandage. Nous ne savons rien, sinon que l'Allemagne déclare la guerre à la Russie et qu'elle vient ce soir, de la déclarer à la France par l'intermédiaire de son ambassadeur M. de Schœn, qui paraît être un bien ignoble pantin.

6. — Nous apprenons que l'Allemagne a déclaré aussi la guerre à l'Angleterre. L'outrecuidance de Guillaume est inouïe. Le voici en guerre avec la moitié de l'Europe. Quel effroyable conflit ! Cela peut faire dix millions de soldats en armes. Rien de pareil ne s'est jamais vu.

Evénement extraordinaire. Je vais être forcé d'admirer la Belgique. Une armée allemande vient de subir un grave échec devant Liége. Résistance étonnante pour les brigands, qui croyaient n'en trouver aucune.

7. — Jules Lemaître vient de mourir dans son

lit. Fin d'une vie médiocre. Pauvre petite nouvelle dans le tumulte immense.

8. — Les Belges continuent leur résistance qui ne peut être, hélas ! que désespérée, mais qui déconcerte le plan allemand et retarde un peu l'invasion. L'Autriche, dit-on, a déclaré la guerre à la Russie. Amples malédictions sur François-Joseph et sur Guillaume.

9. — Après une journée triste, arrive enfin l'heureuse nouvelle, peut-être certaine, d'une première victoire à Altkirch en Alsace, suivie de la prise de Mulhouse. Tous les poteaux-frontière auraient été arrachés. Commencement de la reprise de nos provinces perdues.

Trains sans nombre chargés de soldats et de matériel de guerre. Venant de Chartres, ils passent très près de notre maison. Jeanne et Véronique cueillent des fleurs et vont les jeter aux soldats. Est-il possible d'espérer ce que j'avais cru voir en 1870 : un changement étrange et profond dans l'aspect des hommes et des choses ?

11. — Inexplicable songe, la nuit dernière. Un nom me poursuivait, le nom d'Enéas Sylvius Piccolomini. Tout ce que je sais de ce personnage historique, c'est qu'il fut élu pape sous le nom de Pie II, après avoir été secrétaire de l'empereur d'Allemagne et du concile de Bâle, et qu'il essaya assez vainement de ranimer l'esprit des Croisades. Cette nuit, ce nom m'a réellement

obsédé. Je me réveillais et me rendormais pour l'entendre encore. Il s'agissait, je crois, d'une prophétie nous concernant...

Reçu quelques lettres. Tout le monde croit au succès de cette horrible guerre, à l'anéantissement de l'empire germanique. Les Allemands, d'ailleurs, se conduisent avec une barbarie atroce. Pillage, incendie, viol, massacre des femmes et des enfants, tuerie des blessés. *Leur* guerre a un aspect diabolique. On finira par ne plus faire de prisonniers. Jamais un peuple ne s'était montré aussi haineux et n'avait autant excité l'exécration universelle.

Dans mon livre *Sueur de Sang*, j'ai montré les Allemands tels que je les avais vus en 1870 qui fut pourtant une guerre beaucoup moins abominable. Ce témoignage, qui aurait pu avertir, était soupçonné, hier encore, d'exagération et de fanatisme.

12. — Lettre de Madeleine. La chère enfant est heureuse avec ses petites compagnes. Elles ne savent rien, mais elles ne peuvent bouger. On exige des passe-port et cela inquiète Madeleine. « Si j'avais su », dit-elle, « je ne serais pas partie. »

Barbot avoue s'être trompé, croyant qu'une épouvantable révolution précéderait la guerre. En effet, il s'est trompé très profondément. La réalité bien visible, c'est que la France est unie

en ce moment et qu'on peut espérer la destruction des barbares. Actuellement, c'est l'unique pensée, le seul désir. Restent les prédictions de la Salette et ma certitude que Dieu veut agir bientôt en se manifestant Lui-même d'une manière inouïe que nul ne peut prévoir. Cette guerre n'est donc pas et ne peut pas être la Fin. Tant qu'il n'y aura pas de Surnaturel *évident*, rien ne sera fait. A supposer, comme il est raisonnable, la ruine de l'abominable empire allemand, il est à présumer que ce triomphe augmenterait infiniment l'orgueil et l'impiété de la France qui n'aurait pas eu son châtiment et qui ne *doit* pas y échapper. Dieu n'a confié ses desseins à personne, mais, à considérer les événements actuels, il paraît certain que la guerre allemande pouvant même devenir européenne, ne sera qu'un *épisode*, un prélude. Le monstre germanique abattu, la France aura encore à régler ses comptes, et ce sera le moment de Dieu. Alors, sans doute, il suscitera *Quelqu'un*. Il n'est pas possible que ce que j'ai vu et entendu, il y a trente-cinq ans, ne se réalise pas de manière ou d'autre.

Christine nous écrit ce mot d'un paysan conduisant son fils au train : « Dieu est un misérable de prendre nos fils. » Les gens qui ne croient en Dieu que lorsqu'il s'agit de l'outrager ne comprendraient rien à la Parole : *Sic Deus dilexit*

mundum ut Filium suum Unigenitum daret, et il serait bien inutile de la leur présenter. — « C'est vous qui êtes un misérable », a dit le petit Pierre qui avait entendu.

13. — Lettre d'un prêtre, datée du 6. Elle vaut d'être conservée :

... Voilà donc les Grands Jours arrivés. Tout le monde a l'air stupide, les évêques sans doute encore plus que les autres. Ils sont incapables de rien voir. Et ils laissent partir leurs prêtres *pour aller tuer* les aveugles et les imbéciles ! Ils se sont prélassés pourtant à Lourdes, ils ont paradé, parlotté, palabré — ils ne savent faire que cela et « dominer avec orgueil ». Le ciel leur répond, dimanche pour dimanche, par l'ordre de mobilisation générale. Est-elle assez sanglante cette réplique de Dieu? Est-elle assez probante qu'il n'agrée pas ces démonstrations faites *en état de désobéissance?* ? Et l'évangile du dimanche ! Quelle lumière ! Quelle concordance divine ! Insensés qui ne veulent pas voir ! Quand verront-ils donc ?

14. — Pauvres nouvelles trop incertaines. Divers combats où les Belges et les Français auraient eu l'avantage. Débarquement de l'armée anglaise. Progrès de l'armée russe en marche sur Berlin !!? Etat de guerre avec l'Autriche qui, sans aucune déclaration, fait sourdement passer des forces à l'Allemagne, etc.

15. — Le Japon déclare la guerre à l'Allemagne. Mécontentement contre l'Autriche de l'Italie qui peut être entraînée à son tour. Sympathie

pour l'Allemagne de la Turquie contre laquelle les Etats Balkaniques vont peut-être se coaliser. Gâchis universel, guerre partout.

Continuation des atrocités allemandes. On assassine et on torture les blessés et les prisonniers. Un paysan furieux disait, ce matin, qu'il faudrait égorger tous les prisonniers allemands. Je pense que, sans en venir à une telle extrémité, il conviendrait de massacrer tous les officiers qu'on pourrait prendre, les faisant responsables des horreurs commises par leurs hommes.

16. — Une lettre nous apprend qu'en Danemark l'affolement est extrême. On craint l'annexion à l'Allemagne supposée victorieuse. Effet des fausses nouvelles que celle-ci répand partout, suivant l'inchangeable système de sa politique.

On attend toujours une grande bataille qui déciderait du sort de Metz et de Strasbourg, l'extrême gauche de notre armée étant — dit-on — à Liége et l'extrême droite en Alsace. Une carte du théâtre de la guerre que j'ai sous les yeux ne fait aucune mention de Vaucouleurs et de Domremy, entre Bar-le-Duc et Nancy. Il eût été à propos et combien patriotique! de marquer ces deux localités.

17. — Notre curé craint d'être forcé de partir, lui aussi. Alors nous serions tout à fait sans prêtre dans ce pays sans Dieu.

Lettre de Pierre, sans illusions. Il a vu au

Sacré Cœur une multitude de gens que la peur ou l'excessive détresse précipite à l'église, aux sacrements, et qu'on dit être des *convertis !* La guerre semble nous réussir, mais il pense que si l'Alsace-Lorraine redevient française, le gouvernement républicain n'aura rien de plus pressé que de laïciser ces deux provinces.

Il a vu Brou énormément occupé, à la Mairie de Montmartre, de la distribution des secours aux familles des combattants. Le spectacle de cette misère est épouvantable.

A Pierre :

Je te remercie pour ta longue lettre, qui est un véritable bienfait. On est si triste et chaque jour pèse si lourdement ! L'absence de notre Madeleine est une aggravation excessive. Voilà quinze jours que nous sommes privés de cette enfant et c'est pour mon courage une rude épreuve. Je pense bien souvent à vous, mes amis de Bures, et non pas sans larmes. Quand se reverra-t-on ? Et comment ? Et dans quel état ? Jacques, du moins, est en sécurité, à l'île de Wight, chez ses Bénédictins avec Raïssa et Véra...

A aucune époque de l'Histoire, il ne s'était vu une situation aussi extraordinaire pour la France, pour l'Europe, pour le monde entier. Quinze ou vingt millions de soldats en armes, l'odieux Empire allemand menacé de ruine après d'effroyables massacres, et ensuite ?... En comprimant un éclat de rire douloureux, je veux bien faire semblant de croire à la fraternité, au *désintéressement* de l'Angleterre et de la Russie, mais il faudra tout de même reconstituer une Europe. Alors,

quelle curée ! quel déchaînement de convoitises ! quelle vision d'Apocalypse !

L'empire allemand doit être détruit. Cela semble certain. L'arrogance et la brutalité prussiennes ont trop dépassé toute mesure. Dieu et les hommes en ont tout à fait assez. La France est nécessaire pour cela. Donc la France sera victorieuse. A quel prix ? Son extrême droite, à ce qu'on nous dit, est en Alsace et son extrême gauche à Liége. C'est un étau de 200 kilomètres devant se resserrer sur Metz et Strasbourg, forteresses volées à la France, devenues presque imprenables depuis quarante-quatre ans et qui seront défendues avec le plus horrible désespoir. On attend, chaque jour, une gigantesque bataille qui décidera peut-être de leur sort. Il est probable que la victoire sera pour la France aidée de la Belgique et de l'Angleterre, mais à quel prix ? je le répète. Donc, nous supposons les provinces volées reconquises, l'armée allemande affreusement mutilée, rejetée au delà du Rhin, forcée de courir au-devant des Russes, pour son extermination. Dans cette hypothèse, tout va très bien, n'est-ce pas ? Et l'abominable empire n'existe plus. Soit, mais il restera la Salette. Les prédictions du Secret seront-elles accomplies ? Nullement. La France aura-t-elle fait pénitence ? Pas le moins du monde. Les conversions déterminées par le trac ne m'inspirent que peu de confiance. Cette guerre n'est donc pas et ne peut pas être la Fin...

Prise du premier drapeau allemand en Alsace.

19. — Raïssa Maritain et Jeanne Boussac, qui m'ont écrit en même temps, se recontrent en ceci et presque dans les mêmes termes, que mon livre est le seul qui puisse être lu à l'heure actuelle

20. — A Emile Baumann :

Vous avez raison de dire, sans amertume, d'ailleurs, que je ne vous écris pas souvent et j'ai raison aussi d'écrire très peu, en apparence. En réalité j'écris beaucoup. Depuis vingt jours, je ne fais que cela. Ma situation est étrange. Beaucoup de mes lecteurs me supposent une force extraordinaire et veulent s'appuyer sur moi. Il me faut répondre à des lettres éperdues. Or je ne suis rien qu'un pauvre homme très malheureux.

J'étais venu ici avec ma femme et mes deux filles qui avaient besoin de la campagne, muni de ressources dérisoires. Il m'a fallu tuer quelques mandarins pour subsister jusqu'à ce jour. Mais ces mandarins mal égorgés sont maintenant à la frontière. Il n'y en a pas d'autres et je ne sais pas comment cela finira pour les exilés que nous sommes ici. Depuis un grand nombre d'années nous sommes habitués à manger dans la Main de Dieu. Plus que jamais, aujourd'hui, nous comptons sur Lui, sur Lui seul. Parmi des peines excessives, j'avais commencé un livre sur Jeanne d'Arc vue par moi *très* autrement que les historiens et les bondieusards ne l'ont vue. Me sera-t-il donné d'achever ce livre *ad maximam Dei gloriam?* Je n'en sais rien.

La situation actuelle n'a rien de surprenant pour moi. Il y a si longtemps que j'attends les catastrophes! Ceux qui m'ont lu le savent. Mais je ne vois pas encore les *signes* divins. L'Allemagne est visiblement désignée, marquée pour une excessive humiliation. Son arrogance barbare et son hypocrisie féroce ont été trop loin. Elle sera donc écrasée — et ce sera banal. Des fleuves de sang couleront — et ce sera banal. Le monstre abattu, l'Europe entière se précipitera hideusement à la curée — et ce sera banal. Et après? Oui, après? il y aura la Salette, c'est-à-dire les comptes à rendre pour la France

victorieuse, mais enflée de sa victoire, nullement pénitente et plus que jamais contemptrice des avertissements de sa Souveraine douloureuse. Il y aura sa haine de toute vie surnaturelle et le Reniement déjà obtenu de son Episcopat. Alors, sans doute, il faudra que Dieu se manifeste, je ne sais comment, en envoyant je ne sais Qui — et ce ne sera plus banal du tout. Je l'ai déjà écrit à plusieurs : Aussi longtemps que le Surnaturel ne sera pas *évident*, il n'y aura rien de fait.

Appris la mort de Pie X. Ne serait-ce pas un premier signe? On connaît la prophétie de saint Malachie : *Ignis ardens*, pour Pie X; *Religio depopulata*, pour son successeur.

21. — A Jean de la Laurencie :

Quels jours terribles! Que de tourments par tout le monde! On se demande avec épouvante quel peut bien être l'état d'âme de ceux qui, de propos délibéré, *scientes et prudentes*, prennent sur eux de déchaîner de pareilles calamités! Ces Hohenzolleru pourris et ce Habsbourg déliquescent qui décident, un pied dans la fosse, de faire mourir avant eux (?) combien de centaines de milliers d'hommes! Ces criminels ne parlent que de Dieu qui est avec eux, affirment-ils, quand ils incendient et qu'ils assassinent, et c'est nous, disent-ils encore, qui sommes les sauvages! Le gâteux François-Joseph est *Apostolique*, ne l'oublions pas. Il faudrait savoir ce que Dieu pense de tout cela.

Pie X vient de mourir. Que voyait ce saint Pape et qu'a-t-il pu dire en ses dernières heures? Nous le saurons peut-être On m'a assuré qu'il était particulièrement dévot à la Salette et qu'il regardait Mélanie comme une sainte. S'il n'a rien fait pour elle, c'est qu'il crai-

gnait un schisme certain, inévitable. Pour lui, le Secret de Mélanie était la Parole même de la Sainte Vierge. Qui va-t-on mettre à sa place? Il n'y a pas, pour le monde catholique, de question aussi angoissante. Vous connaissez la prophétie : *Religio depopulata.* Est-ce à dire que l'Eglise devra être désolée par le futur pape *lui-même* et qu'ainsi se réaliserait le Reniement préalable au chant du *Coq* gaulois que le monde va peut-être entendre? Telles sont mes pensées, folles si on veut, mais tellement procurées par le visible désarroi de l'Eglise et du monde entier!

Que Dieu soit en aide à chacun de nous, mon très cher ami! On pense, raisonnablement je crois, que l'odieux empire germanique est condamné. 1870 ne se recommence pas et les Allemands l'éprouvent actuellement. Mais il en coûtera pour détruire cette vermine qui sera peut-être remplacée par une autre. Les menaces de Celle qui pleure ne sont pas en vain. *Maledictio Matris eradicat fundamenta*, dit le Saint Livre. Les larmes méprisées peuvent se changer en malédictions. Songez que le Cardinal Amette peut devenir Pape. C'est à faire peur aux constellations!

Rien de Madeleine. Le silence de cette enfant devient un tourment insupportable.

22. — La grande bataille ne paraît pas s'être livrée. En attendant, les Allemands occupent Bruxelles frappée d'une contribution de 200 millions. L'avidité de ces pirates est prodigieuse. Il est dit que Guillaume veut annexer la Belgique et la Hollande — après l'extermination de la flotte britannique.

Envoi du *Pèlerin de l'Absolu* à mon cher ami l'abbé Léonce P..., mobilisé :

En l'avertissant de prendre garde aux embranchements et aux carrefours innombrables qui se rencontrent sur l'étroite voie de l'Absolu, heureusement reconnaissable à ces signes qu'elle est pleine de cailloux, gardée par des Sphinx redoutables et fréquentée par très peu de voyageurs.

La Croix publie deux longues colonnes sur Pie X. Je cueille cette petite phrase perfide : « On a dit et répété que le disparu avait *daigné*, de son vivant, déjà, témoigner sa sainteté par des miracles et nous le croyons facilement (Eh! eh!), mais *plus remarquable* est assurément encore la sainteté de son action. »

C'est Véronique, qui m'a fait remarquer ces lignes, qu'on croirait dictées par Amette.

23. — Une lettre de Madeleine, longue et fort touchante, vient alléger un peu notre tourment. Mais la pauvre enfant ne sait pas quand elle pourra revenir.

On parle toujours de la grande bataille engagée, paraît-il, sur un front immense. Mais on avoue certains échecs non précisés. J'ai surtout l'impression et l'angoisse de ne rien savoir.

24. — Je me rappelle la vieille prophétie dite « de Mayence », lue autrefois en 1870, prophétie annonçant pour l'époque où nous sommes, approximativement, la destruction, l'a-

néantissement complet de la puissance allemande, après une bataille colossale de plusieurs jours, dans la plaine du « Bouleau » près de Paderborn (?)

L'état-major russe, victorieux sur la Vistule, aurait décidé de marcher sur Berlin. Dieu le veuille. Les Cosaques sauraient nous venger de l'horrible brutalité prussienne.

25. — Lettre de Pierre. La guerre le remplit d'angoisse, mais sans altérer sa paix intérieure. Il admire la folie surprenante de Guillaume projetant d'annexer la Belgique et la Hollande. Il prie beaucoup et attend comme nous une manifestation divine. « Est-ce que l'*Avent* ne serait pas déjà commencé? » m'écrit-il.

Tout est si menaçant que Jeanne envoie une dépêche à Madeleine pour qu'elle revienne tout de suite, si elle peut profiter d'une occasion.

27. — A Pierre :

Je t'ai écrit avant-hier, mais je suis si triste que je veux t'écrire encore. Nous attendons, troublés dans la veille et dans le sommeil, une dépêche de Madeleine annonçant son retour à Paris où Jeanne irait aussitôt la chercher. L'absence de cette enfant aura été terrible pour nous, je ne te dis que cela. Puis, chaque jour, nous attendons le facteur et la pauvre feuille, le *Petit Parisien*, qui nous apprend le peu que le ministère de la guerre consent à nous communiquer...

La situation de la France est horrible sans doute, mais que dire de celle de l'Allemagne? Même en tenant pour

vrais des échecs graves en Belgique et en Alsace.comment ne pas compter sur la coopération des Anglais, de qui l'*intérêt* si évident est de s'opposer violemment à l'expansion allemande? Les Russes et leur tsar giflé, conspué ignoblement à Berlin, dans la personne de son ambassadeur, inondent la Prusse orientale et marchent peut-être, à l'heure qu'il est, sur la capitale de Guillaume. Quelque formidable que soit en Belgique l'armée de ses chenapans,elle sera bien forcée, cette sale armée, de faire demi-tour, en desserrant son étreinte,et de courir au-devant des Russes, ayant dans le dos quatre ou cinq cent mille français, anglais et belges qui les poursuivront, la rage au cœur, ayant des atrocités à punir, car il faut que tout se paie. Il ne s'agit pas ici d'une guerre ordinaire, mais d'une guerre d'*extermination*. Dieu ne m'a rien révélé, mais je sens profondément que l'Allemagne est condamnée et que la Prusse — cœur militaire de l'Allemagne — doit être détruite. Cela *avant tout*.

On ne m'apprendra pas que la France a mérité les pires châtiments. Elle les subit déjà par le carnage d'une multitude de ses enfants et par d'autres malheurs affreux, sans préjudice des comptes à rendre — après. Mais l'Allemagne d'abord.

Je vis comme dans un songe douloureux. Ce matin, dans notre pauvre église, je pensais à tous les morts d'hier et d'aujourd'hui, à tous les mourants, à tous les deuils, à toutes les menaces ; et, en même temps, je revoyais toute ma vie cruelle ! Avec une précision angoissante me revenaient des choses anciennes vues ou entendues, il y a trente-cinq ans, alors que je vivais en contemplatif et qu'il me fut dit qu'une place — que je ne sais pas — m'était réservée dans les immenses catastrophes à venir. Et je pleurais dans les ténèbres de la crainte et dans les ténèbres de l'espérance...

Que nous apprend le journal? Ceci. En pleine guerre le ministère démissionne et M. Viviani, l'éteigneur d'étoiles, en forme aussitôt un autre dit « de défense et d'union nationales ». Nous voilà propres !

A une jeune amie :

Ta lettre nous surprend et nous afflige. « Si les Belges », dis-tu, « n'avaient pas opposé une telle résistance à Liége, les Allemands seraient à Paris en ce moment. » Comment as-tu pu écrire cela, sachant que je le lirais? Certes, je ne marchande pas mon admiration à l'armée belge de qui on était loin, on l'avoue, d'attendre un pareil effort. Mais, sans parler de son parfait déshonneur si elle n'avait pas agi de la sorte après l'énorme soufflet allemand, rien ne t'autorise à croire que les bandits n'auraient rencontré chez nous aucune résistance. J'ajoute qu'il est téméraire de substituer par conjecture un événement éventuel à un événement accompli. C'est comme si on disait que la prescience ou providence divine est conditionnelle et dépend de nos aventures. Je te voudrais plus *surnaturelle*, ma chère enfant. Tout ce qui arrive est parfaitement adorable, parce que rien n'arrive en dehors du plan divin.

« Vous êtes frappés », dis-tu aussi, « de voir que l'Italie a dû rester neutre pour que le Conclave pût choisir le nouveau Pape. » Cela est une vue tout à fait humaine. Dans trois jours, peut-être, l'Italie aura cessé d'être neutre. et le nouveau Pape sera élu, Dieu sait quand et comment, et nous n'aurons pas le plus petit mot à dire. Dieu n'a besoin de la neutralité ni de l'héroïsme de personne, tel est le point de vue surnaturel. Tu parles de l'infidélité universelle cause de tant de maux. Ici, tu as presque raison et je vais te faire une confidence grave·

C'est mon indignité personnelle qui a déterminé la colère divine et je suis, en réalité, le seul coupable. Mgr Amette et plusieurs bienheureux de son entourage le savent très bien. N'accuse pas les autres. J'espère qu'il me sera tenu compte de cet aveu qui n'est pas sans héroïsme, quoique français et même périgourdin.

29. — Jeanne, privée de nouvelles et au comble de l'angoisse, a décidé d'aller, Dieu aidant, chercher Madeleine, coûte que coûte. Quelles misères et quels tourments devons-nous endurer encore ?

30. — Oh ! cette nuit passée à la halte de Saint-Piat, attendant les trains, tous les trains. Ils étaient innombrables, mais sans voyageurs, et chacun m'apportait une déception. C'était comme un couteau venu de loin qui me traversait le cœur sans s'arrêter une seconde. Je n'oublierai pas l'impression fantastique et quasi surnaturelle que m'a laissée l'un de ces convois furieux de matériel de guerre. Celui-ci était uniquement chargé de bateaux réquisitionnés çà et là sur les rivières, et c'était inouï de les voir défiler à toute vitesse dans la nuit noire ! Dans les intervalles des bolides, le silence énorme de la campagne endormie, troublé seulement par les appels quasi-humains des ducs et des chats-huants qui semblaient narguer l'infinie détresse de mon cœur.

31 — Retour bienheureux de Jeanne et de

Madeleine, qui ont pu, à très grand'peine et par une sorte de miracle, échapper à la cohue des fuyards de Paris et prendre place dans un train.

[Ces jours et ces heures passés à attendre notre enfant est un de mes souvenirs les plus insupportables. Songeant aux deux criminels à qui fut donné un tel pouvoir de faire souffrir, combien de fois me suis-je demandé, avec tant d'autres, quel châtiment leur conviendrait? Réponse impossible. Dieu seul le sait. Leur salaire de fin de journée est déjà tout préparé, tout compté, tout sonnant et trébuchant, et c'est à faire trembler les lions de regarder seulement de ce côté là.]

Septembre.

1er. — On nous a parlé du célèbre inventeur Turpin, dont il fut dit, dès les premiers jours, qu'ayant proposé une sorte d'engin asphyxiant capable, par ses effets, de rendre toute guerre impossible, il aurait été éconduit à cause de la déloyauté apparente de tels procédés d'extermination, comme si tout moyen de défense n'était pas légitime contre les brigands.

Tranquillisés par le retour de Madeleine, une inquiétude plus grave encore vient nous tourmenter. Les Allemands seraient à peu de distance de Paris. Quelque probable que soit leur

extermination finale, le voisinage de ces bandits ne serait pas sans danger. Des randonnées de uhlans peuvent être à craindre jusqu'ici. Résolution de partir pour Rennes, où nous trouverions Termier, devenu lieutenant-colonel d'artillerie en permanence, à l'atelier de construction des engins de guerre.

2. — A 2 heures du matin, nous descendons à la halte où nos colis nous avaient précédés. Il nous faut attendre le train, qui avait un retard de plus de deux heures. Mais cela n'est que le commencement des peines. Arrivée à Chartres en six heures, le train s'arrêtant une demi-heure à chaque instant, allure de deux ou trois kilomètres par heure. A Chartres, bousculade et désordre infinis. C'est la panique des fuyards de Paris et du Nord, puis la nécessité de faire passer les blessés avant tout le monde, etc.

Puis, encore, le voyage de Chartres au Mans, par une chaleur énorme, dans un wagon bondé où de nouveaux êtres humains venaient s'empiler à chaque station, heures terribles pendant lesquelles je voyais mes filles à moitiés asphyxiées et moi-même en danger avec Jeanne. Au Mans, même confusion et bousculade qu'à Chartres. Cependant, jusqu'à Rennes, c'est beaucoup moins dur. La nuit est venue, le temps a fraîchi et nous sommes moins nombreux. A Rennes, autre tribulation. Il faut renoncer à

trouver place dans un hôtel quelconque et nous contenter, en attendant le jour, de l'hospitalité des bancs et des tables de la Croix rouge préparés à la gare pour les émigrants et les voyageurs sans abri.

3. — Enfin nous voilà installés dans une maison passablement sinistre du vieux Rennes, à quelques pas de la cathédrale. Le redoutable exode est fini. Il ne nous reste plus qu'à vivre là comme nous pourrons.

Bruit de l'élection d'un nouveau Pape qui se nommerait Benoît XV.

4. — Messes nombreuses à la cathédrale, monument du dix-septième siècle, dont la laideur m'étonne dans une ville aussi vénérable que devrait l'être la capitale bretonne.

Les journaux confirment l'élection du cardinal Della Chiesa, qui a déclaré vouloir prendre le nom de Benoît XV. Le gouvernement s'est héroïquement transporté à Bordeaux. Les Russes, conquérants d'une partie de la Prusse orientale, nomment désormais Saint-Pétersbourg *Petrograd*, signe merveilleux — et ridicule — d'une haine sans merci. Je ne me vois pas lisant *Les Soirées de Pétrograd* par Joseph de Maistre.

Vienne et Berlin paraissent menacées en même temps. On parle de 150 mille Autrichiens tués ou prisonniers à Lemberg, en Galicie. Lutte prodigieuse à coups de millions d'hommes. Mais

en France, il a fallu se battre à Compiègne.

Trouvé ceci dans *le Nouvelliste de Bretagne :*

Une allocution du Kaiser. — D'après les journaux de Dortmund, l'empereur d'Allemagne a passé des troupes en revue au quartier général et a prononcé une allocution dont voici, à titre de curiosité, les principaux passages :

Camarades, je vous ai réunis pour me réjouir avec vous de la victoire remportée par nos camarades. (Charleroi, sans doute.) Rendons-en grâce à notre Vieux Dieu. Il ne nous abandonnera pas, parce que nous défendons une cause juste et sacrée (!). Nous avons encore plus d'une bataille sanglante à livrer. Nous ne perdrons pas notre inébranlable confiance dans notre Vieux Bon Dieu de Là Haut. Nous voulons vaincre, nous devons vaincre.

Discours d'un chef barbare invoquant ses idoles.

Dîner au pain et au fromage dans un petit établissement où on boit du cidre. Occasion de voir l'état d'âme du peuple de Rennes très différent de l'ignoble population beauceronne. La femme de cette maison est positivement enragée contre les Allemands. Elle nous apprend qu'il est très difficile de sauver les prisonniers qui passent par la ville. Elle-même va les attendre à la gare avec beaucoup d'autres armées de ciseaux et de couteaux dans l'espoir d'en massacrer quelques-uns.

Nous écoutons cela avec une joie profonde.

5. — Les van der Meer sont en route pour la Hollande.

6. — Guillaume est à Bruxelles. Des canons innombrables protègent cet imbécile. Une artillerie formidable est en batterie devant le plus beau monument de la ville, un des plus beaux de l'Europe, pour le détruire à la première alerte.

Les journaux allemands déclarent que cette guerre est infâme. Les Belges et les Français se sont couverts d'infamie. Ils ne devaient pas se défendre. Les atrocités sont à leur compte. Villes et villages incendiés, femmes violées, enfants et vieillards assassinés, blessés achevés, torturés, tout cela est leur œuvre. Les Allemands sont parfaitement doux et magnanimes.

A propos de l'élection de Benoît XV, *le Matin* se réjouit d'un pape politique, genre Léon XIII. « L'Eglise a trop souffert », dit-il, « du *divorce* pratiqué par Pie X *entre la sainteté et la politique* » !!! J'offre un million à celui qui m'expliquera cette phrase.

Revu Termier. Sensation délicieuse de ne plus se croire *étrangers* dans cette grande ville.

7. — Les Allemands, par une manœuvre que j'ignore, se seraient écartés du camp retranché de Paris et auraient pris la direction du sud-est vers Dijon. Meaux est sur cette ligne et je pense à mon ami Léon Bellé, qui avait été chargé de

la garde des moulins de Meaux. Que deviendra-t-il ?

[J'ai su, depuis, que cette prétendue manœuvre, fort semblable à une déroute, était la fameuse victoire de la Marne qui a sauvé la France, peut-être l'Europe, mais que l'épuisement de nos troupes et surtout de nos munitions, a empêchée d'être décisive. Vingt escadrons de cavalerie fraîche, sabrant cette cohue, auraient peut-être terminé la guerre. Il est vrai que la moitié de l'armée allemande était soûle de vin de Champagne. Cependant, si von Kluck avait été, je ne dis pas un grand capitaine — ce qui est sévèrement interdit à tout prussien, — mais s'il avait été simplement Blücher et qu'il eût dit : « Je perdrai, s'il le faut, deux cent mille hommes, mais je passerai », Paris eût été en grand danger... Toutefois, il est déraisonnable de conjecturer en histoire, et la victoire de la Marne, le détournement soudain, inespérable, de ce torrent de deux millions de barbares paraît un miracle... En d'autres temps, on se serait souvenu, pour l'expliquer, que c'est demain la fête de la Nativité de Marie, Reine de France. *Quos vult perdere* VIRGO *dementat.*]

10. — A Jeanne Boussac :

Chère amie, Pour commencer, je vous embrasse d'un peu loin, mais de tout mon cœur. Vous savez déjà, par

votre père, que je suis à Rennes, avec ma femme et mes filles. Nous y sommes venus, plutôt qu'ailleurs, à cause de lui. Il fallait fuir Mévoisins, qu'on pouvait croire menacé. Seul, je serais probablement resté, persuadé que je vaux exactement soixante-huit hommes, étant né en 1846. Vous savez mon goût pour les voyages et ma sénile passion pour les villégiatures. J'ai été servi supérieurement, vous en conviendrez.

Je voudrais pouvoir rire un peu, ma pauvre Jeanne, ne fût-ce que pour vous amuser un instant. J'avoue que le cœur me manque. Il y a trop d'âmes qui souffrent. Mais vous aimez la grandeur, vous êtes forte et vous pouvez, plus qu'une autre, porter votre cœur. Vous m'avez lu, vous savez mes pensées, toujours les mêmes, et je sais qu'elles ne vous font pas peur.

La France a beaucoup à expier, ayant tellement méprisé les Larmes de sa Souveraine. Elle expie sans doute, en ce moment, mais elle expie *sans repentir*. Je n'ai pas encore appris qu'un seul évêque se soit levé pour dire : « Nous sommes châtiés pour n'avoir pas écouté la Mère de Dieu qui nous parlait en pleurant ». Ceci est grave. Bienheureux ceux qui y pensent, mais les autres ?...

Cependant, l'heure n'est pas venue. Je ne vois pas de *signes*. Dieu ne se montre pas d'une manière sensible, indiscutable. Et c'est cela que j'attends depuis un grand nombre d'années. En 1870, on disait dans les sacristies, sans plus de profondeur ni de repentir qu'aujourd'hui et sans penser le moins du monde à la Salette : « Voilà le châtiment ! » Et on se croyait quittes En 1914, la même parole vaine peut être entendue dans les mêmes endroits, comme si la Justice divine était dans une balance d'épicier.

Moi, j'attends des Signes et jusqu'à présent je ne les

vois pas. Aussi longtemps que le Surnaturel n'apparaîtra pas manifestement, incontestablement, épouvantablement, délicieusement, il n'y aura *rien* de fait.

Dieu ne peut être banal. Or, ce qui se passe actuellement, cette guerre européenne, comme il ne s'en est jamais vu, avec ses quinze ou vingt millions de combattants furieux, avec son *apparence* apocalyptique, avec les malheurs énormes qui s'ensuivent et qui s'ensuivront, tout cela est parfaitement banal.

Tout cela est un *prestige du Démon*, horrible tant qu'on voudra, mais rien qu'un prestige, tendant à faire croire aux hommes, particulièrement aux catholiques de France et de Belgique, qu'ils sont enfin châtiés tout de bon et qu'ils ont payé leur dette.

On a comparé ridiculement Guillaume à Attila, *fléau de Dieu*. N'entendez-vous pas le ricanement du Diable et ne sentez-vous pas combien il est idiot de supposer un tel rôle à ce pauvre pantin à moustaches ! Mêmes observations pour le vieux gaga de Vienne. Ces deux misérables, dont la puissance de boue et de ténèbres est sur le point de finir dans la honte et les ordures, ne savent absolument pas ce qu'ils font, et c'est tout ce qu'on en peut dire.

Des fleuves de sang, des misères infinies, l'écroulement de deux empires, les consécutifs abois de tous les peuples à la curée; la banalité historique de tous les siècles; et puis, rien, rien qu'un pauvre homme de 68 à 70 ans, écrivain par nécessité ou par impuissance, qui attend, à genoux, le Geste de Dieu !

Je vous le répète, Jeanne, ce qui se passe n'est pas autre chose qu'une grimace atroce du Démon, une *singerie du Futur* plus abominable que les autres. Voilà tout. Il s'agit de n'en avoir pas peur, et de se dire que *ce n'est pas cela du tout*, que l'Esprit-Saint repré-

senté par Notre Dame de la Salette ne punira pas ainsi, mais d'une manière digne de Lui, parfaitement inconnue, incompréhensible, indevinable. Méditez cela, chère amie, et pensez amoureusement, l'âme remplie d'espérance, à votre mari, à mon petit filleul Christophe qui porte Jésus sur ses petites épaules, à vos parents, à tous ceux que vous aimez, à moi-même enfin qui vous écris en ce moment pour vous élever le cœur. *Magnificat !*

11. — Je continue à ne rien comprendre aux opérations militaires que l'Etat-major ne dévoile pas. Tout ce qu'il est possible de voir, c'est que les « Tranchées » annoncées le 2 août ont commencé, et que sur ce front immense d'Ostende à Verdun et en Alsace, car il ne s'agit plus de Liége, il y a du côté français-anglais une résolution ferme de se tenir sur la défensive la plus redoutable et d'user ainsi cette énorme armée de 1.500.000 ou deux millions d'hommes que l'Allemagne a jetée sur nous, en attendant le progrès des Russes, l'Autriche battue partout, étant supposée déjà hors de cause, ou à peu près.

L'Angleterre et la Russie, non moins que la France, veulent la destruction, désormais probable, de l'empire allemand. L'Angleterre la veut tellement qu'elle fait venir des troupes de tous les points de son immense empire colonial.

12. — A Alfred Pouthier :

Votre lettre du 3, si triste et si angoissée, je l'ai reçue avec les retards convenables. Vous ne serez pas étonné

d'apprendre que nous sommes à Rennes depuis quelques jours. Nous pourrions être aussi bien en un autre point du planisphère. L'époque est aux villégiatures imprévues et vous savez si cela convient à mon genre de beauté. Cependant j'aurais préféré rester à Mévoisins et y continuer ma *Jeanne d'Arc*. Mais nous avons deux filles et une angoisse flottait autour de nous. Quelques sous étant venus par miracle, nous sommes partis pour Rennes où nous savions trouver notre ami Termier. Je ne vous raconterai pas notre voyage à travers la panique universelle...

Vous parlez de la Providence qui vous a été favorable, homme de foi modique et de peu de prière que vous semblez être. Tel a été notre cas. Rigoureusement nous devions rester par force à Mévoisins. Le moyen de fuir nous a été donné sans que j'eusse rien sollicité. Aujourd'hui, spectateurs lointains des combats, nous mangeons notre pauvre monnaie dans une maison dénuée de splendeur, sans savoir comment cela finira. Privé de mes livres, car il nous a fallu partir avec de très petits paquets, je ne peux m'occuper de Jeanne d'Arc et je végète sur mon journal, préparant ainsi une suite bien étrange au *Pèlerin de l'Absolu*. Mais cela ne peut remplir mes journées. Alors, j'abuse d'un cabinet de lecture où mon nom est admirablement inconnu.

Croiriez-vous, ô Pouthier, qu'il a fallu incendier l'Europe et mobiliser vingt millions de soldats, pour que je lusse enfin *le Bossu* de mon vieil ami Féval ! Aujourd'hui je lis *Boubouroche*, non sans délices, j'ose vous le dire.

Le taciturne Etat-Major nous renseigne mal ou pas du tout sur les faits de guerre. Nous savons seulement qu'on se bat avec fureur et que l'excessive canaille allemande s'use chaque jour en France et en Belgique. Nous

savons aussi, ou nous croyons savoir, que plusieurs millions de Russes marchent dans la direction de Berlin accompagnés d'une multitude appréciable de Cosaques aux cols de cygnes. Le jour n'est peut-être plus très loin où nos affables visiteurs seront forcés de partir et de repasser le Rhin reconduits avec courtoisie par cinq ou six cent mille baïonnettes.

Ce jour-là nous reviendrons à Mévoisins, puis à Bourg-la-Reine par des moyens et avec des ressources que Dieu sait — Dieu seul depuis toute l'éternité.

13. — Devons-nous croire que tout va très bien? Les journaux, ce matin, étaient pleins de clairons. La stratégie du généralissime Joffre qui paraît être un *cunctator* admirable, cette stratégie consistant à maintenir sur un front de 300 kilomètres une défensive inexpugnable, semble obtenir un succès complet. [L'insuffisance des communiqués officiels était telle alors qu'il m'a fallu plusieurs jours pour apprendre que nous avions été victorieux sur la Marne — ce que, d'ailleurs, je n'ai pas encore pu arriver à comprendre. *Septembre 1915.*]

15. — Suite des bonnes nouvelles. Nous pensons à notre retour et Jeanne en parle à notre hôtesse qui manifeste un vif mécontentement, cette digne femme prétendant n'avoir pas voulu nous louer pour un mois, seulement. Je suis forcé d'intervenir avec fermeté.

16. — L'immense bataille continue. La confiance et l'enthousiasme continuent aussi. Je veux

penser que quelque chose de considérable arrivera dans trois jours, pour le 68e anniversaire de l'Apparition de Marie à la Salette. [La Sainte Vierge, en effet, nous réservait une surprise, ce jour-là.]

Des millions de tués ou de blessés, des malheurs infinis, des deuils incalculables, et, à la fin, le témoignage unanime, écrasant de tous les enfants de Dieu ou du Démon, voilà ce qui est assumé par les deux scélérats de Habsbourg et de Hohenzollern. Rien que d'y penser, c'est à faire chavirer la raison !

17. — Dépêche de van Haastert m'apprenant que mes filleuls hollandais sont en sécurité à Rotterdam, après un voyage périlleux, à travers les mines, dans la mer du Nord.

Un journal de Munich du 1er septembre nous apprend que les prisonniers français sont parqués dans une sorte de camp, le Lechfeld. Pour plus de précautions, on les a entourés d'une infranchissable barrière de ronces artificielles. Le public est admis à venir se repaître de la vue de ces malheureux. Prix d'entrée, 20 pfennings ! Bonne affaire allemande. Il paraît que les visiteurs sont innombrables.

18. — L'ennui me dévore. Nous sommes ici dans une vieille maison puante, en proie à des puces innombrables et forcés de subir une hôtesse brigande comme la Prusse qui répond

à tous les reproches : « Je suis Bretonne », ce qui, dans sa pensée, autorise évidemment et même sanctifie toutes les vilenies et toutes les déprédations. Nous la croyons soûlarde, par surcroît.

Nouvelle. Charles Péguy est mort tué dans un combat. Oraison funèbre de Barrès qui pleure en lui un *grand écrivain!* « Le voilà entré parmi les héros de la pensée française! » dit-il.

19.—*Le Figaro* publie une prophétie de 1600 dite du Frère Johannès, où il est beaucoup parlé de l'Antéchrist, que le traducteur Péladan, qui fut lui-même autrefois prophète, identifie à Guillaume. Il est annoncé que cet antéchrist doit succomber à l'endroit même où il « forge ses armes ». Or, Essen et la métallurgie allemande sont en Westphalie, province que d'autres prophéties désignent comme le lieu de la suprême bataille.

Je veux bien que cette prophétie soit authentique, mais elle a le double défaut d'être trop précise et surtout d'être présentée par Péladan.

20.—Hier, c'était l'anniversaire de la Salette. Il me semble qu'il a dû se passer quelque chose. Mais les journaux ne disent rien.

21. — [Voici la surprise.] J'apprends avec un sanglot, le sanglot de toute la France, je veux le croire, que la cathédrale de Reims n'existe plus. Les Allemands l'ont détruite « sans raisons militaires », uniquement pour le plaisir, par cet ins-

tinct barbare d'enfants du démon qui les pousse à détruire les œuvres d'art et surtout d'art religieux.

Lu *Anna Karénine*, de Tolstoï. — Dégoût infini.

22. — Lu avec horreur les détails de la destruction de la cathédrale de Reims. Récits du sac de Senlis et du bombardement de Maubeuge. Toujours les mêmes atrocités.

23. — Prêtres disant la messe en pantalon rouge.

Les Allemands ne sont pas si coupables qu'on pourrait croire. Ils ont été *forcés* de bombarder la cathédrale. Ils ont obéi comme des brutes à leur empereur, sans doute, mais surtout à Mgr Luçon, Cardinal-Archevêque, ennemi déclaré de la Salette, qui avait tout fait pour attirer la foudre sur son église. Il convenait que le bombardement eût lieu *précisément* le 19 septembre.

Je vais avec Jeanne et les enfants au faubourg de Redon, chez des religieux Récollets où Véronique est reçue tertiaire de Saint-François. Par une Volonté mystérieuse, le père qui l'a reçue a écrit, non la date de ce jour, mais celle de demain, 24, fête de Notre Dame de la Merci, anniversaire de la naissance de notre petit Pierre dont elle est la marraine. En outre, cette entrée

dans le tiers-ordre a lieu le jour de la belle fête franciscaine de l'Invention des Reliques de sainte Claire. Nous ignorions l'une et l'autre de ces deux coïncidences.

A Raoux. Je raconte nos aventures et notre retour prochain à Mévoisins. Appréciations rapides sur la guerre. « Nous allons vivre l'Apocalypse. »

24. — Anatole France, dans une lettre à cette canaille de Gustave Hervé, à propos de la cathédrale de Reims dont il *déplore* la destruction, déclare sentimentalement qu'après la victoire nous n'aurons rien de mieux à faire que d'offrir notre amitié fraternelle aux Allemands. Je me rappelle qu'un jour Léon Daudet le nomma Anatole *Prusse*.

25. — Jardin des Plantes de Rennes assez banal, à l'exception d'un chêne gigantesque qui devait être déjà un assez grand arbre à l'époque de Jeanne d'Arc. J'admire ce vénérable témoin des siècles.

26. — Dans *l'Echo de Paris*, journal des Bien-Pensants, article presque violent de M. de Mun s'indignant de la sentimentalité hypocrite des humanitaristes qui parlent déjà *d'amitié* avec les Allemands et disant qu'il faut y « couper court ». Ce qui m'étonne et me ravit, c'est l'emportement d'un homme si paisible allant jusqu'à

incriminer son collègue à l'Académie, Anatole France.

Quant à Barrès, du même journal, il continue sa petite littérature de pasquin roublard « Devant les Barbares ». Mais cela n'a aucune importance.

Lu un livre publié en 1910 (Société des publications littéraires, 24, rue Pierre-Charron). *Aventures des Francs-Tireurs de Champagne 1870-1871, souvenir du capitaine Lange.* C'est l'histoire d'un brave homme ayant accompli d'étonnants faits d'armes, à la tête de quelques compagnons, dans son pays aussi parfaitement inerte et tremblant que pourrait l'être aujourd'hui la Beauce, et ne recevant pour salaire, après les événements, que les pires calomnies, suivies d'un procès infâme où il eut grand'peine à sauver sa liberté et même sa vie, ayant été accusé de brigandage par tous ceux dont il avait gêné ou puni la trahison. Sort évidemment réservé, dans un prochain avenir, à ceux qui auront combattu généreusement pour la patrie — à commencer peut-être par notre généralissime.

27. — Le gouvernement allemand ayant déclaré officiellement que le bombardement de la cathédrale de Reims n'avait eu lieu qu'en raison de l'établissement d'un poste d'observation sur la Basilique, le général Joffre a immédiatement répondu ;

Le commandement militaire à Reims n'a fait placer à aucun moment un poste d'observation dans la cathédrale. *Le bombardement systématique commença le 19 septembre, à* TROIS HEURES *de l'après-midi* (!!!)

Lettre du cardinal Luçon, de retour à Reims, après une absence vraisemblablement nécessitée par son devoir épiscopal de combattre la Sainte Vierge. Constatation du désastre et cri sublime : « Ma maison est *intacte* !!! » Sa maison est intacte. Son Eminence ennemie de la Salette et volontairement aveugle, ne voit pas que sa *vraie* maison est en ruines.

28. — Départ de Rennes, après une scène ignoble avec notre hôtesse qui a volé une écharpe à Jeanne et qui nie effrontément son larcin. Rafraîchissement de trouver à la gare le bon Ternier accouru pour nous voir partir et qui se charge de relancer notre voleuse.

Voyage relativement facile, les trains n'étant plus encombrés. Arrivée au Mans où Emile Baumann et sa femme nous attendaient.

29. — Visite à la cathédrale trop peu connue et qui est remplie de merveilles, quoique très inférieure à celle de Chartres et à quelques autres. Le temps et les ennemis de Dieu, huguenots, révolutionnaires ou sulpiciens ont inexplicablement respecté les vieux vitraux et les vieilles pierres. Vu aussi quelques antiques maisons.

Je ne connaissais Baumann que par ses livres et par ses lettres. L'hospitalité qu'il nous donne est une occasion de causeries qui me font mieux apprécier cet excellent artiste à l'égard duquel je me reproche d'avoir quelquefois manqué de justice. Esprit très discernant et âme très endolorie. Aussi mal récompensé que moi-même de ses travaux littéraires, il est forcé pour vivre de pratiquer la pédagogie universitaire, quoique persuadé de l'inutilité absolue et dérisoire de ce labeur accablant.

Promenade au Jardin des Plantes, car le Mans, lui aussi, possède cet objet de luxe, où la seule attraction paraît être un abominable sanglier.

30. — Heures très douces. Baumann que je ne savais pas musicien et même virtuose dans le sens le plus honorable de ce mot, joue avec Madeleine du Mozart et du Beethoven. Lui-même, seul, exécute au piano une très belle pièce de Bach.

Les Anglais sont très nombreux au Mans. Une visite à leur campement s'imposait. L'impression est formidable. Tous ces hommes, équipés merveilleusement, ont la plus belle allure du monde. Ils traversent continuellement la ville où chaque corps ne fait que peu de séjour et c'est un réconfort puissant de pouvoir compter sur de tels auxiliaires.

Vu chez notre hôte le jeune abbé M.., infirmier

dans un hôpital militaire, que je ne connaissais, lui aussi, que par correspondance. C'est un tout petit homme très vif au front vaste, qui paraîtrait comique sans un surprenant éclair d'intelligence atténué par une visible tendresse de cœur.

Toutes les feuilles d'automne reproduiront, avec ou sans commentaires, la farce imprévue d'Anatole France écrivant au ministre de la Guerre de faire de lui un soldat. « Beaucoup de braves gens », dit-il, « trouvent que mon style ne vaut rien *en temps de guerre*. » Ne lui suffit-il pas d'avoir pour lui tous les imbéciles en temps de paix ?

Mort de Guy de Cassagnac tué à la tête de sa compagnie dans l'un des derniers combats. Tu mourras autrement, Anatole.

Octobre.

1er. — Il faut partir. Je dis adieu à mon ami qui va tristement reprendre ses cours.

Joie extrême de nous retrouver chez nous, de revoir les bonnes figures des réservistes qui gardent le village. Le temps d'ailleurs est exceptionnellement beau.

Carte de Philippe Raoux m'apprenant qu'il lui est né un fils. Il n'a pu en être informé qu'après trois semaines.

Très belle lettre de Jeanne Boussac :

... Souvent, alors que j'étais dans l'angoisse terrible de ne rien savoir de mon mari, je pensais à vous comme à l'âme en qui furent les plus grands tourments et sur qui toute souffrance s'est essayée, sans pouvoir interrompre son cantique à la Gloire de Dieu. Je pensais à votre force et je cherchais à regarder ma souffrance avec vos yeux qui changent les valeurs des choses et découvrent, en celles qu'on redoute, des richesses et des joies inconnues. Je m'efforçais aussi d'imaginer votre Journal et de deviner comment les événements de ces jours y venaient s'inscrire, nus de tout ce qui est anecdotique et contingent, dépouillés de tout ce qu'on est si fatigué d'entendre dans ces temps de bavardage et de cordialité générale, réduits enfin à leur poids divin. Votre dernière lettre, c'était comme une page détachée pour moi de votre Journal, comme une promesse de la joie précieuse que nous aurons plus tard à lire ce septième volume.

J'ai beaucoup relu aussi *Sueur de Sang*, mais, cette fois, l'artiste magnifique de ces récits disparaissait et je ne voyais plus que votre immense pitié surnaturelle. Là encore, dans l'entrechoc des apparences terrifiantes, vous n'aviez en vue que les âmes, les pauvres âmes transies, aveugles, au péril des corps exténués, les âmes « banales » de tous ces pauvres « qui tombent sans indignation ni gémissement dans les pitoyables bras des capitaines invisibles. » (*Sueur de Sang*, page 128.) Quelle miséricorde il y a dans cette phrase qui me revient sans cesse maintenant, lorsque je prie pour ceux qui combattent et qui meurent...

De Raoul Gilbert ; autre note :

Les femelles qui ravitaillent les blessés dans les gares

constituent les groupes les plus encombrants et les moins édifiants qui soient. Elles sont là en partie de plaisir. Chaque annonce de la clochette est saluée par de joyeuses acclamations. Mais le bonheur qu'elles apprécient par-dessus tout, c'est d'être au milieu d'hommes dont les plaisanteries obscènes et stupides les font pâmer d'aise. Je sais, d'ailleurs, que les bureaux de placement qui approvisionnent les gares de ce personnel sont la place Blanche, *le Rat mort*, *l'Abbaye de Thélèmes*, le café des Princes, le Soufflot, bref, toutes les bonnes maisons...

3. — La folie collective du peuple allemand est assez bien exposée par l'abbé Wetterlé dans un article sur l'Allemagne moderne. Pour l'Allemagne complètement transformée par la Prusse, il n'y a plus qu'une seule doctrine, une foi unique : *Deutschland über alles*. Cela paraît fou, monstrueux, mais c'est ainsi, et c'est désormais inchangeable. Tout ce qui est beau, grand, attirant, devient ou est devenu spécifiquement allemand. Toutes les tares, tous les vices sont fatalement d'importation étrangère. Cette croyance est systématiquement entretenue dans l'âme des générations nouvelles par l'instituteur, le professeur de lycée et surtout par le savant universitaire. Oui, l'Allemagne est au-dessus de tout et par les incomparables qualités de la race germanique et par une prédestination divine, assez semblable à celle du peuple hébraïque dans l'Ancien Testament.

Il n'y a donc pas lieu de s'étonner des excès commis par les troupes allemandes. On les y avait si bien préparées ! Assassinat, pillage, incendie et viol, tout leur est permis parce que l'Allemand seul a des droits et que tout ce qui est au-dessous du ciel lui appartient.

Mais comme il faut tout de même une sanction, l'Allemagne profondément et universellement impie, a senti le besoin de mêler Dieu à toutes ses manifestations. Les monnaies comme la plaque de ceinturon du soldat, portent l'inscription : *Gott mit uns*, Dieu avec nous. L'empereur Guillaume traite Dieu comme son frère cadet. Il Lui impose ses conseils, quand, d'aventure, il ne Lui donne pas des ordres. Dieu ne serait plus parfait s'Il n'était pas allemand. Les Germains annexent tout, même le ciel.

Folie collective, avez-vous dit, mon cher abbé, pour vous faire accepter de vos lecteurs. Il me semble que le mot *possession* serait plus exact et je crois l'avoir lu dans votre pensée.

Messe pour les soldats de la paroisse. Il y avait *deux* assistants du pays. Peut-être même étaient-ce deux étrangers.

On parle de rétablir en France le Maréchalat, ce qui est au moins étrange. Cela, bien entendu, pour récompenser le général Joffre, qui paraît conduire la guerre d'une façon tout à fait supérieure. Je présume qu'au lendemain de la

victoire, les socialistes lui feront payer cher cette supériorité.

4. — Lettre du Frère D..., à propos de la cathédrale de Reims :

Qui sait, qui pourrait affirmer que cette métropole splendide qu'on croit avoir été bombardée et détruite par les Prussiens, n'a pas été très réellement criblée, broyée, le 19 septembre dernier, par *le Bulletin* du diocèse de Reims, insérant, le 7 octobre 1911, et accentuant le 25 mai 1912, que « le tissu de grossièretés et de sottises » publié sous le titre de Secret de la Salette ou de Secret de Mélanie, etc., avait été mis à l'Index et même condamné ?

5. — A Emile Baumann :

... Quelle merveille que notre rencontre, cher ami ! Il faut se rappeler à chaque instant que c'est Dieu qui fait tout et qu'il le fait absolument de toute éternité. Il a donc fallu, dans la Prescience divine, l'immolation d'un million d'hommes, en attendant d'autres immolations, pour que nous nous rencontrassions un certain jour. Nécessité de conclure que cela était extrêmement important, et voilà ce que nous ne savions ni l'un ni l'autre.

Il en est ainsi, d'ailleurs, de tout ce que Dieu fait. Le déplacement d'un atome fait partie du plan divin et a une importance indicible. Rien n'est indifférent et les moindres actes ont une gravité redoutable. Quand on est assez comblé de la Grâce pour y penser sans cesse, il est facile d'être un saint. On est un saint.

Depuis un grand nombre de siècles, les cuistres se donnent un mal infini pour nous faire croire que la sainteté est difficile. Prestige du démon. Rien n'est plus

facile. La bonne volonté suffit, quoi que puissent dire les théologiens ou les écrivains ascétiques acharnés à décourager les pauvres moutons du Christ. *Quærite primum regnum Dei et justitiam ejus, et hæc omnia adjicientur vobis.* Adorable simplicité de l'Evangile !

On est si fort et on voit si loin quand on est situé sur ce piton lumineux ! Il suffit de respirer. On est thaumaturge, parce qu'on veut toujours la même chose. On est prophète, parce qu'on dit toujours la même chose, et la Prière, qui n'est autre qu'une effusion de larmes amoureuses, apparaît, comme au Jardin de l'Agonie, un effet tout naturel de la Bonne Volonté de Dieu..

Alors, paix et joie, quoi qu'il advienne, ainsi que l'entendaient les vieux Martyrs, gens d'une simplicité extrême qui n'ajoutaient rien à l'Evangile.

Des millions de brutes enragées que l'imbécile Guillaume a lancées sur nous, que restera-t-il dans quelques lustres? A peine quelques gâteux lamentables sur un immense fumier. Qu'importe aux chères âmes qui sont à la porte du Paradis?

J'écris ces choses par un temps extraordinairement doux et lumineux.

7. — Mort subite de M. de Mun. Grand deuil pour les Bien-Pensants.

A Philippe Raoux. Je le félicite d'abord de la naissance de son fils dont il n'a pu connaître la venue au monde que trois semaines après :

... Combien est étrange et amer ce pouvoir donné à un avorton impérial et luthérien de désoler ainsi les enfants de Dieu ! Je sais bien qu'un imbécile féroce peut tuer sa conscience, mais, tout de même, condamner à

mort injustement des millions d'hommes, décréter le deuil, la misère et le désespoir pour les deux tiers des familles européennes et, en même temps, se vouer soi-même à la ruine totale aggravée d'une honte infinie, tout cela semble difficile à concevoir. On dit que le crétin ne dort plus et qu'il fait tout le temps dans sa culture. Il y a de quoi et je me demande où est le bâtard des démons qui consentirait à prendre sa place.

Vous naissiez à peine, mon cher ami, que déjà les pires catastrophes étaient attendues par moi. Il me semble que je vais enfin être servi. Autrefois, on mettait en ligne des armées de cent ou deux cent mille hommes. Une bataille d'un jour réglait le sort d'un empire et cette bataille, qui se développait sur quelques lieues ou kilomètres carrés, prenait pour toujours le nom d'une ville ou d'un village. Aujourd'hui nous voyons combattre des millions de soldats à l'occident et à l'orient, les batailles durent des semaines, des mois, et elles ont lieu sur des fronts si étendus qu'on est forcé de leur donner des noms de fleuves. Rien d'approchant ne s'est vu dans aucun siècle.

Il est vrai que l'exécrable empire allemand est condamné. Cela coûtera horriblement cher sans doute, mais on veut qu'il périsse. Le monde entier, on peut le dire, demande l'extermination de ce monstre et elle est certainement inévitable. Tous nos départements du Nord, de l'Alsace au Pas-de-Calais, et la moitié au moins de la Belgique seront un désert, mais les Barbares, poussés au delà du Rhin par quinze cent mille vengeurs, seront forcés d'aller au-devant des Russes qui ne leur feront pas de quartier. Jamais il ne se sera vu une comparable effusion de sang. Une vieille prophétie que j'ai lue en 1870 annonce que cet écrasement prodigieux s'accomplira dans les plaines de Westphalie.

La carte de l'Europe sera changée alors, Dieu sait comment! La République arrondie de l'Alsace-Lorraine reconquise, peut-être aussi de la Bavière rhénane, enflée de son triomphe et plus *impénitente* que jamais, s'occupera de régler ses comptes chez elle. L'apparente union des Français, actuellement déterminée par l'énormité du danger commun, disparaîtra en un instant... Mélanie, à qui la Sainte Vierge avait dévoilé l'avenir, disait que la Terreur ne serait plus rien en comparaison de ce qui lui avait été montré. On ne le croit pas. Il y a pourtant des *signes* dès maintenant et cette guerre atroce en est un assez visible. Vous avez dû remarquer l'étonnante date du bombardement de Reims, le 19 septembre, *à 3 heures de l'aprés-midi*. Naturellement nul de nos catholiques n'a remarqué cela, à commencer par le cardinal-archevêque Mgr Luçon, ennemi particulier de Mélanie. Ce prince de l'Eglise s'est consolé de la destruction de la Cathédrale en constatant, dans une lettre inouïe publiée par tous les journaux, que sa maison, à lui, avait été épargnée. « Ma maison », a-t-il écrit, « est intacte. »

Jeanne et Madeleine ont été, cet après-midi, à Maintenon, porter aux blessés du tabac et du raisin, et elles reviennent gravement impressionnées.

8. — Je parle à un jeune prêtre de l'avenir qui nous est réservé par nos évêques dont le type semble réalisé en Mgr Luçon. Comme lui, tous seront attentifs à leurs maisons, bâties peut-être par la franc-maçonnerie, qu'ils s'arrangeront pour conserver intactes, *avant tout*. Ce

résultat obtenu, ils seront forts pour prêcher à leurs ouailles ce qu'ils nommeront la résignation chrétienne, c'est-à-dire l'acceptation des lois les plus infâmes. Et si quelques-uns se souviennent encore de la Salette, combien ils s'applaudiront de leur sagesse de réprouvés qui leur fit mépriser le Secret de Mélanie et désobéir opiniâtrément à leur Souveraine!

Dans *Celle qui pleure*, chap. XIV, je parle des menaces de la Sainte Vierge concernant les pommes de terre qui doivent pourrir et je rapporte une lettre de Jeanne reçue au Tréport, le 6 septembre 1906, où elle me disait avoir reçu en songe l'explication de certaines paroles : « Les pommes de terre signifient les morts. » Cette année, les pommes de terre pourrissent et les morts sont innombrables. Coïncidence étrangement significative, après la catastrophe de Reims. Il y en aura d'autres.

9. — Messe de saint Denis. Nous étions seuls. Honte sur ce pays où il y a pourtant des parents de soldats. Le curé avait annoncé que cette messe serait pour eux.

Recueilli dans la *Deutsche Handelswacht* de Hambourg :

Tout ce qu'il y a d'élevé et de noble dans la vraie culture de l'âme et de l'esprit, dans le développement du genre humain, a atteint sa plus complète, sa plus pure expression dans le peuple allemand. Une défaite alle-

mande serait la fin de la vraie humanité et si le monde veut voir le progrès, il faut que le monde devienne allemand. L'Allemand doit avoir la domination sur le monde.

10. — Confirmation de ce qui précède. Pierre m'écrit de Rotterdam :

Je possède un petit document de l'immense et incommensurable infamie des Allemands. Tu connais naturellement leur canon de 42 cm. En Allemagne, je ne sais où, les gens peuvent voir un exemplaire de cette machine diabolique, en payant un prix d'entrée. Ils reçoivent un petit carton, un billet sur lequel est imprimé ce qui suit. (Je traduis de l'allemand) :

« L'ACTIVE BERTHA *ou le Secret de Krupp!*

« La nouvelle artillerie de Krupp avec laquelle les forts blindés de Liége ont été bombardés. — Poids du canon, 113.000 kilogr. Longueur du canon, 21 mètres. Calibre, 42 cm.

« Poids de l'obus, 950 kilogr. Poids de la poudre de la cartouche, 383 kilogr. Un coup coûte environ 38.000 marks (47.500 fr.).

« Hauteur de l'obus, 1 m. 70 c.; portée, 40-45 kilom. Il traverse jusqu'à 40 kilom. un blindage d'acier d'une épaisseur de 1 m. 90 c.; jusqu'à 45, il traverse encore une couverture de béton armé d'une épaisseur de 5 m.

« La recette est au profit de la Croix Rouge. »

Je te certifie l'authenticité du document. C'est trop monstrueux pour ne pas être absolument vrai. Et puis, l'esprit de cela, l'esprit d'en bas de cette blague sinistre, de verser la recette à la caisse de la Croix Rouge !

Malgré ces engins évidemment calculés pour

la destruction des forteresses et des cathédrales, il paraît tout de même que notre artillerie moins ambitieuse déconcerte un peu la jactance des goujats allemands.

Nos artilleurs au costume sévère, ils les nomment « les bouchers noirs ».

Notre curé invitait une de ses paroissiennes à prier pour nos soldats. « Je n'ai personne à la guerre », a-t-elle répondu.

11. — Autre confirmation de la beauté de l'âme allemande.

Les *Hamburger Nachrichten* du 23 septembre ont publié la lettre suivante écrite par un officier allemand au sujet du traitement à donner aux prisonniers français :

Après toutes les expériences que nous avons faites avec les Français, expériences qui nous ont inspiré de l'étonnement, du mépris et du dégoût, je dois dire que tout soldat allemand légèrement blessé doit avoir le pas sur un Français grièvement blessé. Traitez les Français comme des malades, mais surtout comme des prisonniers. Ils ne sont dignes d'aucune sympathie personnelle, parce qu'ils n'en seraient pas reconnaissants... Empêchez nos sœurs et nos garde-malades de s'approcher d'eux... Soyons justes, mais ne soyons pas doux. Ils simulent la reconnaissance, mais, en fait, ce sont des êtres menteurs et dégénérés. N'oubliez pas que les Français ne sont pas comme nos soldats. Ils sont lâches et rusés. Ils évitent le combat en rase campagne et nous tendent des pièges. Nous sommes contraints de faire la guerre à un peuple qui est à un niveau moral très inférieur

rieur au nôtre et que nous méprisons. Les Français sont un peuple déchu. Aussi, à leur égard, encore une fois, de la justice, mais point de douceur. Ces gens-là sont capables de tout.

Proclamation de Guillaume à son armée de l'est :

Rappelez-vous que vous êtes le peuple élu ! L'Esprit du Seigneur est descendu sur moi parce que je suis empereur des Germains.

Je suis l'instrument du Très-Haut.

Je suis son glaive, son représentant.

Malheur et mort à tous ceux qui résisteront à ma volonté ! Malheur et mort à ceux qui ne croient pas à ma mission ! Malheur et mort aux lâches !

Qu'ils périssent tous les ennemis du peuple allemand !

Dieu exige leur destruction. Dieu qui, par ma bouche, vous commande d'exécuter sa volonté.

L'extrême bêtise dans la démence, tel paraît être le cas de Guillaume.

On annonce la prise d'Anvers.

12. — La conspiration franc-maçonnique fonctionne. On fait courir dans les campagnes le bruit que les curés ont payé les Allemands pour nous faire la guerre, et le gouvernement vient d'interdire aux infirmières de donner des médailles aux blessés.

Hier des taubes ont survolé Paris, tuant ou blessant plusieurs personnes. Ils ont même essayé d'incendier Notre-Dame.

13. — Tristesse énorme. Je ne peux presque pas supporter ce qui se passe. La France est pour moi comme un lion dévoré vivant par la vermine.

On me communique le texte de la circulaire de Millerand concernant les médailles ou objets de piété qu'il faut se garder de distribuer aux malades. Elle ne lui fait vraiment pas honneur. Ce pauvre ministre obéit à des *consignes* qui doivent singulièrement le dégoûter.

14. — Les Allemands occupent Lille et le gouvernement belge a été transféré au Havre, en attendant que ce malheureux pays soit délivré des crapules horribles qui l'ont envahi presque totalement. Cauchemar inouï. Nouvelles à peu près nulles. Les Allemands débarrassés de l'obstacle d'Anvers, la forte partie se joue maintenant au nord. On ne sait comment cela finira.

La belle âme allemande. Lettre d'une mère à son fils :

... Nous allons tous très bien, mais il y a quatorze jours que nous ne travaillons plus .. Nous ne savons pas au juste quand cela ira mieux, mais nous devons espérer que vous ferez bientôt votre entrée à Paris et que *vous nous rapporterez beaucoup de bijouterie et de montres en or*, parce que l'argent chez nous fait défaut... Exterminez toute cette bande de brigands que l'on appelle l'armée française. Beaucoup de bonjours t'envoient ta mère, tes frères et sœurs, ainsi que tous tes amis. Nous espérons que tu nous reviendras en bonne santé,

mais, *encore une fois, n'oublie pas les montres en or.* Nous sommes tous tranquilles, il n'y a rien au-dessu de l'armée allemande.

16. — Horreurs allemandes. A Dinant. Cette malheureuse ville comptait 7.500 habitants. Un millier d'entre eux ont été fusillés, égorgés, mutilés. Tous ces crimes ont été commis sans l'ombre d'un motif. A Aerschot les Boches, sur les ordres de leurs chefs, ont fusillé le maire et ses enfants. Ils ont enterré vivantes plusieurs personnes parmi lesquelles des vieillards. Avant de subir cet affreux supplice, les malheureux ont dû creuser leur propre tombe. A Andenne, autre massacre. A Spontin, village près de Dinant, pas un habitant n'est resté vivant, pas une maison n'est demeurée debout. Partout égorgement des femmes et des enfants. On ne finirait pas s'il fallait tout dire.

Après Reims, c'est le tour d'Arras, la merveilleuse capitale artésienne. Son sublime hôtel de ville est en ruines. Le beffroi subsiste encore mais pour combien de jours ?

17. — A Philippe Raoux :

Quand finira cette guerre atroce ? L'orgueil et la méchanceté des Allemands étonnent le monde et ne peuvent être égalés, fort heureusement, que par la médiocrité ou la sottise de leurs chefs. Imaginez-vous Napoléon, à la tête de deux millions de soldats, manœuvrant d'une façon aussi imbécile ? Le fin du fin, pour ces

brutes, consiste à répandre la terreur par les abominables moyens que vous savez. Résultat. Le déshonneur absolu, l'exaspération des opprimés, l'exécration universelle et le désir enragé des représailles sans merci. Une telle folie démoniaque est un cas de *possession collective*, sans nul moyen d'exorcisme. Les Kuistres infâmes qui se disent « intellectuels » ont appelé la mort. Ils l'auront accompagnée d'une amertume et d'un désespoir indicibles. « Dieu est avec nous », disent-ils en incendiant, violant, pillant et massacrant. Leur kaiser couche toutes les nuits avec son « vieux Dieu », le Votan de ses ignobles ancêtres. Ils ont raison, sans doute, en ce sens qu'ils se condamnent eux-mêmes de la façon la plus précise, la plus terrible. « Dieu est avec moi, en moi, sur moi », dit le damné, et c'est sa torture infinie.

C'est par esprit chrétien que les Allemands fusillent les femmes et les enfants. Voici ce qu'un prêtre (?) du nom de Hein, membre du Reichstag, écrit dans *la Gazette de Voss*, d'après le correspondant du *Standard* à Copenhague :

Il est vrai que nos soldats ont fusillé, en France et en Belgique, hommes, femmes et enfants et qu'ils ont détruit leurs habitations. Mais quiconque considère cela comme contraire aux enseignements de la doctrine chrétienne montre seulement qu'il n'a pas la moindre compréhension du véritable esprit du Christ!...

18. — Froid et tristesse horribles, aggravés par la pensée de notre départ à préparer. Nos filleuls, les Maritain, revenus d'Angleterre, nous attendent impatiemment à Versailles. Pierre

écrit assez souvent. Il vit à Rotterdam, dans l'horreur de ce qu'il y apprend par les réfugiés belges.

19. — On me raconte ces deux abominations devenues extrêmement banales : le blessé dont les Prussiens ont crevé les yeux et cette femme nue *crucifiée* sur une porte. Symbolisme effroyable voulu par le démon : le peuple français aux yeux crevés et la France nue crucifiée sur la porte du ciel.

Lecture bienfaisante de la *Vie* d'Anne-Catherine Emmerich. Les Allemands de Westphalie, à cette époque, ressemblaient peu à ceux d'aujourd'hui. La Prusse, alors, n'avait pas encore empoisonné l'Allemagne.

24. — Retour. Versailles et Bourg-la-Reine.

25. — Appris cette belle parole d'Hanotaux : « Nous (!) allons à Bordeaux pour y organiser la victoire. »

28. — A Termier :

Sans être un combattant sous la mitraille, je suis tout de même, avec des centaines de mille, une victime de la guerre. Toutes les conditions économiques sont changées ou sur le point de changer et je me vois ici, en cette saison, avec des ressources dérisoires épuisées bientôt ; n'ayant rien à espérer de mes éditeurs ; accablé de la détresse universelle ; suffoqué de honte et de rage à la pensée de tous les pourceaux qui vont polluer la France, après les brutes qui l'auront piétinée ; torturé enfin par la *nécessité* d'achever mon œuvre, à moi,

d'accomplir jusqu'au bout, et quoi qu'il advienne, la mission qui m'est confiée, privilège effrayant qu'il ne m'est pas possible d'esquiver. Vous savez comment mes chers filleuls sont venus à moi. Pierre van der Meer m'a dit bien souvent : « Sans tes livres je n'aurais pas pu devenir chrétien. » Assurément Dieu aurait pu se passer de moi pour celui-là et pour d'autres, mais *il ne l'a pas voulu*, c'est évident.et voilà ce qui constitue ma mission, ma vocation. Après cela Dieu exige-t-il que je devienne encore le parrain d'une multitude, que la France du XXe siècle devienne ma filleule et que j'endure pour cela des tourments incomparables? Cette idée est affolante...

Un Boche qui n'a pas pour deux sous d'hypocrisie, exception merveilleuse, c'est le général von Disfurth. Voici ce qu'il écrit dans *le Tag* de Berlin :

Il est au-dessous de notre dignité de défendre nos troupes contre les accusations injustes de l'*intérieur* et de l'extérieur. Nos troupes et nous-mêmes nous ne devons d'explications à personne, nous n'avons rien à excuser, rien à justifier. *Tout ce que feront nos soldats* pour faire du mal à nos ennemis, pour attacher la victoire à leurs drapeaux, tout cela sera bien fait et tout est justifié d'avance, du moins devons-nous le considérer comme tel. Nous n'avons pas du tout à nous occuper de l'opinion des autres pays, mêmes neutres. Et *si tous les monuments, tous les chefs-d'œuvre d'architecture* qui sont placés entre nos canons et ceux de l'ennemi *allaient au diable*, cela nous serait parfaitement égal. Nous les pleurerons peut être en des temps plus calmes, mais à présent il n'y a pas un mot à perdre

là-dessus. Mars est le maître de l'heure et non Apollon. *Le plus modeste tertre qui s'élève au-dessus du corps d'un de nos guerriers est plus vénérable que toutes les cathédrales et tous les trésors d'art du monde.* On nous traite de Barbares, qu'importe! Nous en rions. Nous pourrons tout au plus nous demander si nous n'avons pas lieu d'en être fiers.

Que l'on nous épargne enfin et définitivement ce bavardage oiseux, que l'on ne nous parle plus de la cathédrale de Reims et de toutes les églises, de tous les palais qui partageront son sort. Nous ne voulons plus rien entendre. Que de Reims nous vienne la nouvelle d'une deuxième et victorieuse entrée de nos troupes! Tout le reste nous est égal.

O triques inutilement agitées par le vent sur un si grand nombre d'arbres, et vous, cordes solides qui grincez en vain dans tous les puits, que pensez-vous de ce drôle?

20. — A Baumann. Généralités. La Salette et la désobéissance hypocrite des prétendus fidèles. *Deus non irridetur... Nisi pœnitentiam habueritis, omnes similiter peribitis...* Pour moi, je suis un vieux pauvre devant un mur noir.

On ne voit pas la fin de cette guerre affreuse. Il y a eu les batailles de la Marne, de l'Aisne; maintenant les Allemands font des efforts enragés pour nous vaincre du côté de Dunkerque et de Calais, ayant, disent-ils, le projet d'une descente en Angleterre, car les chefs semblent livrés à la démence et Guillaume prétend faire mieux que Napoléon.

Novembre.

1er. — Dans *le Matin*, article évidemment *désintéressé* pour la défense de notre généreux gouvernement qui « organise » si bien « la victoire » à Bordeaux, en s'interdisant de faire la noce, ainsi que l'ont prétendu quelques méchants. Il suffit de jeter les yeux sur la carte pour voir que nos ministres auraient pu aller à Bayonne ou à Perpignan.

2. — Brou vient me voir. Il a un terrible emploi, chiennement rétribué d'ailleurs, à la mairie de son arrondissement, service des allocations, où il voit défiler du matin au soir les plus affreuses misères. On se réjouit comme on peut de la déconfiture désormais probable des Allemands,

3. — A Termier :

Je voudrais pouvoir vous dire quelque chose de M. Quinson dont la mort vous afflige. Il est parmi ceux que j'ai le devoir et la volonté de ne pas oublier. J'en ai connu de ces mécréants que Dieu aime, que Dieu *préfère* et, persuadé que tout ce qui arrive est adorable, je me dis que la mort certainement généreuse de celui-là pourrait bien être une marque de prédilection, et de prédestination. Nous voyons les choses à travers notre sensibilité. Dieu les voit autrement et nous entrons dans sa profondeur éternelle quand nous le bénissons en pleurant et sans chercher à comprendre.

« 1er novembre, 92e jour de la guerre », m'écrivez-vous. Evidemment, c'est autre chose que les Cent jours de 1815. Mais le monde militaire ne sait rien et ignore le reste. Personne, en effet, ne sait rien, excepté peut-être Hanotaux qui « organise la victoire ». Avez-vous lu un article prodigieux du *Matin* disant que nos gouvernants se tuent de travail à Bordeaux où on les croyait occupés à faire la noce ? Voilà qui est consolant. On m'a parlé hier d'une chose non moins consolante. Le Kaiser, ami intime de Dieu, comme vous le savez, a fait une proclamation où il déclare aux Polonais que la Sainte Vierge lui est apparue pour le bénir et fortifier son courage ! Cette fois, le cochon est décidément perdu. On assure qu'il est déjà saigné d'un million de ses soldats. Le boudin sera pour rien, cette année. Le généralissime des Cosaques leur en a promis pour Noël, à Berlin même. Il serait dur d'attendre jusque là... Je me dis souvent que cette guerre, courte ou longue, avec les souffrances énormes qui en résultent, pourrait bien n'être qu'un gymnase ou un Prytanée pour l'entraînement des martyrs futurs.

4. — Dédicaces à mes filles de deux exemplaires de luxe du *Pèlerin de l'Absolu.*

A ma Véronique bien-aimée, Dieu a voulu que ce livre, dont le titre donne le sens de toute ma vie, parût juste au moment où se déchaînaient les catastrophes prévues par moi depuis longtemps. Cela, comme tout ce que Dieu veut, doit avoir une signification profonde. N'oublie pas que ton père est le missionnaire de l'Absolu, le seul parmi ceux qui parlent ou qui écrivent, qu'il lui a fallu souffrir beaucoup pour cela, qu'il lui faudra souffrir encore et qu'il a besoin des prières de ses enfants.

A ma petite Madeleine chérie, pour qu'elle fasse grande attention à ce qui lui est demandé. La Volonté divine l'a fait naître au moment qu'il fallait pour que, devenue jeune fille, elle assistât aux événements les plus immenses de toute l'Histoire. Ce livre lui rappellera qu'un courage extraordinaire pourra être bientôt exigé de tous les chrétiens et qu'il ne suffit pas de souffrir, mais qu'il convient à un artiste d'être joyeux dans les tourments. C'est pour cette raison, sans doute, ma chère enfant, que le don de la musique te fut accordé.

5. — Le successeur de Pie X n'a rien fait jusqu'ici, mais sa figure n'est pas sympathique. On le dit, hélas ! politicien à la manière de Léon XIII, et je tremble. *Partes vulpium erunt.*

Je reprends enfin ma *Jeanne d'Arc*, interrompue à la fin de juillet.

6. — Reçu de San Remo le *Giornale d'Italia* où il est dit que « la muse française est morte », parce qu'il ne se trouve personne en France

pour *chanter* magnifiquement pendant cette guerre. A l'envoyeur :

Votre journaliste est un sot et un bavard. On ne *chante* pas quand on se bat. Les éditeurs eux-mêmes se battent et ont fermé leurs boutiques. Il est vrai que je ne me bats pas étant trop vieux, mais je me recueille la plume à la main, quand je ne prie pas et, lorsque cela sera possible, je *parlerai*, tout simplement.

7. — J'apprends qu'une statue de Jeanne d'Arc, à Reims, en un endroit où pleuvaient les obus, a été préservée, jusqu'à ce jour.

8. — Vu quelques amis. On parle naturellement de la guerre, d'autant plus atroce qu'on la regarde de plus près et où l'héroïsme sur quelques points paraît contestable. Il semble qu'il ait fallu à notre généralissime une constance, une fermeté rares et une sorte d'inspiration pour agir efficacement malgré la mauvaise volonté ou l'incapacité honteuse de certains chefs.

11. — « Je ne lis plus aucun journal », m'écrit un prêtre. « L'aveuglement général m'irrite. Ils vont tous à l'abattoir comme des bœufs qui rêvent de gras pâturages, le long du chemin. » Je relève ce mot injuste s'il est appliqué à tous. Combien de pauvres gens ignorant Dieu se dévouent néanmoins et donnent leur vie avec des sentiments de martyrs. Dieu tient compte de cela

Les Allemands, fidèles à leur système de dévastation, ont détruit la petite ville d'Ypres et réduit en poussière les Halles, monument délicieux du XIIIe siècle.

Le kaiser, invoquant son Dieu, déplore la perte de Tsing-Tao, conquis par les Japonais. Occasion de prétendre, avec une impudence difficile à concevoir, que les Allemands soutiennent une guerre *défensive* contre un monde de haine, d'envie et de convoitise ! L'Allemagne, ainsi présentée par son chef, ressemble à une hideuse et sale putain qui se croirait l'objet de la convoitise universelle.

12. — « Si on épargne l'empire allemand », écrit l'abbé Wetterlé, « si on lui accorde une paix honorable après sa défaite, tout sera, dans dix ans, à recommencer. Ces gens-là ne renonceront jamais à leur rêve de domination universelle, à moins qu'on ne paralyse définitivement leur action. Ce sont d'incurables mégalomanes, les maniaques de la force brutale, les virtuoses de la barbarie. Le monde ne retrouvera la paix que le jour où la Prusse n'existera plus ou sera redevenue la pauvre et impuissante principauté de Brandebourg. »

13. — Lettre d'Henri van Haastert :

... Je n'avais pas remarqué la coïncidence du premier bombardement de Reims avec l'anniversaire de l'Apparition de la Salette. C'est infiniment remarquable ! Il ne

des choses qui m'ont le plus frappé dans cette guerre, est que partout, dans presque tous les faits, on voit apparaître la Sainte Vierge, *terribilis acies ordinata*. En voici un exemple surprenant.

Vous savez peut être qu'à Montaigu, petit village de la Campine en Belgique, il existe une statue miraculeuse de Marie et qu'on lui a consacré une église, où viennent, toute l'année, beaucoup de pèlerins. C'était dans les premières semaines de la guerre. Des patrouilles d'uhlans précédaient partout l'armée des Prussiens et, un après-midi, voici des uhlans qui arrivent à Montaigu. Fatigués d'une longue course, ils veulent établir leurs chevaux dans l'église. Ils trouvent la porte fermée. Un officier ordonne de l'enfoncer. Impossible. Alors il fait venir un de ses petits canons, le met devant la porte et donne l'ordre de tirer. Au moment où le coup allait partir, les deux battants s'ouvrent lentement d'eux-mêmes, car il n'y avait personne dans l'église. L'officier, nullement impressionné, ordonne à ses uhlans de conduire les chevaux à l'intérieur. Un ulhan s'avance avec son cheval et, à la minute où ils franchissent le seuil, tous deux tombent, raides morts. Alors une panique saisit la troupe et tous s'enfuient éperdument. Comme ils quittaient le village, toutes les cloches se mettent à tinter *l'Angelus*, sans qu'il y eût personne pour tirer les cordes.

A Pierre :

Henri, de qui j'ai reçu, ce matin, une belle lettre, me parle de son appétit de souffrances. Embrasse-le de ma part et dis-lui de prendre garde. Dieu n'exauce pas toutes les prières, mais quand on lui demande de souffrir, on est infailliblement exaucé, d'abord parce que c'est *dans l'ordre*, ensuite parce qu'il se mêle souvent,

à notre insu, dans cette demande, une sorte de présomption qui doit s'expier, et, comme on entre alors dans l'Absolu, les effets peuvent être terribles. J'en sais quelque chose.

16. — Lettre d'un médecin-major allemand de la 17e division de réserve à sa tante qui demeure à Halberstadt. Extrait remarquable :

Je me suis tellement habitué à la guerre petit à petit que tout me paraît naturel. On s'étonne quelquefois quand on passe un village qui n'est pas incendié, quand on ne doit pas se mettre en marche à minuit ou quand il arrive que tout le jour on ne voit pas de franc-tireur fusillé

Le soir, on se trouve à l'aise à table, on mange du pain noir et du lard et on boit du vin rouge qui a appartenu à un curé fusillé, et on se réjouit à voir comme elles flambent bien, les maisons d'où l'on a tiré.

18. — Dans la tranchée :

La guerre, c'est gentil, on marche, on se bombarde
On joue à Robinson. La nuit on prend la garde
Et l'on s'endort enfin, heureux et palpitant,
Bercés par les obus au doux bruit crépitant.
Que de plaisirs encore la guerre nous procure !
C'est elle qui nous vaut d'avoir fait cette cure
D'air libre et de repos, à l'ombre des grands pins,
Habitant des terriers comme font les lapins.
Et dire qu'il faudra s'en retourner peut-être,
Vivre dans des maisons, se mettre à la fenêtre,
Manger à table, à deux, sans un seul percutant ;
Eh ! bien, je vous le dis, tenez, c'est dégoûtant !

Dédicaces pour un ami :

Celle qui pleure. — Elle pleure plus que jamais, la Douloureuse. Elle pleure des larmes de sang, mais les chrétiens aveugles et sourds continuent à la mépriser.

Vie de Mélanie. — La voilà, la fleur du Mystère. Moi le pauvre des pauvres et le mendiant des mendiants, j'offre plusieurs millions à celui qui me montrera dans toute l'histoire de l'Eglise une sainte aussi merveilleusement privilégiée.

Le Sang du Pauvre. — Le Jardin des Oliviers en fut arrosé, mais il se changera en feu quand l'Esprit-Saint que le feu symbolise donnera son Témoignage sur la terre.

La Femme pauvre. — De la page 287 à la page 382, autobiographie approximative de l'auteur. Ailleurs encore, quelques détails exacts. Imagine-t-on un livre plus douloureux ?

19. — Un journaliste fait parler ainsi le célèbre député irlandais O'Connor :

L'Allemagne ne pourra se dégriser de 1870 tant qu'elle n'aura pas subi quelque terrible défaite. Ce peuple est encore ivre. C'est là tout le secret de sa psychologie, la cause de la mégalomanie qui, depuis 1870, le travaille. Il y a des folies douces et innocentes; d'autres sont homicides. La mégalomanie allemande a revêtu une forme militaire, donc homicide. Et l'on a vu cette monstruosité : une nouvelle Table promulguée chez eux, qui déclare que la guerre est non seulement inévitable, mais désirable; qu'elle est nécessaire à la santé physique et morale d'une nation, qu'elle est un puissant facteur des progrès de l'humanité. L'humanité, pour ces gens-là, ne se compose plus de races distinctes, douées chacune de qualités particulières, ayant droit, chacune, à

la vie et à l'accomplissement de ses destinées. Non, non il n'y a qu'une hiérarchie de races inférieures avec, au sommet, le peuple allemand, le militarisme allemand, la *Kultur* allemande. Ce serait à sourire de pitié si l'épouvantable orgueil germanique n'avait déchaîné d'aussi terribles calamités... Ces gens veulent la domination du monde, l'écrasement de tout ce qui n'est pas eux sous la botte prussienne... Certes, je considère Guillaume II comme largement responsable et comme un criminel, mais ce n'est pas un homme physiquement normal. Vous avez entendu parler de ses syncopes et de ses crises de nerfs. La mégalomanie dont souffre son peuple est chez lui à l'état aigu. Ses discours, ses lettres, ses télégrammes, son insistance à se réclamer du droit divin, ses familiarités avec Dieu, sa manie de vouloir briller en tout — au point qu'un jour il osa offrir à Lenbach, le grand peintre allemand, une pauvre croûte exécutée par lui et représentant une bataille navale, — qui oserait affirmer que tout cela est d'un être sain ? Bismarck disait un jour, parlant de Guillaume II à sir Charles Dilke qui me l'a répété : « *Celui-là* ne fera jamais la guerre ; il a trop de nerfs. »

Bismarck se trompait. *Celui-là* a fait la guerre justement parce qu'il a trop de nerfs. Il n'a pas su résister à la néfaste influence de l'odieuse camarilla qui l'entourait. Jamais le Kaiser n'entendait une parole honnête et désintéressée. Avait il un seul ami en Europe ? La haine et les menées sourdes de son fils, l'incapacité de son chancelier, ce Bethmann-Hollweg qui voulut jouer au Bismarck ; les excitations venues des cercles militaires, tout a dû affoler ce pauvre sire. Je n'ai rien lu de saisissant comme les articles qui racontaient la promenade du Kaiser, traversant Berlin le soir de la déclaration de guerre, parmi les vivats d'une populace enivrée

d'orgueil et de haine. Lui, cependant, raidi, tout seul dans son automobile, très pâle, silencieux, sinistre, ployant déjà sous le poids de ses soucis, de ses craintes, de ses pressentiments, semblait un fantôme... Celui-là, son châtiment a commencé à cette minute, il en donnait l'impression terrible.

... Vous demandez comment finira la guerre. Elle finira quand l'Allemagne vaincue et le Kaiser découragé accepteront nos conditions. Avant tout, le retour de l'Alsace et de la Lorraine à la France; la reconstitution d'une Pologne indépendante; la reconnaissance du principe des nationalités adopté désormais comme le moyen de résoudre tous les problèmes européens; la réfection de la carte de l'Europe, en tenant compte du droit de toutes les races à se gouverner elles-mêmes en toute indépendance; la condamnation formelle de la théorie allemande qu'une nation peut, par la force, s'emparer du territoire d'une autre nation et asservir ses habitants. Ce sont là les plus essentielles conditions. Mais ces conditions ne pourront être acceptées par l'Allemagne *que dans Berlin, et dans Berlin conquis.*

Voici maintenant ce qu'écrivait à un ami hollandais le célèbre professeur de l'université de Berlin, Adolf Lasson :

... Un étranger est un ennemi jusqu'à preuve du contraire. On ne saurait rester neutre vis-à-vis de l'Allemagne et du peuple allemand. Ou bien on considère l'Allemagne comme la création politique la plus parfaite que l'Histoire ait connue, ou bien on approuve sa destruction, son extermination. Un homme qui n'est pas un Allemand ne sait rien de l'Allemagne. Nous sommes moralement et intellectuellement supérieurs à tous, hors

de jour... L'Allemagne a enseigné au monde à diriger la politique avec conscience et la guerre avec loyauté.

Dans cette lettre à peine croyable, Guillaume est qualifié de « délices du genre humain » et Bethmann-Hollweg est appelé « le plus éminent des hommes actuellement vivants ». Dans une autre épître du même au même, il est déclaré ceci : « Dans un monde de méchanceté, *nous représentons l'amour* et Dieu est avec nous. »

22. — Le chef-d'œuvre de la célèbre organisation allemande paraît être celle du pillage. Quand les derniers Allemands non encore exterminés auront quitté la Belgique, on se demande ce qui restera de ce malheureux pays. Les Germains sont d'extraordinaires déménageurs. Partout où il y a quelque chose ayant une valeur quelconque, meubles ou œuvres d'art, pour ne rien dire de l'argenterie ou des bijoux, à Bruxelles, par exemple, on voit s'arrêter de grandes tapissières aussitôt remplies de tables, de commodes, de bahuts, de tapisseries. Tout cela va en Allemagne. Sur les tapissières des noms d'officiers sont inscrits à la craie, avec leur adresse. On ne compte pas les objets d'art qui ont disparu.

Des « bons de pillage » ont été trouvés sur des soldats allemands tombés à Aerschot et à Haelen. C'est l'autorité militaire supérieure qui donne ces bons aux plus recommandables soldats.

« Maison bonne pour piller. » Ceux-là commencent ordinairement par les caves.

25. — Un doux professeur Ostwald, lauréat du prix Nobel, a trouvé le moyen d'être plus étonnant encore que le professeur Lasson. Celui-là organise l'Europe simplement. Il a découvert le « facteur de l'organisation ». Cela consiste, en Allemagne, à « tirer de chaque individu un maximum de rendement dans le sens qui est le plus favorable pour la société ». Si la bête crève, on la remplace. La société avant tout. Or, la société, c'est l'Allemagne et les autres peuples sont les individus, créés et mis au monde pour l'Allemagne. Inutile de dire que le professeur Ostwald est pacifiste. Toute la terre étant devenue allemande, ce qui ne peut tarder, et les hommes de toutes les nations étant devenus les nègres de l'Allemagne, la guerre n'aura plus de raison d'être puisque le monde sera définitivement *organisé*.

Quelques inférieurs demanderont peut-être où seront alors situées les âmes et quel pourra bien être le rôle de la religion. Voici la réponse du lumineux Ostwald :

C'est là une conséquence qu'il n'a pas été possible d'éviter. La situation présente évoque nécessairement, dans bien des domaines, les *instincts ataviques*. Je dirai cependant que Dieu le Père est réservé chez nous à l'usage personnel de l'empereur (*sic*). Une fois on a parlé

de lui dans un rapport du grand état-major général ; mais remarquez-le bien, il n'y a plus reparu.

26. — Lettre de Félix Raugel :

Bien cher ami, je sors d'un combat épouvantable. Je suis passé miraculeusement à travers les milliers de balles et les obus. C'était à l'affaire de Cirey. J'ai pensé à vous, car j'ai pu dire à Dieu à tous ceux que j'aime et répéter *in manus tuas* plusieurs fois. Comment en suis-je sorti ? Dieu ne voulait pas encore de moi. A vous très affectueusement en cette fête de sainte Cécile, la douce martyre.

Quelle musique ! Je devais être tué par un de nos 75 dont les éclats se sont arrêtés à mon voisin de combat. Il a eu la cuisse luxée. J'ai seulement eu la respiration coupée. Aussitôt grêle de balles, mais deux autres avaient été tués net... Il était 7 heures du matin et le combat n'a fini qu'à 3 h. 1/2. On avait ainsi le temps de prier, mais je n'ai pas peur. Nous nous reposons quelques jours à Baccarat, ville démolie et incendiée, en attendant les nouveaux appels de la France chérie qui est bien, malgré tout, la nation élue et qui sera sauvée. Je sais que vos prières me suivent et me servent de bouclier.

28. — Lettre fort imprévue de la fille de Lumbroso demandant de mes nouvelles. On m'aime et on m'admire, naturellement, en déplorant que je n'aie pas compris de tels sentiments. Espérance d'un nouvel autographe pour la collection de papa. Silence.

Les journaux sont pleins de la grande victoire

des Russes, à Lodz, en Pologne, énorme catastrophe pour l'Allemagne, dit-on.

Décembre.

1er. — Ma *Jeanne d'Arc* m'inquiétait. Je ne savais que penser des trois premiers chapitres si péniblement obtenus jusqu'à ce jour, et cette incertitude était un tourment. Alors, ce matin, visite soudaine de René Martineau et de son aimable belle-sœur Elisabeth, venus tout exprès pour m'entendre lire ces chapitres. Cette lecture a été pour moi une révélation et une délivrance. Evidemment j'ai beaucoup reçu pour ce travail difficile et me voilà réconforté.

Lettre admirablement généreuse de Philippe Raoux qui combat depuis quatre mois avec un grand courage, quoique persuadé autant que moi-même du néant de cette « union sacrée » dont on parle tant et de l'impossibilité d'en conserver seulement l'illusion aussitôt après la guerre :

... Il viendra donc des jours où l'on pensera en toute douceur aux jours de la guerre mondiale qui paraîtront presque paradisiaques en comparaison de l'enfer qui nous attend...! Il y aura de tels comptes à rendre après... que cette union apparente ne pourra, je crois, absolument pas se concilier avec la Justice... Alors que se passera-t-il ?

En attendant, la France est poussée en avant vers la gloire et il faudra bien qu'elle accomplisse sa mission, qui est d'exterminer cette race de philosophes de ténèbres, de puants modernistes et de hideux luthériens...

Quelle étrange rencontre que *le Pèlerin* paraisse au moment où se déchaîne par l'univers la guerre la plus gigantesque et la plus surnaturelle qu'on ait jamais vue !...

2. — J'écris à Termier que nous devons craindre de nous perdre de vue, « comme si nous étions au milieu d'une foule en délire qui se précipiterait au spectacle d'une exécution capitale ».

3. — L'incontestable supériorité morale de l'armée allemande continue à s'affirmer par le massacre de nos blessés. On me signale une ambulance où se trouvaient environ 150 blessés français provenant du combat d'Ethe (22 août). Cette ambulance était installée dans le village de Gommery (Luxembourg belge). Tout le reste du village, d'ailleurs, était rempli de ces malheureux, toutes les granges étaient occupées.

Arrivée d'un détachement ennemi. Immédiatement fusillade, tuerie, incendie des granges... Le soir, après le départ de ces visiteurs, il restait 75 à 80 blessés vivants sur 300 au moins que contenait le village. La troupe allemande qui a commis ces atrocités appartenait au *47e régiment d'infanterie.*

[Les faits de ce genre ne se comptent plus. Ils sont devenus la banalité même. Mais une enquête implacable et méthodiquement poursuivie fera connaître au moins les noms des chefs assassins qui recevront leur salaire, un prochain jour. *Septembre 1915*].

4. — A l'ouverture du Reichstag, qui vient d'avoir lieu, le chancelier Bethmann-Hollweg a eu l'incommensurable toupet de prétendre que l'Allemagne n'a pas voulu la guerre.

5. — Lettre d'un jeune officier blessé qui m'écrit de Bordeaux qu'en partant pour la guerre, le 5 août, il a glissé dans son sac l'*Exégèse des Lieux Communs*, avec le regret de ne pouvoir emporter mes autres livres et que celui-là l'a fort souvent soutenu dans l'accomplissement de sa rude tâche. Réponse :

Oui, mon cher officier, j'ai reçu votre lettre avec plaisir et c'est à moi de vous remercier pour avoir pris la peine de m'écrire que mes livres vous sont profitables. Tout le monde n'y pense pas. On se dispense très bien de la gratitude envers un écrivain qu'on sait malheureux, et il y a des cochons sur toutes les rivières, vous n'en doutez pas. Mes 68 ans passés ne m'ont pas permis de combattre comme en 70 — malheureusement.

Je ne suis pourtant pas sans blessures, vous le savez, m'ayant lu. Blessures profondes pour lesquelles je ne puis être évacué qu'au cimetière. Je fais, en ce moment, un livre sur Jeanne d'Arc, œuvre que je crois importante et salutaire pour quelques âmes. Si vous êtes chré-

tien, demandez à Dieu qu'il me donne de l'achever avant d'être mort de froid et de misère.

Extrait de *la Lanterne* pour confirmer les pressentiments de Raoux et les miens :

Nous sommes quelques-uns en France que la déclaration de guerre n'a pas jetés au pied des autels. Il y a dans ce pays quelques républicains que la peur du Prussien n'a pas poussés, suants d'angoisse, du côté des saintes images dispensatrices de la victoire... Ils espèrent, ces jours-ci, recoller les morceaux du Concordat déchiré.

Exiger un tel *reniement* (!) d'un peuple qui s'est affirmé libre-penseur passe de beaucoup l'habileté tactique et même la prudence dans l'attaque. L'adversaire qui profite de notre désir de concorde patriotique pour s'emparer traîtreusement des positions que nous avons conquises abuse de notre « pacifisme » politique.

Tous les Machiavels de la diplomatie romaine ne nous démontreront pas que la République doit abjurer ses *principes* (!) pour reprendre avec le Vatican les relations sagement et logiquement rompues.

Sous menaces (?) nous sommes invités à nous soumettre. On attend que les farouches libres-penseurs comprennent qu'en fin de compte la Patrie vaut bien une messe. Or, ce marché est d'un autre âge et nous n'en sommes plus à croire que l'ombre tutélaire de sainte Geneviève a protégé Paris, puisqu'aussi bien Jeanne d'Arc, ardemment suppliée, ne sauva point le sanctuaire de Reims, où son image rayonne...

On a honte, quelquefois, de savoir lire.

6. — Déglutition très inutile du *Démon de*

Midi, en deux volumes, par Paul Bourget. Cet académicien, qui ne paraît pas savoir qu'on est en guerre et que le temps n'est plus des pantalonnades sentimentales, continue à ne pas *écrire*. 600 pages de lieux communs. Ses personnages, qu'il a peut-être voulu situer dans l'Absolu, sont des fantoches en sapin et à charnières. Aussitôt qu'ils apparaissent, on sait d'avance tout ce qu'ils feront. Le seul, à peu près sympathique, c'est le Mufle, un industriel retors qui parvient au cocuage et à la députation. Inutile de dire que tout ce monde-là est riche. Catholicisme et furieuse démangeaison de volupté, tel est le cas du protagoniste. Plus on est religieux, plus on est exposé à la tentation. Ce ne serait pas si bête si Bourget, qui croit savoir, pouvait comprendre. Mais il ne comprend pas et aucune lumière n'est en lui. Littérairement, quelques paysages d'Auvergne assez bons dans sa pauvre langue assistée. Les dames seront ravies.

9. — Un gros négociant de Bourg-la-Reine me menace, au cas où je ne réglerais pas immédiatement une traite de la fin d'août, de me faire supporter un intérêt de 5 o/o à partir de cette époque. Les négociants, comme les propriétaires, subissent le moratorium, ne pouvant faire autrement, mais ils ne veulent pas s'immoler pour la patrie.

10. — « Je commence à croire », nous écrit

Raugel, « que l'absolu don de soi doit être mis au-dessus du génie artistique. »

Lu la première Encyclique de Benoît XV. Etonnante médiocrité. Le Pape déplore naturellement les horreurs de la guerre, mais ne donne tort à personne et pense qu'il y aurait moyen de s'arranger et de s'aimer les uns les autres. Il voit « l'ardeur du zèle de la religion dans tous les rangs ecclésiastiques et une plus vive piété du peuple chrétien! » Pas un mot de la Salette, bien entendu.

12. — Malgré l'incessante constriction du cœur procurée par les événements inouïs de cette fin d'année, malgré les constantes menaces de la misère, je continue ma *Jeanne d'Arc*.

13. — *Le pays de Liége sous la domination allemande*. Titre d'un article du *Journal*. Les récits de ce genre pourront être multipliés à l'infini. Toujours le même cauchemar. L'organisation systématique de la terreur par le moyen des plus inexpiables atrocités. C'est tout ce que le génie allemand a pu découvrir. Se déshonorer irrévocablement pour toute la durée des siècles, se faire exécrer partout comme des démons, dans l'imbécile croyance qu'on subjuguera par l'épouvante le monde entier. Tel est l'étage incroyablement inférieur où la Kultur prussienne a situé la grande Allemagne chrétienne des temps anciens.

Longue lettre à Termier. Je lui parle d'abord de ma *Jeanne d'Arc* :

... Voué au bleu sombre de l'Absolu, je ne peux voir les choses que synthétiquement et cela est terrible quand il s'agit, comme dans le cas actuel, de présenter *synthèse de la stratégie*. Jeanne d'Arc, le saviez-vous? fut un des plus grands capitaines qu'il y ait eu et les hommes du métier qui ont étudié son histoire ne craignent pas de l'égaler à Bonaparte, oui à Bonaparte en ses meilleurs jours.

Les sages amis de la Pucelle veulent qu'elle ait été surnaturellement douée pour entraîner les soldats, mais ils ne veulent rien de plus, et la sentimentalité bondieusarde intervient aussitôt pour caricaturer cette grande figure. Les braves dévots à qui les images de piété suffisent et qui croient savoir seraient étonnés d'apprendre que les faits de guerre de Jeanne d'Arc ne furent pas une expansion de son enthousiasme, mais le résultat, plus ou moins spontané, d'une pensée puissante et grave.

A l'heure actuelle, j'en suis là et je vous assure que c'est extrêmement difficile, d'autant plus qu'il ne faut pas, un instant, oublier la *sainte*. Lorsque, d'une voix qui a percé cinq siècles et que j'entends encore, Jeanne criait à ses hommes : « En avant, *tout est vôtre !* » elle exprimait sans doute une parfaite confiance en Dieu, mais, en même temps, elle parlait en général qui a tout préparé et qui *sait* ce qu'il dit. Voilà ce qu'on ignore et ce qu'il s'agit de montrer...

Je parle aussi tout naturellement de la guerre, de la déplorable Encyclique de Benoît XV et enfin de la Belgique expiant, par la destruction

de ses villes, le crime d'avoir été la métropole du pharisaïsme catholique.

14. — D'après le *Times*, la situation à Anvers est terrible. Il y a 20.000 ouvriers sans travail et la famine. Une seule usine fonctionne avec une activité incessante, ayant été transformée en four crématoire pour les soldats allemands qu'on incinère par milliers.

[A rapprocher de ces épouvantables trains funèbres ramenant en Allemagne après les massacres de l'Yser, des armées de cadavres rangés *debout* dans les wagons et pressés les uns contre les autres pour économiser la place. Edgar Poe n'aurait pas inventé ces horreurs. Des témoins ont vu les voies rouges de sang sur tout leur parcours.]

15. — De Philippe Raoux :

Je m'étonne que certains trouvent tout naturel ce qui se passe, alors que, visiblement tout nous dépasse et qu'aucune explication purement humaine ne peut suffire. Cette coalition de l'univers contre l'Allemand exécré... et toutes ces rencontres qu'il aura fallu pour sauver la France malgré elle !

Je me sens bien avec vous quand vous entrevoyez quelle sorte de lumière jaillira des discussions parlementaires plus tard. Ce sera tellement abominable qu'il faudra, de toute nécessité, persécuter pour détourner la colère. On voudra échapper à la Justice par la persécution. Oui, le second acte sera terrible et beaucoup trouveront que le premier était le plus doux.

16. — Journée extrêmement dure. La misère nous étrangle. Il semblerait que la souffrance qui a toujours présidé à mes travaux leur soit favorable. Je n'ai pas fait encore une aussi copieuse besogne en un seul jour, depuis que mon livre est commencé.

Le *Corriere della Sera* raconte que, dans un sermon prononcé à Berlin devant trois mille personnes, un P. Samuel a dit que Dieu n'était pas neutre, qu'il était du côté des Allemands; que ce n'était pas pour rien qu'il avait placé l'Allemagne au centre de l'Europe...! La victoire finale des Allemands est certaine. Frédéric le Grand n'a-t-il pas déclaré que Dieu est toujours du côté du plus fort?

Quand l'Allemagne aura cessé d'être la plus forte, il faudra donc que son Vieux Dieu soit avec nous.

17. — Une belle chose arrivée à Jeanne. Pleine de tristesse en songeant qu'elle allait être forcée de courir au Mont de piété, elle ouvre son tiroir et, parce que c'est l'anniversaire de la mort de sa mère, elle regarde douloureusement des fleurs desséchées que sa sœur lui rapporta de Danemark en souvenir de cette mort. Sans demander aucun miracle, elle se prend à espérer un secours quelconque. Tout à coup, elle aperçoit, dans ce même tiroir, un billet de 5 fr. qu'elle ne se souvenait pas d'y avoir laissé. De

quoi vivre un jour. Cette chose nous est arrivée souvent.

18. — Il paraît que le prussien Guillaume, digne rejeton des Hohenzollern pillards, non content de l'annexion de la Belgique préparée depuis longtemps, avait, en même temps, préparé l'annexion de la Suisse, où le Kaiser alla lui-même, il y a deux ans, reconnaître ses futurs logements. *Le Matin* publie aujourd'hui des fac-simile des timbres futurs de la République annexée. Ces timbres incroyables, à l'effigie de la Germania et portant en exergue le *Deutsches Reich* ordinaire, sont, en outre, frappés d'une inscription en lettres noires indiquant que la Suisse fait désormais partie de l'empire allemand.

Le professeur prussien Oniken écrivait dernièrement que les Etats neutres sont des *parasites qui s'engraissent de la substance des grands Etats* et qu'ils doivent avoir le sort des parasites, c'est-à-dire *disparaître*.

Le Vatican observe une neutralité absolue, déclare le cardinal Gasparri, secrétaire d'Etat du Pape. Le « Vieux Dieu » de l'Allemagne n'est pas neutre, disait-on avant-hier. Le Vicaire de Jésus-Christ se déclare *neutre*. Il est donc tout désigné pour l'annexion. Mais cette déclaration est monstrueuse.

« Souvent », nous écrit Raugel, « je pense

que ce serait dommage de survivre. Ce sera plus difficile, après la guerre, d'être des saints et des héros. »

19.— Le cœur manque pour parler de la destruction de Dinant et du massacre horrible des citadins inoffensifs. Cette abominable histoire sera racontée un jour, avec beaucoup d'autres, et fera partie de l'infâme épopée des Boches que rien ne pourrait plus effacer. Je ne veux retenir de ce que j'ai lu que l'épisode de cet officier faisant fusiller 153 innocents, donnant l'ordre ensuite de mitrailler les monceaux de corps, puis disant aux femmes forcées par lui d'assister à l'exécution et folles de douleur : « Mesdames, j'ai fait mon devoir ! »

20.— A Philippe Raoux :

Recevrez-vous cette lettre pour Noël ? Plus que jamais cette grande fête sera remarquée. Que de disparus ! Que de désolés ! Et combien les survivants se sentiront plus près de ceux qu'ils aiment, quelles que puissent être les distances ! Je suis fort triste, plus triste sans doute que beaucoup d'autres qui ne peuvent pas voir ce que je vois. Mais, sans être étonné, je ne parviens pas à prendre mon parti de cette guerre diabolique. Le nombre est réellement très petit de ceux qui la considèrent telle qu'elle est en réalité, c'est-à-dire une entreprise colossale de brigandage et rien d'autre. Ce qui me confond, c'est le traitement doux, presque fraternel, accordé aux prisonniers allemands, alors qu'il est mille fois démontré que chacun de ces hommes est un voleur, un incendiaire, un assassin !

« Honneur au courage malheureux! » dit-on bêtement. Par l'effet d'une noblesse de race confinant à la stupidité absolue, on en arrive à se persuader que cette guerre est comme toutes les autres et on finit par ne plus accuser que les chefs allemands. J'ai lu hier un article plein de bonnes intentions, mais singulièrement outrageant pour la France, disant qu'au fond le soldat allemand n'avait pas une autre *mentalité* que le soldat français et qu'il fallait mettre les atrocités infinies que vous savez au compte des chefs, en excusant des malheureux forcés d'obéir. Cette sottise, venue, je crois, d'Amérique, m'a donné la sensation d'un soufflet.

Que penser du crétinisme ou de l'avachissement de ceux qui acceptent cela? Vous représentez-vous un officier français donnant à ses hommes l'ordre formel de piller, d'assassiner des blessés ou des vieillards, de violer les femmes, de couper les mains aux petits enfants, d'incendier les chaumières et les églises, etc.? Mais le dernier de nos troupiers lui cracherait à la figure et lui arracherait ses galons! La vérité, l'évidence crevant l'œil c'est que l'Allemand, à tous les étages, est une abominable crapule haineuse et envieuse qui ne nous pardonnera jamais notre supériorité millénaire, sachant très bien, malgré sa « Kultur » de cuistres et d'esclaves, et sentant avec rage qu'elle n'a d'autre raison d'exister, d'autre subsistance réelle que nos croûtes et d'autre fonction que de rincer nos pots de chambre!

Le comble de l'idiotie n'est-il pas de faire de la chevalerie avec de tels cochons? On en reviendra bientôt d'ailleurs. Ils en feront tant! Leurs affaires allant de mal en pis, il leur faudra bien nous lâcher, mais ils ne s'en iront pas sans tout détruire, sans se venger sur les faibles et les innocents qu'ils n'ont pas encore assassinés, sans faire des amas de ruines de Bruxelles, de Gand,

d'Anvers, de Bruges, etc., et ce sera une abomination prodigieuse qui rendra impossible toute pitié. Je pense qu'alors se réalisera la guerre *intégrale* dont j'ai parlé quelque part, c'est-à-dire la guerre d'extermination, celle où on ne fait plus de prisonniers. C'est à faire bouillir le sang de constater que la France est condamnée par elle-même à nourrir des milliers de scélérats qui ont mérité les pires supplices, alors que la moitié de ses enfants meurt de misère! Quand je lis vos lettres, mon cher Philippe, je devine bien que vous êtes dans les mêmes sentiments.

Plein de ces pensées, j'ai fait la moitié de mon livre où je parle souvent de la guerre actuelle à propos de Jeanne d'Arc, parallèle qui donnera peut être à *notre* Joffre une illusion de virginité. Vous verrez cela dans quelques mois, s'il y a encore moyen d'éditer des livres.

Il est peu probable que vous ayez lu la première Encyclique de Benoît XV. C'est d'une indigence inouïe. Avant-hier, le cardinal secrétaire d'Etat informait tout l'univers que le Vatican observe la *neutralité absolue*! Le Vicaire du Fils de Dieu se déclarant NEUTRE! Je me demande quel Pape nous a été envoyé...

25. — A un excellent homme qui m'a présenté timidement quelques objections :

... Pour ce qui est de la Salette, je pense que vos objections vous ont été suggérées par des ennemis de la Sainte Vierge, tout simplement. Cela, juste au moment où les menaces apportées, il y a 68 ans, par la Mère en pleurs commencent à se réaliser. L'ignorance universelle du fait de la Salette est un très grand crime à la charge de l'Episcopat. Dès le premier jour, les évêques ont étouffé tant qu'ils ont pu cette Révélation. Tous les

moyens ont été employés pour cette œuvre d'iniquité qui sera punie, croyez-le bien, d'une manière terrible. Ayant accepté la mission de la dévoiler, je ne pouvais pourtant pas m'adresser à ceux qui en étaient les instruments. Si j'avais cru ne pouvoir me passer de l'*imprimatur*, je ne l'aurais obtenu d'*aucun* évêque, mon livre n'aurait jamais été publié et la Sainte Vierge serait restée sans témoignage. N'appartenant pas, d'ailleurs, au sacerdoce et ne touchant pas à la Doctrine, je n'avais aucun besoin de cette formalité trop souvent pharisaïque. Ne voulant pas être, comme tant d'autres, un « chien muet », j'ai donc passé outre, en toute sûreté de conscience.

Je ne sais ce que vous entendez par « l'original » du Secret. Vous avez le texte sous les yeux, à la fin de *Celle qui pleure*, tel qu'il a été publié, en 1879, avec l'*imprimatur* de Mgr Zola, évêque de Lecce et il n'en existe pas d'autre, si ce n'est dans l'imagination des ignorants ou des imposteurs.

Quant à la « Passion de l'Esprit-Saint » qui vous trouble, je peux vous répondre, en quelques mots, qu'il serait profondément injuste de donner à une expression poétique la valeur d'un enseignement doctrinal. C'est une manœuvre perfide plusieurs fois pratiquée à mon égard. Vous pouvez offrir cette réponse aux malveillants.

26. — A mon bon ami le Frère D... :

... Le temps est devenu horriblement noir, mon cher frère. Heureux ceux qui sont morts dans le Seigneur ! Ce qui se voit partout et de plus en plus, c'est du côté des chrétiens, *l'athéisme pratique*, chez la plupart d'entre eux. Vous en avez noté le symptôme le plus apparent : les prêtres soldats et fiers de l'être, c'est-à-dire la loi divine subalternisée, tenue pour accessoire par les

ministres eux-mêmes, *n'intéressant pas le salut public* et, par conséquent, négligeable. Du côté des non-chrétiens, c'est la divinisation de la République, seule capable de sauver la France.

Quand le danger allemand aura été définitivement écarté, ce qui est probable, Notre Seigneur offensé et sa Mère en larmes, ne voulant tout de même pas abandonner aux cochons leur beau royaume ; oui, dans le cas de la victoire définitive des alliés, qu'arrivera-t-il ? C'est bien simple. Dieu n'existera plus du tout, puisqu'il aura été démontré qu'on peut si facilement se passer de Lui. Ah ! le don de prophétie n'est pas nécessaire pour le discernement de ce très prochain avenir. Le gouvernement et l'administration, à tous les étages, sont dans les mains de la franc-maçonnerie. On gémit plus ou moins hypocritement sur la destruction de la Belgique, destruction qui sera, on le présume, tout à fait complète et on s'en étonne, oubliant ou ne voulant pas savoir que la Belgique, depuis longtemps, était la métropole du pharisaïsme catholique. On a pour alliés la protestante Angleterre et la schismatique Russie. L'Italie renégate et garibaldienne, qui compte par centaines, et peut-être par milliers, des autels à Satan, ne tardera guère à se joindre à nous, quand elle verra que nous sommes décidément les plus forts. Après la victoire, il faudra bien faire quelque chose pour ces bonnes amies. Et que pourrait-on leur offrir de plus agréable que la destruction effective de ce qui peut nous rester de christianisme ? Nos évêques persécuteurs de Mélanie s'y emploiraient avec un grand zèle.

On parle beaucoup de petits enfants belges aux mains coupées, abomination teutonne qu'on a peine à comprendre et qui fait venir aux plus

braves la sueur de la mort. Je viens de lire dans *le Journal* une sorte de poème : Le Kaiser rencontrant la nuit de Noël, le petit Jésus aux mains coupées, et je me rappelle tout à coup ces photographies épouvantables venues du Congo belge, où se voyaient, il y a quelques années, de malheureux nègres à qui les colons avaient coupé les deux mains !... *Fracturam pro fractura, oculum pro oculo*, MANUM PRO MANU...

28.— Raugel m'écrit qu'il s'attend, pour 1915, à des événements terribles. « Le canon tonne toujours. Cela me fait, pour la première fois, souffrir pendant cette douce nuit de Noël. Quand Il est venu, la paix régnait sur toute la terre. »

1915

Janvier.

1er. — « Je crois », m'écrit un religieux, « que ce qui enflamme le patriotisme de Paul Bourget, c'est qu'il a 62 ans et qu'on n'appellera pas la classe de 1873. »

2. — A l'occasion du nouvel an, le Cabotin sanglant vient d'adresser à ses troupes et à l'Allemagne entière une proclamation hypocrite où il ne peut s'empêcher d'avouer que la situation est sérieuse. Il parle de « brillantes batailles gagnées », de ses vaisseaux qui « se sont couverts d'honneur », mais en même temps, du « foyer sacré que nous *défendons* contre une attaque criminelle »... « Le nombre croissant de nos ennemis ne nous effraie pas. Quoique la situation soit *serieuse* et la tâche *ardue*, nous pouvons regarder l'avenir avec une ferme confiance en l'aide *éclairée (!)* de Dieu. » Quel sinistre et morne paillasse !

3. — Horrible histoire. On reçoit une lettre d'un prisonnier disant qu'il est traité par les Allemands avec douceur. Lettre dictée, bien entendu. Mais le prisonnier a inséré un timbre

postal pour la collection prétendue du destinataire et voici ce qui est trouvé à l'envers de ce timbre : « J'ai tenté de m'évader et ils m'ont coupé les deux pieds !!! »

On commence à soupçonner que l'assassinat de l'archiduc François-Ferdinand et de sa femme, prétexte de la guerre contre la Serbie devenue presque aussitôt guerre mondiale, était une simple machination de la politique impériale. *On avait besoin d'un grief.* Les dessous de l'histoire ne seront connus qu'au Jugement dernier lorsque la parole sera donnée à l'empereur des démons.

4. — A Jean de la Laurencie :

Cher ami, ma femme, qui vous a vu aujourd'hui, me dit que vous m'attribuez le pouvoir de vous réconforter. Vous m'aviez écrit déjà des choses semblables et cela m'étonne toujours. Faut-il que les contemporains soient inexistants pour que vous pensiez avoir besoin de moi ! Quel besoin j'aurais moi-même de m'appuyer sur autrui ! Combien de fois l'ai-je essayé ! Combien de fois ai-je cru trouver des colonnes de granit qui n'étaient que cendres ou pis encore ! Et j'ai bien peur de n'être moi-même que cela.

Le peu que j'ai, Dieu me l'a donné sans que j'y fusse pour rien, et quel usage en ai-je fait ? Le pire mal n'est pas de commettre des crimes, mais de n'avoir pas accompli le bien qu'on pouvait. C'est le péché *d'omission*, qui n'est pas autre chose que le non-amour et dont personne ne s'accuse. Quelqu'un qui m'observerait chaque jour, à la première messe, me verrait souvent pleurer.

Ces larmes, qui pourraient être saintes, sont plutôt des larmes très amères. Je ne pense pas, alors, à mes péchés dont quelques-uns sont énormes. Je pense à ce que j'aurais pu faire et que je n'ai pas fait, et je vous assure que c'est très noir...

Ne me dites pas que c'est le cas de tout le monde. Dieu m'avait donné le sens, le besoin, l'instinct — je ne sais comment dire — de l'Absolu, comme il a donné des aiguilles au porc-épic et une trompe à l'éléphant. Don extrêmement rare que j'ai senti dès mon enfance, faculté plus dangereuse et plus torturante que le génie même, puisqu'elle implique l'appétit constant et furieux de ce qui n'existe pas sur la terre et que, par elle, est procuré l'isolement infini. Je pouvais devenir un saint, un thaumaturge. Je suis devenu un homme de lettres.

Ces phrases ou ces pages qu'on veut admirer, si on savait qu'elles ne sont que le résidu d'un don surnaturel que j'ai gâché odieusement et dont il me sera demandé un compte redoutable ! Je n'ai pas fait ce que Dieu voulait de moi, c'est certain. J'ai rêvé, au contraire, *ce que je voulais de Dieu* et me voici, à 68 ans, n'ayant dans les mains que du papier ! Ah ! je sais bien que vous ne me croirez pas, que vous supposerez je ne sais quel repli d'humilité. Hélas ! quand on est seul, en présence de Dieu, à l'entrée d'une avenue très sombre, on a le discernement de soi-même et on est mal situé pour s'en faire accroire ! La vraie bonté, la bonne volonté toute pure, la simplicité des petits enfants, tout ce qui appelle le baiser de la Bouche de Jésus, on sait bien qu'on ne l'a pas et qu'on n'a vraiment rien à donner à de pauvres cœurs souffrants qui implorent le secours. C'est ma situation vis-à-vis de vous, cher ami. Sans doute, je peux prier pour vous, je peux souffrir avec vous et *pour* vous, en essayant de porter un peu de

votre fardeau ; oui, mais la goutte d'eau puisée dans un calice du Paradis terrestre, il m'est impossible de vous la donner. J'ai senti aujourd'hui que j'avais le devoir de vous dire cela pour que vous ne comptiez pas trop sur une créature faible et douloureuse...

6. — Les catholiques belges se plaignent de ce que Benoît XV, qui abuse de son inconcevable neutralité, n'a pas élevé la voix pour condamner les horreurs allemandes en leur pays. Ce pape dont la figure est antipathique, je ne sais vraiment ce qu'il faut penser de lui. S'il est, comme on dit, un politique, et rien que cela, c'est à faire peur. Au moment de son élection, la guerre était dans son plein, le danger était effrayant pour nous, pour l'Europe entière et la victoire de la Marne n'était pas encore à prévoir. Quelle figure magnifique il aurait pu prendre au début de son pontificat, en jetant sur toute l'Autriche catholique, et soi-disant *apostolique*, le grand Interdit, si elle ne rompait pas immédiatement avec l'hérétique et brigande Allemagne ; en menaçant des peines canoniques les plus redoutables les dignitaires ecclésiastiques de l'Allemagne elle-même, lesquels se sont mis bassement, sacrilègement, aux ordres du Kaiser pour encourager le massacre des prêtres et la profanation des églises dans toutes les contrées envahies ! Quelle occasion unique de rendre à la Papauté son ancien prestige !

Dédicace à mon ami Henri Boutet, pour le *Pèlerin de l'Absolu :*

Pèlerinage sans retour. On ne prend pas de voyageurs en chemin, au contraire. Il n'y a pas de wagons-lits ni de wagons-restaurants. On est absolument mal et le terminus est au delà des plus lointaines étoiles.

7. — Un soldat belge blessé m'écrit que mes livres ont fait de lui un chrétien et il me remercie. Réponse :

Cher camarade, votre lettre me touche beaucoup. C'est une sensation merveilleuse pour un pauvre écrivain d'apprendre que ses livres peuvent être utiles à un homme qui souffre les pires maux, ayant fait généreusement le sacrifice de sa vie. L'époque est terrible. Dieu fait aujourd'hui le triage de ses amis. Quelles que soient vos fatigues et vos souffrances, combien votre situation est préférable à celle de tant de vos compagnons qui ne savent ce qu'ils font ni pourquoi ils souffrent ! Vous êtes parfaitement et saintement béni, n'en doutez pas.

8. — Ce matin les journaux publient le premier rapport de la Commission d'enquête. Dossier des crimes allemands. Epouvantable.

Dans *l'Echo de Paris* du 6 :

Ouzouer-sur-Trézèe, 3 janvier.

Aujourd'hui, dans notre région, où nous avons installé (Croix Rouge française, marquis de Vogüé) trois hôpitaux qui ont des blessés, Briare, Gien, Ouzouer-sur-Trézée, a eu lieu, à Briare, une messe solennelle de *Requiem* à la mémoire des « soldats et marins morts au service de la France ».

Mgr Touchet, évêque d'Orléans, présidait la cérémonie... Inutile de vous dire qu'il n'y avait pas une place libre... Il en est ainsi dans nos campagnes (!?) depuis quatre mois. Dès que, dans une église, on chante des cantiques, tout le monde vient (!), s'entraîne « à la cadence religieuse » ; puis, à la sortie, souvent on entonne la *Marseillaise*, que le curé vient renforcer...

Mgr Touchet a prononcé un très remarquable discours, « très laïque » et d'une superbe envolée. A plusieurs reprises, il a parlé de Barrès (!), a cité ses articles (!!) et dans une de ses incidentes, j'ai retenu : « ... *l'Echo de Paris* qui fut, depuis ces jours de douleurs, le VÉRITABLE VIATIQUE de la France » (!!!)

Oh ! le digne et saint évêque ! *L'Echo de Paris*, sans doute, ne connaît pas son bonheur de pouvoir afficher cette honteuse réclame.

9. — Cornuau prévoit comme moi les pires horreurs après la guerre et il m'envoie copie de quelques pages, en ce sens, des lettres de Mélanie qui lui ont été confiées. Mais ces pages n'ajoutent rien à ce que je sais depuis longtemps. Quand la Providence daignera-t-elle nous envoyer l'Homme qu'il faudrait pour nous débarrasser des bavards... des putains politiques ?

Menace, effrayante pour toute la France, de la réouverture prochaine du Parlement.

13. — On commence à s'étonner de l'Angleterre qui avait promis un million de combattants et qui n'en a, jusqu'ici, envoyé que 200.000, nous laissant presque tout le poids de la guerre.

14. — Un tremblement de terre vient de faire en Italie trente mille victimes. (Secret de Mélanie.)

15. — Politique de Benoît XV. Il paraît que le nonce du Pape auprès de la cour de Belgique, Mgr Tacci Forcelli, aurait offert tout récemment un dîner aux autorités allemandes, en son palais de la nonciature, à Bruxelles, chaussée de Wavre. Le festin eût été vraiment germanique si on avait bu, dans les calices volés aux églises, le sang des soixante ou quatre-vingts prêtres belges assassinés, jusqu'à ce jour.

16. — *Jeanne d'Arc et l'Allemagne*, tel sera le titre de mon livre, décidément. Me voici très près de la fin.

Je ne peux me dispenser, pour la conclusion, de dire quelques mots de Luther. Lecture de son dernier historien allemand, le Père Denifle, religieux catholique fort savant, mais lourd comme toutes les montagnes de la lune, qui montre pourtant l'hérésiarque dans sa hideur de patriarche de l'ignominie allemande.

17. — Evangile du jour : *Deficiente vino*... Où sont les prêtres ? Où sont les évêques ? Où est le Pape ?

A Jacques Maritain :

Je souffre de ne pas vous voir, mes chers filleuls. Tout devient si sombre ! Cette guerre affreuse met en moi

une angoisse de tous les instants. C'est une telle vision démoniaque de la parfaite injustice! Et Benoît XV, qui pourrait faire de si grandes choses et qui se déclare *neutre !* Et nos chrétiens contempteurs de la Salette qui s'admirent eux-mêmes, se croyant héroïques ! Et toute la cavalerie de l'Abîme qui est en marche !

19. — Les pertes allemandes : 1.500.000 hommes en cinq mois, sans compter les malades ! Voilà ce que disent les journaux. On ne parle pas des nôtres.

Dans un an, ce sera le double ou le triple. La République et Napoléon, en vingt ans de guerres continuelles, n'exigèrent pas un aussi grand nombre de victimes. Ces chiffres donnent le vertige.

20. — A un ami qui a procuré l'argent de mes contributions :

Le percepteur est payé, sans joie. J'ai toujours été persuadé que les sommes versées à ce fonctionnaire étaient du pain jeté dans les lieux. Je le crois encore, et vous ne paraissez pas très éloigné de ce sentiment. Un jour viendra où il n'y aura plus de percepteur, ni de propriétaires, ni même de fournisseurs d'aucun genre. C'est comme cela que je me représente le Paradis, où votre place est certainement marquée auprès de la mienne. 1915 nous vaudra peut-être cette rencontre bienheureuse.

21. — Les journaux sont pleins de l'histoire des dirigeables allemands qui ont été faire du dégât en Angleterre. Leurs bombes ont assassiné quelques personnes inoffensives et détruit çà

et là quelques maisons. Cette farce n'est assurément pas du goût des Anglais et ne les disposera pas à la douceur.

22. — Lettre de Philippe Raoux :

J'ai reçu votre lettre du 2, je dirais votre formidable lettre, tant elle m'a fortement remué. Pour moi, très humble participant à cette œuvre d'extermination, à cette guerre apocalyptique, je garde l'impression que nul ne comprend rien à ce qui se passe. Quand je vous lis, je suis éclairé. Il me semble comprendre, autant que je puis comprendre dans l'indiciblement mystérieux des événements.

Ainsi la victoire de la Marne, dont je ne me lasse pas de lire le récit. Je suis stupéfait qu'on ne soit pas ébloui par le surnaturel de cette victoire, dont l'histoire ne donne aucun exemple et, plus j'apprends des faits qui l'ont précédée, plus miraculeuse elle m'apparaît... Je dis qu'humainement elle ne s'explique pas,... et même cette sorte de *statu quo* dans lequel toute la campagne semble s'immobiliser. Tout cela a un caractère étrange. Certes, nous vaincrons, mais on oublie trop qu'il y a une expiation qui commence seulement. C'est la Colère de Dieu, l'Indignation de Dieu. Comme vous l'écriviez au frère D..., là, dans le fait des prêtres-soldats est le supplément d'iniquité à expier, l'iniquité abominable que nul n'a l'air de remarquer. J'avoue que je n'avais guère vu que ceci : Des mains que l'Evêque consacra solennellement pour qu'elles donnassent la Vie ont failli à leur ministère sacré et ont donné la Mort ; mais la « Loi divine subalternisée », là est évidemment l'offense inouïe...

Bientôt, il y aura six mois de guerre et il me semble que la vraie guerre n'a pas commencé. Il n'y a vraiment qu'à s'abandonner en toute confiance et tout amour à

Dieu... mais j'ai crainte que nos Chambres, si dignes d'estime, comme on sait, n'aient en gestation de bien autres moyens. Alors, toutes les calamités sont à redouter et je comprends que vous les attendiez dans la certitude absolue que vous les verrez avant de partir.

Au cours du Consistoire qu'il a tenu ce matin, le Pape a parlé longuement de la guerre. Après avoir déploré les massacres et son impuissance, il déclare cependant que « le plus haut devoir qui incombe au Souverain Pontife est de proclamer qu'il n'est permis à personne, pour quelque motif que ce soit, de léser la justice. » Mais il ajoute qu'il est inutile pour cela d'engager l'autorité pontificale dans le litige même des belligérants. Alors on ne voit pas du tout comment pourrait se pratiquer le haut devoir dont il est question. Benoît XV suppose un *litige*. Quel mot étrange ? Le sac de Rome par Alaric était-il donc un cas litigieux ? Il déclare encore qu'étant le père commun de tous les fidèles il ne peut « adhérer à aucun des deux partis », ce qui veut dire qu'un père de famille, voyant celui de ses fils qui est le plus fort accabler ses frères, doit suspendre son jugement et s'abstenir de tout blâme pour un temps indéterminé.

Enfin cette phrase inouïe : « Pour ceux qui voient leur patrie occupée par l'ennemi, nous comprenons fort bien combien il doit être dur de se trouver soumis au joug de l'étranger, mais

nous ne voudrions pas que le désir ardent de recouvrer leur indépendance, les amenât à entraver le *maintien de l'*ORDRE *public* !!! »

Ainsi donc, le pillage effréné, la destruction sauvage, le viol des femmes, le massacre ou la torture des vieillards et des enfants, tout cela c'est l'ordre public, l'ordre allemand, et il convient de le respecter...

Terram miseriæ et tenebrarum, ubi umbra mortis et nullus ordo, sed sempiternus horror...

24. — Un secours extraordinaire m'arrive. Je peux arroser mon propriétaire.

25. — A une dame qui se dit obsédée par mes livres :

... Vous me demandez si cette guerre n'a pas éclairé les catholiques sur mon compte, si elle a mis à mes pieds le clergé, etc. Voici la réponse. Rien ne pourrait changer les catholiques dont vous parlez. La guerre, loin de les éclairer, augmente leur aveuglement et je suis, plus que jamais, leur bête noire, ayant commis l'impardonnable crime de prendre au sérieux la loi divine, d'être un catholique *absolu*, le seul parmi tous ceux qui parlent ou qui écrivent. Cela ne me sera jamais pardonné. Le châtiment est facile. Défense d'acheter mes livres, défense de les lire et d'en parler. On sait l'auteur pauvre. Quelle victoire si on pouvait le faire mourir de misère ! La conspiration du silence. C'est un immense honneur pour moi d'être traité exactement comme Notre Dame de la Salette dont il est si recommandé de ne tenir

aucun compte. L'effet de ce châtiment est naturellement la misère, surtout aujourd'hui...

Vous avez raison de penser que la Salette est inconnue. A qui la faute, sinon au clergé qui l'a si criminellement écartée et calomniée depuis soixante-huit ans ? Le prêtre qui vous a dit du mal de Mélanie est un misérable. A supposer qu'il ne soit qu'un imbécile, ce qui est possible, il a fait tout de même l'œuvre du démon en cherchant à empoisonner votre âme et il s'est mis en grand danger. Pie X, qui était un saint *à miracles*, vénérait profondément Mélanie. Je me suis efforcé de de la faire connaître. Mes livres vous diront ce qu'il faut penser de cette créature extraordinaire dont les plus bas soutaniers osent parler avec une insolence qui fait frémir.

Je vous envoie un exemplaire du *Pèlerin de l'Absolu*, mon dernier livre. Je vous recommande l'article qui commence à la page 227. C'est une préface exclue d'une récente édition du *Désespéré* pour des raisons de boutique. Cette lecture vous en apprendra beaucoup plus sur ma personne que ne ferait une longue lettre. Quand vous connaîtrez tous mes livres dont plusieurs sont le récit direct ou indirect de ma vie, vous serez peut-être étonnée qu'un homme ait pu être désigné pour une existence aussi effroyable. Si notre correspondance continue, je vous expliquerai cela. Je vous dirai aussi ce que je pense de Lourdes et de plusieurs autres choses.

En attendant, je vous affirme que vous vous trompez vous-même cruellement et que vous vous privez des secours les plus précieux en ne communiant que « rarement ». Moi je communie tous les jours, non parce que j'ai plus de piété qu'un autre, mais parce que Dieu l'exige et que c'est un précepte formel, quoi que puissent

dire vos prêtres. Le *pain quotidien* que vous avez le devoir de demander, n'est pas celui que vendent les boulangers; c'est le *Corps du Christ*, et si vous le demandez, pourquoi ne le mangez-vous pas ? Tout ce qui vous afflige disparaîtrait et vos prières deviendraient efficaces. Sans la communion quotidienne, il y a longtemps que je serais mort...

27. — Visite à Henri Boutet. Il habite, à Bourg-la-Reine, derrière le hideux temple protestant, une petite maison aimable séparée de son atelier par un jardinet où poussent, à leur fantaisie, les plantes les moins exotiques. Impression de se trouver, en compagnie de Balzac, chez un vieil artiste d'autrefois, d'il y a soixante ans. Bonhomie, finesse, talent et pauvreté. Ces exemplaires sont devenus rares. On ne peut les regarder en face qu'en tournant irrespectueusement le dos à tout un siècle.

[On s'étonnera, un jour, du déluge de livres ineptes que la guerre aura fait éclore. Brochures monochromes et monocordes où triomphent les lieux communs nouveaux, déjà innombrables, dont notre malheureuse langue est affligée depuis dix-huit mois. Quel rafraîchissement de rencontrer enfin un livre très simple, très humble : *Le Cœur de Paris*, par Henri Boutet; livre de compassion douloureuse écrit par cet artiste au cœur déchiré, où apparaît une âme d'enfant de qui les Allemands auraient coupé les deux mains,

hélas! mais si française et si généreuse qu'il n'est pas possible de le lire sans émotion! — Crès éditeur. Février 1916.]

Les prêtres-soldats. Le curé de Ponsault-Combault (Seine-et-Marne) s'était enrôlé dans les aumôniers militaires d'Albert de Mun et il allait partir lorsque la vague allemande est venue menacer les forts de Paris. Sa place devenant plus utile au milieu de ses paroissiens, il y est resté. Mais le 4 décembre, il a été versé, *à sa grande joie*, dans le service armé. Voici ce qu'il écrit :

Le prêtre sous la capote du soldat, menant la même vie, connaissant les mêmes fatigues, sujet aux mêmes dangers, se trouve dans la meilleure situation pour réchauffer les cœurs, soutenir les esprits et exercer son ministère. Mais l'incorporation se fait bien attendre. Le sol ici me brûle les pieds. Songez que tous mes paroissiens sont partis, la majorité dans les tranchées. *Et moi, à trente-trois ans, je reste là avec les femmes et les infirmes* !... Je suis entraîné aux exercices physiques, ayant toujours dirigé des sociétés de gymnastique. *Je suis bon tireur*, etc.

Les bons patriotes de la *Lanterne* ou de la *Guerre sociale* doivent admirer les prêtres de cette sorte. Ils sauront les récompenser en temps utile.

28. — A Termier :

Puisque vous priez pour moi, souvenez-vous de de-

mander à Dieu qu'il me donne la lumière qui semble aujourd'hui refusée à tout le monde. *Domine fac ut videam.* C'est la prière de l'aveugle de Jéricho, ma prière habituelle depuis trente-cinq ans. Quand je mourrai ce sera probablement ma dernière parole. Jamais il n'y eut autant d'aveugles. Il suffit de jeter les yeux sur un journal. C'est déconcertant et abrutissant.

Vous avez vu décerner la plus haute gloire aux petits-fils de Garibaldi dont on nous assomme depuis deux semaines, ignoble flagornerie à l'adresse de la renégate Italie, fière d'avoir vu le héros de la racaille franc-maçonnique faire marcher Napoléon III comme un pantin, en 1859. Vous voyez nos catholiques représentés par *l'Echo de Paris* contempteurs et blasphémateurs de la Salette, si contents d'eux-mêmes, si sûrs de la bénédiction divine ! Vous voyez enfin et surtout Benoît XV se déclarant *neutre*, pendant qu'on massacre ses enfants par centaines de mille et croyant à la politique, sans avoir même la pensée d'user des armes redoutables qu'il possède !

Moi, cher ami, je suis toujours au même point. Sachant que ce qui se passe n'est qu'un lever de rideau, j'attends le vrai drame, j'attends Quelqu'un. Ce quelqu'un existe certainement, dans la plus impénétrable obscurité. Il est ici ou là, très loin ou très près. Nous lui avons peut-être serré la main, sans savoir. Quand il entrera en scène, il tombera de tous les yeux une prodigieuse quantité d'écailles et il y aura une énorme clameur dans le monde. Tel est le spectacle qui nous est promis, mon cher Termier, et j'espère bien être au premier rang, ayant payé fort cher ma place et celles de plusieurs autres

Février

2. — Voici ce que, pour mon étonnement et ma joie, vient d'écrire un catholique au sujet de la neutralité de Benoît XV :

Lorsque le doux pasteur Abel fut assailli par le sauvage Caïn, lorsque le sang du premier assassinat eut rougi la terre et crié vers le ciel, Adam ne dit pas : « Je suis le père commun. C'est pourquoi je resterai neutre, me bornant à faire des vœux pour que la paix se rétablisse entre mes enfants. » Il maudit le meurtrier, Eve le maudit elle-même. Sous cette double réprobation l'aïeul de tous les hommes de proie, des Nemrod, des Attila, des Timour, des Guillaume, Caïn l'excommunié s'enfonça dans les ténèbres de son exil.

— Saint Père, supplient non seulement des milliers de voix humaines : voix de femmes souillées, d'enfants massacrés, de prêtres torturés; mais voix des pierres et des cloches, voix de Louvain, de Malines, de Termonde et de Reims ; Saint Père, ce n'est pas de votre neutralité que la religion a besoin ! Il fut des papes qui, tel le magnanime Grégoire VII, avaient pris pour devise : « J'ai aimé la justice et j'ai haï l'iniquité. » Ceux là n'auraient pas hésité, selon la formule des deux Romes, à « dire le Droit ». Pour peu que vous daigniez le chercher, vous le trouverez, Saint Père ! Et nous, vos fils de Belgique et de France, nous sommes sans crainte sur le jugement que, rendu au devoir de votre charge, vous promulguerez alors avec une souveraine autorité.

3. — A la dame obsédée :

... Il se trouve, et cela est une espèce de prodige, que

vous pensez ou que vous sentez exactement comme moi sur toutes choses. Exemple : Je n'ai plus à vous parler de Lourdes, puisque, du premier coup, avant que j'aie eu le temps d'ouvrir la bouche, vous me donnez à entendre que c'est le mercantilisme abominable pratiqué en ce lieu qui vous révolte, au point, me dites-vous, de ne pouvoir y réciter un *Ave Maria*. Moi je me sens capable de la Salutation Angélique n'importe où, mais il me semble qu'à Lourdes cette prière sortirait de moi comme une bombe incendiaire contre les boutiques infâmes. Je n'ai donc jamais voulu y aller et je ne suis pas près d'y consentir. Pour ce qui est des miracles, j'ai déjà demandé ceci : Un chrétien plein de santé faisant le pèlerinage de Lourdes pour demander le bienfait de la maladie et revenant avec joie, lépreux ou paralytique. Voilà le miracle que je voudrais voir, les autres ne m'intéressent pas.

J'ai pensé, bien souvent, que les infirmes innombrables guéris par Notre Seigneur ont dû être dans la foule qui demandait avec rage son crucifiement : Méditez cela et il vous viendra peut-être sur Lourdes une idée de plus, en considérant que les miraculés ou prétendus miraculés sont très probablement les pires ennemis de Notre Dame de la Salette qui n'avait que ses Larmes à leur proposer. Vous devez bien me comprendre, puisque vous sentez « avec une indignation folle » l'injustice. Mais alors il faudrait réserver une partie du trésor de cette indignation pour vous-même qui osez écrire, à moi ! que la communion quotidienne est bonne seulement pour les autres, parce que vous êtes trop « indigne ». Un peu de bon sens, je vous en prie. Que penseriez-vous d'un soldat sur le front qui dirait à son capitaine : « Je refuse de vous obéir, parce que je suis trop indigne de me battre ».

Pour ce qui est de la souffrance que vous ne comprenez pas, j'espère que Dieu vous la fera comprendre en vous mettant au fond du cœur cette vérité certaine qu'il y a des créatures à son image qui souffrent pour vous, qui portent votre fardeau. Cela, je vous le dis avec la certitude infinie de mon expérience personnelle. « Chaque fois qu'on jouit dans son corps ou dans son âme, *il y a quelqu'un qui paie.* » Vous trouverez cela dans *le Pèlerin de l'Absolu* et ce n'est pas moi qui l'ai inventé. Parmi mes livres, il y a *le Sang du Pauvre*, où je ne cesse de le dire. C'est un livre auquel je tiens beaucoup. Mais, au fond, qu'importe celui-là ou un autre? J'ai toujours écrit la même chose et vous ne tarderez pas à vous en apercevoir.

Je ne crains de vous aucune incompréhension, depuis que je sais votre mécontentement de m'entendre appeler « grand pamphlétaire et puissant écrivain ». Cela m'encourage à vous envoyer un livre qui serait certainement condamné par l'abbé Bethléem. (*Je m'accuse.*) Sans être autrement surprise de mon toupet, vous remarquerez, une fois de plus, la virtuosité avec laquelle je passe du cantique à l'engueulement le plus carabiné, quand il s'agit de démolir un personnage crapuleux. Vous remarquerez surtout, j'insiste sur ce point, que je dis toujours les mêmes choses, dans une langue ou dans une autre, quoi qu'on en puisse penser et quelles que puissent être les conséquences, ayant uniquement en vue la gloire de Dieu, qui est tout le secret de ma douloureuse vie.

« Qu'est-ce que vous me voulez? » avez-vous crié dans votre angoisse. « C'est toi que je veux », dit l'Esprit-Saint, « et c'est parce que je te veux que je t'ai envoyé ce pauvre qui a reçu de moi le pouvoir de réveiller quelques âmes... »

4. — Vu Léon Bonhomme. Il vit à Saint-Denis, dans un milieu fort hostile à la religion. Il m'a parlé de Benoit XV dont la conduite obscure et timide scandalise tant de chrétiens. Il a été témoin, dans son entourage, du triomphe des impies disant : « Le voilà, votre pape ! Il est neutre, *c'est-à-dire avec le plus fort.* » Que répondre à ces misérables? Je crois que le démon ne pourrait pas susciter un hérésiarque aussi funeste que ce pontife.

6. — Fin de *Jeanne d'Arc et l'Allemagne.* Dieu seul peut savoir ce que ce livre m'a coûté.

A un ami qui m'a envoyé de l'argent pour que je puisse, à l'occasion du mardi gras, « déguiser ma pensée, ce qui serait la source de ma fortune » :

Déguiser ma pensée ! dites-vous. Je ne fais que cela, depuis longtemps, puisque j'ai réussi à faire croire que je suis un monstre de violence, alors que le contraire est précisément mon cas. Cependant je n'ai pas fait fortune. A l'occasion du mardi gras, je peux essayer encore pour vous être agréable. Mais j'ai une tête si extraordinaire qu'elle fait éclater tous les masques nouveaux qui peuvent se trouver dans le commerce. C'est décourageant.

10. — A Philippe Raoux :

Vous me parlez de l'étonnement que vous donne l'incompréhensible victoire de la Marne et l'immobilité surprenante qui a suivi. Voici ce que m'écrivait un

catholique hollandais : « N'est-ce pas satanique au plus haut degré cette presque immobilité de six peuples armés, bouillants de haine, enragés et grinçant des dents, désirant furieusement s'exterminer et *ne pouvant pas*. Dieu châtie les peuples par le moyen du Démon et être puni par Satan, comme instrument de Dieu, n'est-ce pas l'enfer lui-même ? »

Nous sommes dans cette situation étrange de ne pouvoir rien entreprendre de décisif avant le triomphe russe. Et alors !.. L'Allemagne réduite au désespoir, ce sera ce que j'ai nommé la guerre *intégrale*, c'est-à-dire d'extermination. On a peine à concevoir une telle horreur. Pourtant, cette parfaite abomination serait-elle autre chose qu'un lever de rideau ? Il me semble que le vrai drame apocalyptique se précisera ainsi : Le monstre allemand définitivement abattu et tous les peuples se précipitant à la curée, chacun voulant avoir le plus gros morceau de la charogne Dites-vous, mon cher Philippe, que nous sommes nés pour voir ces choses.

Pour ce qui regarde la France en particulier, vous avez pu remarquer aussi bien que moi la scandaleuse et inepte apothéose de la progéniture de Garibaldi dont on nous embête depuis des semaines. Garibaldi le héros des Loges et des sociétés occultes, en haine du christianisme ! Que pensez-vous de ce signe ?

Notre Dame de Compassion pleure toujours sur sa Montagne, plus oubliée, plus méprisée que jamais. Quel compte à régler ! Avec cela on prescrit des prières « pour la paix » ! Oui, des prières dans le mépris des Larmes de la Mère de Dieu, des prières dans la Désobéissance et la *Neutralité !* On verra ce que cela donne.

Dédicace imprimée de *Jeanne d'Arc et l'Allemagne :*

A THÉRÈSE BROU
DU LYS
arrière petite-nièce
de Jeanne d'Arc

Ce livre, ma chère enfant, a été écrit pour vous. Il vous rappellera, chaque jour, que vous avez le devoir de devenir une sainte et — si Dieu l'exige — une martyre, à l'exemple de votre parente merveilleuse qui donna sa vie pour sauver la France.

Vous avez l'honneur et le privilège incomparables de cette ascendance qui fait de vous beaucoup plus qu'une princesse, en vous imposant l'obligation de la plus haute vertu.

Dieu premier servi ! répondait Jeanne d'Arc à ses accusateurs. Ces trois mots auraient pu être sa devise. Faites-en la vôtre, ma chère Thérèse, et soyez ainsi son héritière.

13. — Reçu le *Corriere della Sera* de Milan. Un article marqué de rouge signale cette absurdité de prescrire des prières pour la paix, alors que chacun ne peut prier que pour la victoire.

Il y aurait à faire cette réponse. Des prières pour la paix supposent naturellement la guerre. Or, *il n'y a pas de guerre*. Il y a en Belgique, en France et ailleurs, une invasion formidable de brigands et d'animaux féroces, ce qui est tout à fait différent. Il ne peut donc pas être question de paix. Il s'agit uniquement de se défendre en exterminant les malfaiteurs et les dévorants par tous les moyens possibles. Comment le Pape ne

comprend-t-il pas une chose aussi simple ? Il se trompe *infailliblement*, c'est sûr. C'est la justice qu'il faut demander. Je crois même qu'il faudrait prier pour Benoît XV qui ne fait pas son devoir de père de famille, lequel serait, comme je l'ai déjà dit, de condamner avec la plus grande énergie ceux de ses fils qui abusent de leur force pour écraser les plus faibles. Les évêques allemands ou autrichiens qui bénissent les assassins et les incendiaires devraient être frappés inexorablement par lui. Cela est indiqué par le plus élémentaire bon sens.

14. — Paroles de prêtre citées avec admiration par le *Journal* :

Eh bien ! puisque la miséricorde divine n'a pas voulu empêcher de tels massacres, je suis heureux, je vous le dis sincèrement, qu'il m'ait été *permis* (!) de prendre ma part de l'épreuve. Mes forces, ce n'est pas un grand cadeau que j'ai pu offrir à la patrie. Je suis un piètre tireur, je l'avoue, et si on m'a fait sergent ce n'est pas que j'aie eu l'occasion de rendre de bien précieux services.

Mais, au moins, j'aurai fait mon *devoir* (!) Oui, moi, ministre du Dieu de paix, je me félicite chaque jour d'avoir fait la guerre comme tout le monde... *Je m'en serais voulu de rester à prier* (!!!) pendant que les autres combattaient.

Voici, nous dit-on, ce que pensent la majeure partie des Américains, à l'exception de ceux d'origine boche.

Le Kaiser insensé ne vaincra pas. La *sagesse du monde* soutient les alliés. Guillaume se croit un homme supérieur, mais le diable lui expliquera un jour qu'il n'est qu'un instrument supérieur du mal.

Me souvenant de la Sagesse de Dieu, je pense que le Diable n'accordera au Kaiser aucune supériorité, même comme instrument. Il faut être américain pour voir en Guillaume autre chose qu'un sanglant imbécile.

15. — Du lieutenant-colonel Rousset :

Ce qui est intéressant, c'est le cynisme avec lequel les Tudesques non seulement avouent, mais cherchent à justifier les atrocités qu'ils multiplient contre les localités sans défense et les populations opprimées par eux. Un article de la *Gazette de Cologne* signé par un certain Walter Bloem est, à cet égard, un monument de monstrueuse inconscience : « Nous avons, dit-il, pris pour principe que la faute d'un seul doit être expiée par la collectivité tout entière à laquelle il appartient. »

La faute ? Quelle faute ? Peut-on qualifier ainsi l'acte par lequel un patriote cherche à servir son pays ou simplement à protéger son foyer ? « Si les *coupables* ne peuvent être désignés », écrit encore le herr Bloem, « les innocents doivent payer à leur place. Chaque fois qu'un village est mis à feu, chaque fois que des otages sont exécutés, chaque fois que les habitants d'une commune sont decimés, ce sont là moins des actes de vengeance que des avertissements pour les pays non occupés. »

Il s'agit donc, pour les Allemands, de semer la terreur sur leur passage. C'est évidemment un système, mais qui met ceux qui l'emploient au ban de l'humanité

et légitime toutes les vengeances au jour certain de la liquidation.

Au reste, le farouche rédacteur paraît oublier, à moins qu'il ne l'ignore, qu'en 1813 le roi de Prusse Frédéric-Guillaume III avait publié un rescrit ordonnant à tous les habitants de son royaume, appelés ou non sous les armes, de *courir sus* aux soldats de Napoléon. Ce qui, il y a un siècle, était considéré par les Prussiens comme une œuvre pie deviendrait donc un *crime* quand on le retourne contre eux ? Et encore est-il bien sûr que leurs actes de banditisme aient toujours eu pour excuse, si tant est qu'il puisse y en avoir une, quelque levée de boucliers de civils isolés ?

La vérité est que les Allemands font une guerre atroce, comme on n'a jamais connu la pareille depuis l'invasion des Barbares. Et ils auront beau lui chercher des justifications impossibles, ils ne nous empêcheront pas de nous en souvenir quand sonnera l'heure de la justice et du châtiment.

16. — A Félix Raugel :

Nous venons de recevoir avec une joie extrême votre portrait, qui nous donne une idée assez avantageuse de votre physique de combattant. Je n'irai pas jusqu'à dire que vous êtes d'une beauté irrésistible, mais je vois que l'existence de mulot ne vous a nullement déprimé et c'est déjà beaucoup pour un lion-terrier momentanément privé de crinière. En retour de cette image précieuse, je vous expédie, avec cette lettre, *le Pèlerin de l'Absolu.*

... Oui, vous les rossez peu à peu (les Boches), je le sais bien, et je sais aussi qu'on finira par les « avoir » tout à fait. Mais, en attendant, ils continuent leurs ordures et leurs infamies, et c'est extrêmement dur à penser. Le pape « Religio depopulata », le pape *neutre* engage

les écrasés, les brûlés, les détroussés, les violés de Belgique et de France à respecter « l'ordre public », c'est-à-dire à se montrer obéissants et affables envers les assassins. Ah! il faut avoir la foi chevillée ! Avec cela, il prescrit des prières *pour la paix*. La paix avec des cochons enragés ! Que verrons-nous encore? Impossible de vous dire tout ce que je pense dans une lettre que le premier venu pourra lire. Mais vous devinez facilement ce qui peut bouillonner dans l'âme d'un chrétien qui a écrit *Celle qui pleure*. Ce qui se passe depuis six mois n'est qu'un prélude. Le vrai drame apocalyptique n'a pas commencé. C'est ce que dirait Mélanie si elle vivait encore. Il a plu à Dieu de nous faire naître pour en être les spectateurs et nous n'avons pas mieux à faire que de le vouloir, en le bénissant pour ce privilège. *Nunc dimittis... Sursum corda.*

« Jeanne d'Arc *mit uns !* » Dans une église de Longwy une statue de Jeanne d'Arc avait échappé au bombardement. Les Boches grattèrent l'inscription gravée sur le socle et la remplacèrent par celle-ci, en allemand :

La Pucelle d'Orléans a toujours été l'adversaire des Anglais. Les Français combattent aujourd'hui aux côtés des Anglais. Jeanne d'Arc ne peut être avec les Français. Elle est avec nous.

17. — A Jeanne Boussac. Je lui écris ce que j'ai déjà écrit à plusieurs autres, sur mon livre, sur le Pape que je nomme Pilate XV, sur la continuation du mépris de la Salette, sur l'apothéose consécutive décernée aux Garibaldi et la

certitude d'une persécution carabinée après la victoire — peut-être avant.

Je commence à me lasser furieusement de toujours écrire les mêmes choses.

18. — Il n'est parlé dans les journaux que du projet de Guillaume d'un blocus maritime de l'Angleterre par les sous-marins allemands qui torpilleraient et couleraient non seulement les navires anglais, mais tous les neutres, sans aucun égard aux vies humaines.

21. — Quatre-vingt-six millions d'Allemands et cent trente millions d'esclaves. Voici ce qu'écrivait un de leurs oracles dans le volume intitulé *Grossdeutschland und Mitteleuropa um das Jahr 1950* (Thorman, à Berlin), page 48 :

Dans un espace d'années qui sera court, nous devons voir ceci : Le drapeau germanique abritera 86 millions d'Allemands et ceux-ci gouverneront un territoire peuplé de 130 millions d'Européens. Sur ce vaste territoire, seuls les Allemands exerceront des droits politiques ; seuls ils serviront dans la marine et dans l'armée ; seuls ils pourront acquérir la terre. Ils seront alors, comme au moyen âge, un peuple de maîtres condescendant simplement à ce que les travaux inférieurs soient exécutés par les peuples soumis à leur domination.

23. — Quelques extraits des instructions officielles données aux officiers allemands, manuel publié par le grand état-major de Berlin. Ce manuel veut, avant tout, prémunir les officiers

contre la sensibilité excessive qu'ils pourraient avoir :

— La seule véritable humanité consiste souvent dans l'application brutale de certaines sévérités.

— L'emploi brutal de moyens de défense (?) et d'intimidation nécessaires contre les habitants est non seulement un droit, mais même un devoir pour le commandant de l'armée.

— Peut on tuer les prisonniers de guerre ? Réponse - Cela n'est pas beau, mais quelquefois *cela peut être* COMMODE !

— Peut on se servir de sicaires et d'incendiaires ? Réponse : Cela n'est pas très convenable (*anstaendig*), mais la loi de la guerre n'est pas délicate (*empfindlich*).

— Il ne faut pas permettre aux vieillards, aux femmes et aux enfants de quitter une ville avant le bombardement, car leur présence constitue un grand avantage.

— Une guerre conduite avec énergie ne peut être dirigée simplement contre les combattants de l'Etat ennemi et les positions qu'ils occupent : *elle doit aussi détruire toutes les ressources intellectuelles et matérielles de cet Etat.*

Modifiez un peu la rédaction et vous aurez, *en images*, le programme complet de la guerre future contre l'Eglise dont cette guerre infâme ne paraît être que la préfiguration.

24. — Une personne merveilleuse, apprenant que mon livre ne peut être édité bénévolement, se charge de tous les frais. C'est Georges Crès qui sera l'éditeur.

27. — Bienheureuse nouvelle. Nous apprenons le retour prochain des van der Meer, mon cher Pierre ayant obtenu une situation de correspondant à Paris d'un grand journal hollandais.

Mars.

Ier. — Deux dédicaces à mon ami Charles Grolleau :

Le Sang du Pauvre. — On m'a souvent traité de scatalogue. Cela fait partie de ma légende. Que ne dirait-on pas si j'avais écrit le « Sang du riche » ?

Le Pèlerin de l'Absolu. — Faut-il vous l'avouer ? Je suis le héros d'un de mes contes. Ce malheureux ne partait jamais parce qu'il ratait tous les trains. Tel est mon cas. Je suis un pèlerin de ce genre.

3. — A Cornuau :

... Vous allez vous trouvez en présence d'un cas extraordinaire. Une lectrice est congestionnée d'enthousiasme. Ses lettres sont inouïes. Exemples : « Votre pensée m'étouffe positivement... Qu'est-ce que vous me voulez ?... Qu'est-ce que vous me voulez?... Qu'est-ce que vous me voulez?... Regarde-le bien. C'est le Pèlerin de l'Absolu ! Il s'impose à toi, que tu le veuilles ou non, il est sur ton âme comme un formidable bloc de granit. Il est lourd à porter, très lourd ! Et cependant, mon Dieu, faites que ne passe pas, comme tant d'autres, cette admiration qui me rapproche de vous ! »

Que pensez-vous d'une âme que Dieu pourchasse avec une telle violence et que dois-je penser de l'honneur

prodigieux qu'il m'a fait à moi-même, m'ayant désigné pour être le chien courant qui l'a réduite aux abois ?

4. — Les Pétroleurs. Récit d'un infirmier :

Du front d'Argonne, 1er mars.

Les Allemands viennent de se signaler par un nouvel acte de férocité criminelle par où ils se surpassent eux-mêmes. Peut-on imaginer un attentat plus lâche et plus cruel que celui qu'un récent communiqué a annoncé en ces termes : *Au bois de Malancourt, entre Argonne et Meuse, l'ennemi a aspergé avec du liquide enflammé une de nos tranchées avancées qui, en conséquence, a dû être abandonnée. Les occupants ont été grièvement brûlés.*

... C'était hier soir, à la tombée de la nuit. Rien ne laissait prévoir une attaque des Boches. Soudain un de nos camarades s'écria : « Tiens ! mais qu'est-ce qui tombe donc ? On dirait du pétrole. » Incrédules d'abord, il fallut se rendre à l'évidence. Ce liquide qui nous arrivait était bien du pétrole. Les Boches nous le lançaient soit à l'aide de pompes à incendie volées dans quelque village, soit avec des appareils spéciaux. Le sous-lieutenant qui nous commandait fit aussitôt éteindre toutes les pipes. Précaution inutile, car quelques secondes s'étaient à peine écoulées que les grenades incendiaires commençaient à pleuvoir. La tranchée s'enflamma en quelques instants. Pour achever leur œuvre barbare, les bandits profitant de notre désarroi, n'hésitèrent pas à s'approcher de la tranchée et à y jeter des torches allumées. Aucun de nous n'échappa à ce torrent de feu. Nos vêtements ruisselaient de pétrole. Nous fûmes bientôt environnés de flammes et forcés d'abandonner notre position. Nous nous sommes donc repliés.

Mais, du moins, nous avons attendu nos camarades de seconde ligne dont l'ardeur était décuplée par le désir de nous venger. Les pétroleurs expièrent durement leur forfait.

5. — Le paquetage de combat. Péroraison d'une homélie du kaiser à l'issue du service religieux dans une église de Pologne !

L'avantage que nous avons sur nos ennemis, c'est que ceux-ci n'ont pas de mot de ralliement. Ils ne savent pas pourquoi ils combattent ; ils ignorent pourquoi ils se font tuer. Ils portent sur leurs épaules le lourd sac d'une mauvaise conscience, car *ils ont attaqué un peuple amoureux de la paix,* tandis que nous, nous marchons contre l'ennemi avec *le paquetage de combat qu'est une conscience pure !*

Je ne sais ce que l'imbécile entend par une conscience pure, mais la sienne est morte et puante, certainement.

6. — Entendu ce mot d'une femme dont le mari est sur le front et fort exposé : « Heureusement le *hasard* le protège ! »

7. — Quand on ne mange pas Dieu, on doit s'attendre à être mangé par les chiens. C'est l'avenir de la France apostate.

10. — Encore les prêtres-soldats. *Un curé capitaine d'artillerie.* Article publié incroyable-

ment par *la Croix*, pour l'édification de ses lecteurs. C'est une lettre :

... Il s'agissait de reprendre un point que nous ne pouvions pas voir, mais qui avait une grande importance. Ça marchait mal. Tout à coup, une batterie de 75 arrive à toute allure, commandée par un grand diable de capitaine, un colosse mal équarri rasé à l'américaine et qui n'a pas l'air commode.

Il grimpe sur un arbre, y reste trois minutes et redescend. « Pointeurs à moi. » Il indique le point de repère, donne la dérive : « Par trois fauché, correcteur 22, 2.500, 2.550, 2.600, 2.650 », et s'écrie : Ça y est, ils vont nous f... la paix maintenant ».

Et de fait, les deux batteries allemandes se sont tues.. La batterie française réattelée est revenue sur la route. Les chevaux sont rapidement dételés, les artilleurs se brossent dans une grange en ruines. Que vont-ils faire ?... Sur quelques caisses de cartouches vides, on a mis une pierre et le capitaine de tout à l'heure... va dire sa messe. Ce capitaine est un curé. Il s'habille *en cinq secs*, et il a une *drôle de touche*, ce curé... Et rien n'y manque, à la messe. Il y a un sermon et quel sermon ! *Ce n'est pas un « curé » qui parle, c'est un « poilu » qui parle à d'autres « poilus »...*

Vous dire l'impression de cette messe... la vue de ce curé qui bénit, alors qu'une demi-heure auparavant, sur son ordre de capitaine, sous la mitraille de ses canons, plus d'une centaine d'artilleurs ennemis sont partis *ad patres*, ça, je ne peux pas...

On remarquera que le mot *curé* est ici employé à la place du mot *prêtre*, qui eût été gênant, même pour les lecteurs de *la Croix*. Cela dit, je

ne reparlerai plus des prêtres-soldats. J'en ai tout à fait assez.

12. — Un confrère que je ne connais pas, Emile Fabre, membre d'un Comité de prévoyance pour les artistes, a pensé à moi, qui ne demandais rien, et me fait tenir une somme.

14. — Belle séance de musique chez nous. Trio de Franck exécuté par Madeleine, Viñes et le violoncelliste argentin Olivarès. Je suis extrêmement fier de ma petite Madeleine devenue, en si peu d'années, une véritable artiste, capable d'étonner ses maîtres.

20. — Triomphe russe. Capitulation de Przemysl. J'aimerais mieux celle de Thorn ou de Kœnigsberg.

21. — Des zeppelins ont survolé Paris, la nuit dernière, sans succès. Les assassins n'ont pu blesser que peu de personnes et les dégâts matériels peu importants n'ont été constatés que dans la banlieue nord, à Levallois, Asnières, Courbevoie, etc. Mais l'émotion a été vive à Montmartre. Premier avertissement.

Ma *Jeanne d'Arc et l'Allemagne* s'imprime avec rapidité. Préparé une petite légende pour être lue sur la bande *Vient de paraître :*

On sait que les Allemands ont entrepris récemment d'annexer Jeanne d'Arc par le moyen de ce raisonnement balourd qui leur va si bien : « Jeanne d'Arc ayant

été l'ennemie des Anglais, doit être avec nous. » Le beau livre de Léon Bloy est une réponse accablante à cette insolence de Boches.

22. — On m'apprend que, chez un libraire de province, ceci a été vu : Mon livre *Celle qui pleure* et tout autour de cet exemplaire unique, un groupe de brochures intitulées : *A celles qui pleurent* (pour lire pendant la guerre), par l'abbé Gamber (?) N'est-ce pas admirable ? Il est évident que l'abbé, auteur de cette petite bondieuserie probablement édifiante et sentimentale, a lu au moins la couverture de mon livre et qu'il a voulu, en *rectifiant* à sa manière, le titre volé, faire plus fort et me casser les reins. J'y suis habitué, étant un des auteurs contemporains les plus utilisés. On ne me nomme pas, bien entendu, mais on m'utilise. J'ai lu au moins deux livres où des pages entières de moi étaient reproduites sans guillemets ni références d'aucune sorte. Dans les loisirs de ma tranchée de 68 ans, je trouve cela plutôt comique.

23. — A une dame... japonaise que j'intéresse passionnément :

... Pour vous répondre avec l'autorité convenable, il faudrait être votre directeur de conscience. Je le sais. Cependant je vais essayer. Pour parler utilement à une femme de votre sorte, il me semble qu'il faut commencer par mettre de côté toute humilité *verbale*, comme un

âne qui se débarrasserait de son harnais pour trotter plus joyeusement.

Donc vous avez été amoureuse de moi, d'abord, — ce qui ne m'étonne pas le moins du monde, étant de ceux qu'il faut aimer éperdument ou exécrer ; — puis, à cause de moi, dites-vous, vous avez aimé Notre Dame de la Salette. Et, avec un manque de profondeur qui m'afflige, vous déclarez que « cela ne ressemble guère à une attirance surnaturelle ». Qu'est-ce qu'il vous faut alors ? Il y a une dizaine d'années, un jeune homme que je ne connaissais pas m'écrivit des lettres assez curieuses, se disant une vieille fille que mes livres consolaient et j'y fus pris quelque temps. Me souvenant de cette aventure, je me demande en relisant votre lettre, si vous ne seriez pas une petite fille.

Exemple. Vous me parlez de Renan qui fut votre « apôtre », parce que vous trouviez son livre « bien écrit » !

Je suis trop généreux pour insister, mais à l'avenir je vous prie de ne plus mentionner l'individu. J'ai l'estomac solide et je peux supporter bien des ordures, mais ce nom là, *sur du papier*, non, c'est au-dessus de mes forces.

Un prêtre pieux et d'une intelligence évidemment supérieure vous a dit que vous étiez « une fille aimée de Notre Dame de la Salette et que votre amour pour elle était un signe de prédestination », ce qui est tout à fait incontestable. Là-dessus vous vous récriez comme une petite pensionnaire à qui les bonnes sœurs auraient enseigné ce qu'elles nomment si bêtement l'*humilité* et vous me racontez un tas d'horreurs ou de niaiseries pour me prouver que vous êtes indigne de tout. Je suis un trop vieux renard pour donner dans ces sottises et je maintiens absolument que vous êtes une *prédestinée*. Je le sais et je le vois. Ah ! çà, croyez-vous donc que

Dieu est mobilisable et que sa Grâce dépend de nos actes ? Dix mille ans avant votre naissance, il était connu de Lui que vous aimeriez sa Mère douloureuse. Vous avez été faite pour ça et le reste n'est *rien*.

Vous me dites, au clair de la lune, que vous avez tout commis — ô présomptueuse ! — et que vous avez eu toutes les curiosités. Si c'était vrai, ce que je n'ose espérer, vous seriez avec le Bon Larron et Marie-Madeleine qui furent les premiers élus. Jésus chérit les pécheurs et déteste les honnêtes gens. Remplissez-vous de cette pensée mille fois plus fortifiante que tous les bavardages des livres de piété.

Le religieux dont vous me parlez comme d'un saint me paraît vous avoir été envoyé par le diable. Quand on me parle d'un saint, je demande tout de suite où sont ses miracles. Or le miracle de celui-ci a été de vous exposer au désespoir et tout l'effort de son zèle a été le conseil assassin de ne communier qu'*une fois par an* et de prier le moins possible. Je comprends qu'après cela vous vous soyiez crue damnée...

25. — Quelques aphorismes teutons :

En prévision de ma mort, je fais cette confession que je méprise la nation allemande à cause de sa bêtise infinie et que je rougis de lui appartenir.

SCHOPENHAUER.

Quel mal y aurait-il à ce que, pour un plus grand bien, on fît un bon et gros mensonge ?

LUTHER.

Je ne sais qui pourrait travailler cette question : *Est-il permis de tromper les hommes ?...* Je vais voir à arranger la chose.

FRÉDÉRIC LE GRAND.

Le droit, c'est le jeu du faible ; le droit, c'est la monotonie du monde.

SCHILLER.

27. — Lettre de Raugel écrite « à terre, sous le feu » :

Hier, les canons de France ont joué, de 6 heures du matin à 11 heures, une symphonie continuelle de quatre coups *par seconde*. On était fou, sourd et enragé...

28. — Trouvé dans une lettre de Mélanie :

Il faut que les grands soient abaissés et que les petits deviennent plus petits.

29. — Mot recueilli : « Barrès est le *littérateur* du territoire. »

31. — Toutes nos pensées vont à nos chers filleuls de Hollande que nous pouvons voir venir d'un moment à l'autre. Mais nos pensées sont accompagnées d'angoisse. Ils ont pu arriver à Londres, peuvent-ils maintenant arriver en France ?...

Je lis ceci :

Avait-on jamais vu, avant qu'il y eût des marins allemands et un kaiser du nom de Hohenzollern pour les commander, avait-on même imaginé un spectacle pareil à celui qui vient de se dérouler dans la Manche ? Un paquebot chargé de voyageurs inoffensifs, de commerçants appartenant à des pays neutres et sans armes, de passagers, de femmes et d'enfants, coulé en pleine mer, avant même que l'équipage eût pu déborder les canots ! Toute cette cargaison humaine précipitée au

milieu des clameurs d'épouvante ; des bras qui s'accrochent à tous les débris ; des figures convulsées par la plus douloureuse agonie ; des adjurations déchirantes ; des sanglots, des imprécations, des râles étouffés par les vagues — et tournant sans arrêt autour de cette scène de mort, le navire malfaiteur, le sous-marin assassin, naviguant en surface, avec tout son équipage monté sur la plate-forme, pour assister au succès de son œuvre !

Et parmi les quarante hommes qui sont là, officiers ou matelots, pas un seul qui ait un regard de pitié, pas un qui ébauche un geste de secours !

Ils regardent... et ils *rient*.

Avril.

1er. — Retour enfin de nos filleuls. Nous avons tant désiré ce moment que nous ne parvenons pas à réaliser notre joie.

4. — Dimanche de Pâques. Singularité qui a peut-être un sens mystérieux. Cette année, le Vendredi Saint a pris, en une manière, la place du Dimanche de Pâques. Avant hier, soleil magnifique toute la journée. Aujourd'hui la pluie, la boue et le froid.

5. — A une amie affligée :

Je suis singulièrement touché de ce qu'ayant du chagrin vous ayez aussitôt pensé à m'en faire part, comme si j'avais le pouvoir de vous consoler. Ma compassion, je vous assure, est véritable, ayant passé moi-même par les pires chemins de douleur, mais je ne peux vous offrir que les prières d'un vieux pauvre qui vous aime

et qui vous bénit. La souffrance des âmes est universelle et infinie en ce moment. Tout ce que je suis capable de dire aux unes et aux autres, étant situé dans l'Absolu de la Foi, se réduit à ceci : Pleurez, si Dieu vous donne des larmes, mais ayez pitié de vous-mêmes, en acceptant avec douceur ce qui est exigé de vous. Il n'y a pas mieux que de vouloir ce que Dieu veut. C'est la consolation unique et je n'ai trouvé que cela dans le cours de mon effrayante vie.

Considérez, chère amie, la détresse inexprimable, le dénûment inouï des puissants qui ont voulu cette guerre de démons et comparez leur *sort* à venir à celui de leurs victimes innombrables. On est toujours du bon côté quand on est avec ceux qui souffrent la persécution et l'injustice. On est alors bien placé pour avoir compassion de soi-même et on est bercé avec une tendresse infinie dans les bras de la Consolatrice des affligés.

6. — Réponse à une inconnue qui m'accable de lettres dénuées de simplicité. Elle se dit ignorante et me demande assez ridiculement du secours spirituel :

Je vous informe que je suis dans ma 69e année et que je me prépare à la mort. J'ai donc peu de temps pour correspondre avec une personne que je ne connais pas. D'ailleurs tout ce que je pourrais vous dire, vous le trouverez dans mes livres. Vous vous dites ignorante et vous me priez de vous instruire. Voici mon conseil. Achetez pour quelques sous le catéchisme des petits enfants et apprenez-le. Ensuite, allez trouver un prêtre qui vous réconciliera avec Dieu. Les plus médiocres ont ce pouvoir. Si vous rejetez ce conseil, je serai forcé de croire que vous n'êtes pas de bonne volonté et que la curiosité

seule vous porte à me lire et à m'écrire. Alors comment pourriez-vous m'intéresser ?

8. — Veut-on savoir à quoi prétend l'orgueilleuse et folle Allemagne ? Qu'on lise ces deux courts, mais significatifs extraits des ouvrages de deux pangermanistes fameux entre tous, extraits reproduits par le *Bulletin des Armées :*

Afin que nul n'en ignore, nous proclamons que notre nation continentale a droit à la mer, non seulement à la mer du Nord, mais encore à la Méditerranée et à l'Atlantique. Nous absorberons donc l'une après l'autre toutes les provinces qui nous avoisinent. Nous annexerons successivement le Danemark, la Hollande, la Belgique, la Franche-Comté, le nord de la Suisse, la Livonie, puis Trieste et Venise ; enfin le nord de la région gauloise, de la Somme à la Loire.

Général VON KLAUSEWITZ.

Nous annexerons le Danemark, la Hollande, la Belgique, la Suisse, la Livonie, Trieste et Venise et le nord de la France, de la Somme à la Loire. Ce programme que nous exposons sans peur n'est pas l'œuvre d'un fou ; cet empire que nous voulons fonder ne sera pas une utopie ; nous avons dès maintenant, en mains, les moyens de réalisation.

Général BRONSART VON SCHELLENDORF.

Au fond, ces chéris veulent annexer toute l'Europe, pour commencer, et, un peu plus tard le monde entier. Pourquoi pas ? Ce serait la restitution du Paradis terrestre.

10. — A Termier :

Je voudrais pouvoir, dès aujourd'hui, vous envoyer mon livre, mais il ne peut paraître avant le 4 ou 5 mai. Dieu veuille le bénir ! La circonstance extraordinaire et même un peu miraculeuse qui m'a permis de l'éditer en un moment où aucun livre n'est édité, me fait espérer beaucoup. Il sera peut-être le *seul* livre de la saison, ce que je vous prie d'admirer. Effet prodigieux de la guerre apocalyptique ! La victime de la conspiration du silence, pendant tant d'années, devenue enfin la seule voix qui se fasse entendre ! Puis le succès espérable va coïncider avec nos noces d'*argent*, ô Termier ! qui auront lieu, le mardi de Pentecôte, 25 mai.

Il est vrai, je me hâte de le dire, que cela est trop beau pour être croyable. Cependant... Je fais, chaque jour, ce que je n'ai jamais fait. Je prie pour obtenir le dit succès, considérant que j'aurais ainsi, outre la sécurité matérielle, la notoriété qui m'est indispensable. Dieu sait que j'ai une tâche à accomplir et que cette tâche n'est pas accomplie. Ceux qui ont lu *le Salut par les Juifs* le savent aussi et me reprochent souvent de garder pour moi ce qui me fut, il y a plus de trente ans, confié pour d'autres.

Mais que pouvais-je faire avant d'avoir conquis une autorité suffisante ? Si *Jeanne d'Arc* me donne cette autorité et cette indépendance, avec quelle joie j'oublierai nos contemporains et leurs pensées imbéciles pour me donner entièrement à la Parole de Dieu, dans la solitude, pendant que s'écrouleront quelques empires, comme faisaient les anciens Pères !...

Il est devenu banal de parler de la guerre. Vous en savez d'ailleurs autant sinon plus que moi. On nous cache tant de choses ! Mais nous savons en général et de façon certaine que tout va très bien. Les Anglais sont des frères héroïquement désintéressés. Les Russes aussi.

On peut même compter que ceux-là, les Cosaques surtout, étonneront le monde par leur douceur, déjà proverbiale. Les chevaleresques Italiens feront certainement parler d'eux, quand ils auront cessé de marquer le pas. Pour ce qui est de nos parlementaires et politiciens, ils tiennent pour *l'union sacrée* et le prouveront en temps utile.

L'avenir est magnifique, la Foi renaît de toutes parts et le christianisme n'a jamais été si florissant. Nous en aurons des preuves aussitôt après la guerre. Nos évêques, d'ailleurs, ne sont-ils pas tout à fait sublimes ? Voilà, cher ami, tout ce que peut vous dire un solitaire dont l'optimisme vous est connu...

12. — Lettre extrêmement touchante de Félix Raugel, écrite le dimanche de Pâques, après une messe dans la forêt, au bruit du canon, à quelques centaines de mètres de la ligne de feu:

Un chaos de rochers géants, au creux d'une petite caverne. L'autel, une simple planche de chêne, deux petits cierges de cire. Dans le fond du ravin, officiers et chasseurs assistant pieusement, la tête découverte. Vibrante et brève allocution de l'aumônier. Communions pascales. Comme chant liturgique et comme son de cloches, rien que le petit bruit des gouttes de pluie et la voix formidable du canon. Moment précieux, heure sublime, paix immense, inoubliable souvenir !

A une amie :

... Ce qu'il y a de plus bête au jugement des bourgeois qui n'est pas le Jugement dernier, c'est de faire quelque chose pour l'Amour de Dieu, et c'est votre cas. L'excellent homme qui vous a dit ça et dont vous essayez fol-

lement de faire un admirateur de mes livres, vous a dit, par la même occasion, qu'il préparait contre moi un petit dossier qu'il veut vous lire. Je ne vous demande pas de m'en faire part. Tout ce qu'il pourra vous lire ou vous dire, je le sais par cœur depuis quarante ans. C'est même avec cette matière que j'ai fait deux volumes d'*Exégèse des Lieux Communs*.

Ma femme a été très touchée de ce que vous avez écrit pour elle. Vous la connaissiez déjà par mes livres. Croyez que je n'ai rien exagéré. Elle m'a épousé, il y a 25 ans, *uniquement* parce qu'elle voyait en moi l'homme le plus malheureux qui fût au monde. Cela seul doit vous montrer l'étage de son âme.

14. — A Ventura Garcia Calderon, journaliste espagnol qui m'a fait promettre une réponse pour son enquête à l'occasion du 3e centenaire de la publication de *Don Quichotte*, qu'on veut fêter en Espagne :

Monsieur, Je ne peux que vous redire ce que je vous ai déclaré à Bourg-la-Reine, quand vous m'avez honoré de votre visite. Je n'aime pas *Don Quichotte*. Ce livre trop fameux m'amusa, quand j'avais 16 ou 18 ans. Plus tard il m'ennuya et me révolta. Je ne peux souffrir que les grandes choses soient tournées en dérision et la chevalerie est assurément une de ces grandes choses, l'une des plus belles que les hommes aient jamais vues.

Il est possible que Cervantès n'ait pas voulu l'avilir, ainsi que le supposent quelques-uns de vos compatriotes — bien que ce soit difficile à croire — et qu'il ait seulement prétendu ridiculiser certaines extravagances de son temps dont le souvenir même n'existe plus depuis

trois siècles. Mais son livre demeure, et c'est une tache ineffaçable.

S'il n'y avait que le pauvre chevalier de la Triste Figure, on pourrait faire crédit à sa folie, mais Sancho est intolérable. L'appétit brutal continuellement, systématiquement, victorieusement opposé au Rêve ; le ventre ayant toujours raison contre l'Enthousiasme, et le gros rire de la multitude à la face douloureuse de la Poésie, voilà ce qui ne peut être supporté.

Tel est, je crois, le sentiment d'un assez grand nombre de Français, en ce moment surtout où le rôle de Sancho est tenu par l'épaisse Allemagne. Agréez, je vous prie, cette réponse très sincère d'un écrivain qui se glorifie d'ignorer les ménagements protocolaires.

16. — A un prêtre-soldat qui m'a envoyé son portrait :

... Je suis navré de vous voir un fusil. Les prêtres ne devraient jamais être armés. C'est l'effet d'une aberration sacrilège et vous devez le sentir profondément. Vous avez été forcé, comme tant d'autres, d'obéir à la loi de mobilisation, mais aucune autorité n'a le droit de vous contraindre à vous servir de vos armes. J'espère que Dieu écartera de vous les occasions.

17. — Ayant reçu à l'église certaines impressions, je m'efforce de les fixer :

DE PARADISO TERRESTRI

« *Quod oculus non vidit*, etc. Choses que l'œil n'a pas vues, que l'oreille n'a pas entendues et qui ne sont pas montées au cœur de l'homme

— choses que Dieu a préparées pour ceux qui l'aiment. »

De quoi parle ici saint Paul ? Assurément ce n'est pas du Paradis terrestre qui existe toujours d'après la Tradition, et qui est, selon le témoignage unanime des anciens Pères, le vestibule du Paradis céleste où les Justes et les Saints ne seraient admis qu'à l'inimaginable fin des temps.

Le Saint-Esprit affirme par la bouche de saint Paul, citant le sublime chapitre 64e d'Isaïe, l'impossibilité *absolue* de concevoir ce que Dieu réserve à ses amis dans le Paradis céleste, à la fin des fins. Il ne s'agit donc pas ici du Paradis terrestre, qu'il est possible, non de comprendre, mais de concevoir en tant que terrestre, puisque la Liturgie elle-même en dit quelque chose :

Piissime Domine Jesu Christe qui redemisti nos pretiosissimo sanguine tuo, miserere animæ hujus... et eam introducere digneris ad SEMPER VIRENTIA ET AMŒNA LOCA PARADISI.

Tels sont les derniers mots de la Recommandation de l'âme du chrétien agonisant.

Sans doute, notre conception du Paradis terrestre est infiniment rudimentaire, mais possible cependant, parce que le témoignage de nos sens est invoqué. A ne parler que du sens de l'odorat qui paraît être le plus terrestre et celui qui nous rapproche le plus de l'animalité, il n'est pas nécessaire d'être poète pour imaginer

un parfum capable de faire mourir de volupté. Les autres, la vue, l'ouïe, surtout, peuvent procurer, même en ce monde inférieur, des délices telles que la notion déjà si précaire du temps ou de l'espace semble s'abolir. Il suffit de supposer un excès prodigieux, surnaturel, de nos sensations, excès accompagné en nous d'une puissance illimitée de susception, pour nous former une idée, vaille que vaille, du Paradis terrestre.

Par conséquent, quelque miraculeusement beau et délectable que puisse être ce paradis, il est terrestre et, dès lors accessible, en une manière, à notre imagination. Il est le Jardin de Volupté, c'est l'Esprit-Saint qui nous dit cela. Adam et Ève, ineffablement illuminés, durent savoir très bien que ce lieu n'était pas leur fin dernière et le serpent ne les étonna pas en leur disant : *Eritis sicut dii.* Pour parler humainement, il n'eut que la peine de les séduire, mais ce ne fut certainement pas l'œuvre de la durée d'un éclair.

Quand nous voulons penser à l'Infini, la fantasmagorie des quantités astronomiques se présente à notre esprit. Les chiffres épouvantables par lesquels on s'efforce vainement de mesurer les distances des astres, que sont-ils, en comparaison des colonnes de millions de siècles qu'il a fallu peut-être au Tentateur ? Car l'*âge* de nos

premiers parents n'a pu commencer qu'à la minute où, cessant d'être immortels, le temps commençait pour eux.

Adam et Ève, séduits enfin, ont voulu trop tôt être des dieux, c'est-à-dire prendre possession du Paradis céleste avant d'avoir suffisamment *cultivé* le terrestre, dans quelque sens qu'on veuille entendre ce mot et c'est ce qu'on appelle le Péché Originel. Mais le testament demeure. *Eritis sicut Dii*, le testament et l'héritage, la Maison du Père que nul ne peut connaître. Toutes les images des artistes ou des poètes se réfèrent uniquement au Paradis terrestre, le seul qui puisse être *imaginé*.

18. — *Si mon Empereur me voyait !* 190.000 imprimés de cette exhortation pieuse des pasteurs allemands ont été distribués sur le front aux troupes du Kaiser, nous dit-on. Authentique ou fabriquée, cette pièce est si allemande par la bêtise qu'elle vaut d'être conservée :

Tu es au cantonnement en pays ennemi, ou encore au dépôt dans ta patrie. La mort et le danger sont éloignés pour l'instant. Tu obtiens une permission. Te voilà ton maître. C'est alors que viennent te solliciter *le péché*, *l'impureté*. L'obscurité te protège. Tu peux impunément te livrer à l'ardeur de ton sang.

Camarade, frère, arrête !

Sois fort ! C'est l'occasion de montrer que tu es vraiment un homme, maître de ses désirs avilissants. Pense

à la malédiction de l'impureté. Quelle cause, en 1870, a aidé à la chute de Metz, la forteresse hérissée d'armes, imprenable? Et dans la guerre japonaise, celle de Port-Arthur? La faiblesse des *sens* et ses conséquences : *les maladies sexuelles*. Pense, en de tels instants de passion : « Si mon empereur me voyait! »

19.— Préparé quelques dédicaces pour *Jeanne d'Arc et l'Allemagne* qui va paraître :

A Termier :

Dieu premier servi! disait Jeanne d'Arc. « Les Boches premiers servis », êtes-vous forcé de dire, en expédiant vos obus, mon doux colonel. C'est la différence des temps. Mais le sens est le même, puisqu'il est nécessaire de détruire cette muraille de crapules qui offusque le trône de Dieu.

A Alfred Vallette :

Qui m'a vu « sourire », pour qu'il soit témoin des larmes d'amour qui coulent quelquefois sous le *masque* du pamphlétaire.

A Henri Bouteu.

Voici, cher ami, un livre qui défie toute *illustration*. C'est le surnaturel constant. Ne pensez-vous pas qu'il faudrait à la fois l'âme d'enfant d'un primitif et le génie d'un Michel-Ange?

A Ricardo Viñes

Voici une guerrière qui enfonce un peu vos Almogavares qui étaient, soit dit sans vous offenser, de terribles fripouilles. J'imagine que le Cid lui-même com-

paré par Hugo au Pic du Midi, se fût abaissé devant cette colline de gloire et de pureté angélique.

A Raïssa Maritain :

Cette incomparable figure de sainte, visible seulement pour les bons amis de Dieu qui ont reçu la grâce de voir *au-dessus* du temps.

A Christine van der Meer :

Tu trouveras ici, bien-aimée compagne de mon Pierre, de quoi contenter ton âme d'artiste et ton âme d'élue de Jésus-Christ. Je te demande seulement une petite larme pour l'auteur.

A Georges Crès :

Je ne sais si ce livre vous enrichira, mais je suis sûr qu'il contentera votre cœur et que vous serez heureux de m'avoir aidé à offrir ce témoignage à la grande Sainte de France.

A René Martineau :

Si Jeanne d'Arc est l' « âme de la France », comme j'ai dit, c'est donc qu'elle est de quelque manière, en chacun de nous et c'est pour cela, sans doute, qu'il est difficile de ne pas pleurer en y pensant.

A Carlos Olivarès :

On a souvent parlé de mes livres, mais personne n'a dit que je suis un poète, rien qu'un poète, que je vois les hommes et les choses en poète comique ou tragique, et que, par là, tous mes livres sont expliqués. Je vous livre ce secret.

A l'abbé X. :

Ne pensez-vous pas que le bûcher de Jeanne d'Arc est une image prophétique de l'avenir, désormais prochain, de la France, tel que nous le préparent, depuis soixante-neuf ans, Nos Grandeurs ?

A Brou :

Ce livre qu'il a tant désiré et que *je n'aurais pu faire sans lui.*

A Emile Baumann :

Ici, comme pour *l'Ame de Napoléon*, j'ai rêvé le miracle de mettre ma pauvre âme à la place de celle de Jeanne d'Arc, persuadé que c'est par ce moyen qu'on peut écrire vraiment l'histoire.

A Edmond Barthèlemy :

L'histoire vue à travers les larmes.

A André Baron :

En attendant que la France monte à son tour sur le bûcher.

A Cornuau :

Ce livre de douleur et de gloire, qui est une forme de prédication pour Notre Dame de la Salette.

Au Frère D... :

Dieu premier servi! Ce cri de Jeanne d'Arc ne serait-il pas la vraie devise de tous mes livres ?

A Emile Fabre :

« Celui qui aime la grandeur et qui aime l'abandonné, quand il passera à côté de l'abandonné, reconnaîtra la grandeur, si la grandeur est là », a dit Hello.

A Louis Hénault :

Aujourd'hui, comme au xve siècle, l'histoire est une torche promenée au milieu des ruines.

A Vincent d'Indy :

L'histoire de tous les siècles est-elle autre chose qu'un océan de ténèbres horribles, éclairé, çà et là, par quelques figures lumineuses?

A Jean de la Laurencie :

Gestes humains, larmes humaines, et l'incompréhensible Volonté de Dieu, c'est toute l'histoire.

Au Père Louis M... :

En attendant le règne du Paraclet, qui mettra fin aux bavardages et aux lieux communs.

A Jacques Maritain :

Mon cher filleul *in eremo*. Je confie pour lui ce livre au fidèle corbeau qui portait, chaque jour, l'Eucharistie au Patriarche des Solitaires.

A Pierre van der Meer :

Le temps et l'histoire n'étant que des songes, il me semble que j'ai pu être l'un des compagnons de cette guerrière et j'ai pensé bien souvent que je finirais comme elle dans un brasier.

A un soldat-prêtre :

En le priant de se désarmer pour me lire.

A l'oncle Louis :

Il y en a qui se font tuer par les Boches. L'auteur s'est tué lui-même pour écrire ce livre qui augmentera peut-être le courage de quelques-uns. On fait ce qu'on peut.

A Raoux :

En attendant les événements indicibles et miraculeux dont cette guerre monstrueuse n'est que le prélude.

A Raugel :

L'auteur impotent qui voudrait être près de lui pour avoir part aux merveilleux rêves des chrétiens qui offrent leur vie, chaque jour.

A Georges Rouault :

En attendant les massacres joyeux et les exterminations suaves

A un jeune prêtre :

Reçu l'étonnante compilation sur le Paradis terrestre, *liber totius consolationis*, dites-vous. Lecture profitable sans doute, mais pénible et longue. Les auteurs ecclésiastiques, en général, ignorent la concision. Qu'ils écrivent en latin ou en toute autre langue sublunaire, leur prolixité est effrayante et leurs références infinies. Je suis loin d'avoir tout lu. Cependant j'ai eu la joie de voir que je ne m'étais pas trompé dans mes *pressentiments* au sujet du Paradis terrestre. (Voir mon

Exégèse des Lieux communs, 2e série. Conclusion.) Ci-joint un brouillon que vous pourrez garder. Je l'ai recopié avec soin. C'est une espèce de note pour des travaux futurs. Je vous recommande à Notre Dame de Transfixion et au Bon Larron.

De nombreux réfugiés belges sont hospitalisés dans un immeuble voisin de Saint-Sulpice. Une dame qui les visitait remarqua une petite fille d'une dizaine d'années, dont les mains restaient obstinément cachées, malgré la température élevée de la salle, dans un misérable petit manchon.

— Mouche-moi, maman, dit tout à coup la petite fille à sa mère.

— Comment! fit la dame, une aussi grande fille qui ne peut pas se moucher toute seule?

— Elle n'a plus ses mains, répondit tout doucement la mère, comme pour excuser sa fille.

La visiteuse resta un instant sans comprendre.

— Est-ce que... les Allemands?... Non, ça n'est pas possible!

La mère baissa la tête et éclata en sanglots.

22. — Lettre intéressante de Philippe Raoux. Il est, comme moi, sans illusions sur l'avenir, sur cette imbécile et impie « union sacrée » qui supprime Dieu. Il me parle de soldats blessés, menacés d'un renvoi immédiat au front s'ils vont voir l'aumônier et d'un infirmier puni

pour avoir mené l'aumônier près d'un mourant.

« Peut-être », dit-il, « pourrait-il se passer au front des choses belles parmi les plus belles... quelque geste magnifique... comme aux temps lumineux du Moyen Age. »

A l'instant et comme une réponse au vœu de mon ami, m'arrive ceci :

DEBOUT LES MORTS ! C'est le cri sublime d'un soldat blessé dans une tranchée surprise, pleine de mourants et de morts. A cet appel, venu du fond du Moyen Age, les agonisants, interrompant leur agonie, se redressent et se défendent si terriblement que les envahisseurs sont refoulés, exterminés, et que la position est reconquise. [Le récit de cet épisode merveilleux et quasi-surnaturel a été reproduit par un grand nombre de journaux.]

28. — On me parle d'une dame qui lit *le Sang du Pauvre* « d'une voix de colombe ». Mes amis savent que je lis cela ou autre chose d'une toute autre voix et je ne me représente pas très bien le roucoulement de cette dame. Il est vrai que le prophète Jérémie parle quelque part de « la colère de la Colombe », symbole de l'Esprit-Saint, mais je ne vois pas ici d'application immédiate.

29. — Pierre, qui passe son temps à recueillir des informations, est profondément désen-

chanté. Ce qu'il voit et ce qu'il entend lui démontre que tout est perdu, et que Dieu seul peut aujourd'hui quelque chose.

3o. — Du Lieutenant-Colonel Rousset :

L'ennemi semble décidément renoncer à se procurer la victoire par des moyens loyaux. Si ce qui vient de se passer à Maucourt, à Tracy-le Mont, auprès de Souain, n'est point une simple crise pathologique consécutive à quelque accès de colère rentrée, ce ne peut être que la démonstration d'une impuissance militaire dont on se reconnaît soi-même incapable de triompher.

Que signifie donc cette poignée d'hommes — quatre-vingts, nous dit-on — qui est jetée à l'attaque avec, pour armes, des cisailles, des brownings et des coutelas? Qu'est-ce que cet appareil pharmaceutique de tubes d'éther, de fumées stupéfiantes et de bombes d'artifices? A-t-on jamais vu une armée faisant encore figure militaire et conservant si peu que ce soit de confiance en elle-même, qui ait eu recours à des moyens pareils ?...

Vraiment les soldats du Kaiser nous donnent d'étranges spectacles. Mais s'ils croient par là nous intimider, ils se trompent. Rien, au contraire, mieux que ces expédients empruntés au plus vulgaire banditisme ne peut nous convaincre de leur déchéance morale et de l'angoisse qui trouble si complètement leur esprit désappointé.

Mai.

1er. — Note préliminaire à une citation de mon livre dans le *Mercure de France :*

J'avais entrepris, avant la guerre, une étude sur

Jeanne d'Arc. L'Introduction que voici de cette étude, qui devait être purement historique, fut écrite, en juillet dernier...

Trois mois plus tard seulement, j'ai pu reprendre ce travail, mais alors au bruit du canon et l'oreille remplie de la clameur énorme des immolés. Il était inévitable que ma vision du passé se confondît en une manière avec l'obsédante vision du déluge actuel. Il y avait, d'ailleurs, tant de points de ressemblance!

C'est pourquoi j'ai intitulé mon livre *Jeanne d'Arc et l'Allemagne*.

3. — Voyage à Bures, chez mon filleul Pierre, comme autrefois. Tout est changé, cependant. Cette vallée délicieuse fait encore penser au Paradis, mais quelque chose d'énormément angoissant pèse sur nous. Il n'y a plus de paix espérable en ce monde.

4. — « *Le Pèlerin de l'Absolu* », ai-je dit à quelqu'un. « Ce titre ressemble à une invocation mystérieuse. Aussitôt que le livre parut, la monstrueuse guerre se déchaîna, comme une réponse de tous les démons. »

5. — Longue lettre d'un Polonais inconnu que je désire peu connaître. Il a le tact de m'envoyer un timbre pour la réponse. Il se nomme Lutoslawski, m'appelle son « cher ami » et me donne des conseils scientifiques dignes d'un professeur allemand. Il se dit catholique et inventeur d'une recette infaillible pour opérer

des conversions. Cette lettre que l'orgueil et la sottise.

7. — Réponse au Polonais :

Monsieur, vous avez la bonté de vouloir me faire profiter de votre expérience « beaucoup plus ample que la mienne », dites-vous, et vous me prodiguez généreusement des conseils, agrémentés, çà et là, de quelques expressions d'ironie lourde qu'un rhinocéros ombrageux pourrait trouver insultantes. Etant un idiot de naissance, incapable, par conséquent, de rien comprendre à n'importe quelle *psychologie* et saturé de mépris pour la science moderne que je crois venue du diable, j'ai le chagrin de ne pouvoir apprécier vos charitables intentions. Mes soixante-neuf ans vous saluent.

Lecture de Vertot (*Chevaliers de Malte*). La vue hideuse des choses contemporaines me force à chercher un refuge dans le Moyen Age.

Brou me raconte pourtant une belle histoire. Frédéric Cousot, le pauvre écrivain que nous avons connu à Montmartre, est prisonnier civil en Allemagne, s'étant substitué volontairement, héroïquement, à un malheureux père de famille.

8. — Mon livre vient de paraître et déjà l'insuccès s'annonce. Je suis trop différent de tout le monde. Il n'y a rien à faire. On accorde volontiers que je suis un Écrivain étonnant, mais cela on ne l'*écrit* jamais. Je ferais le plus beau livre du monde, la *Divine Comédie*, l'Évangile même, silence toujours. Une tristesse horrible m'accable.

On ne parle que de la catastrophe de *Lusitania*, immense vaisseau de commerce anglais torpillé sans avis préalable par les Allemands et coulé en quelques minutes. 1500 morts, dit-on, parmi lesquels un grand nombre de femmes et de petits enfants. Les marins allemands étaient déjà coutumiers de ce genre d'abomination, mais ils n'avaient pas, jusqu'ici, réalisé une aussi somptueuse horreur. [On a su depuis que Berlin illumina et que les auteurs furent magnifiquement loués et récompensés par le Kaiser qui attend lui-même sa récompense...]

9. — *La Gazette de Cologne*, du 6 mai, annonce que l'évêque de Metz (!), Mgr Benzler, a donné à son clergé l'ordre d'enlever, dans toutes les églises de son diocèse, les statues de Jeanne d'Arc. Ce cochon violet serait tout à fait à sa place à l'archevêché de Reims, quand son empereur aura conquis toute la France.

10. — Encore une journée exquise à Bures. Mais quel moyen de dire des choses nouvelles dans ce permanent cauchemar de la guerre qui nous obsède et qui empoisonne toute joie.

14. — Un pauvre bonhomme de Lyon, autre donneur de conseils, m'écrit que je devrais faire un petit livre populaire à 25 sous pour propager la Salette, en ayant soin de « renoncer à mon style des grands jours ».

16. — Liturgie admirable. La fête de Jeanne

d'Arc a été fixée au dimanche dans l'Octave de l'Ascension, et je lis avec saisissement les derniers mots de l'Evangile de ce dimanche occurrent : *Hæc locutus sum vobis, ut cum venerit hora eorum, reminiscamini quia ego dixi vobis.* A rapprocher de l'avertissement de Jeanne d'Arc à Cauchon : « Ecrivez-le, afin que, quand ce sera advenu, on ait mémoire que je l'ai dit. »

20. — Raoux me parle de l'Italie, qui va évidemment, après tant de mois d'hésitation, être forcée de prendre part à l'immense guerre, mais « qui saurait limiter l'enchaînement de cataclysmes que cette intervention *espérée* va déclancher... sur Rome et sur l'Eglise ?... Si vil et si misérable que soit François-Joseph, il représente encore pourtant le Saint-Empire, et gare au déchaînement anti-clérical... transalpin et cisalpin ?...Et qui sait si nous ne devrions pas trembler de cet appui *ex diabolo!* Quelle taie avons-nous sur les yeux pour que cette hymne satanique (d'Annunzio) à Garibaldi qui secoue l'Italie soit joyeusement accueillie chez nous ? »

21. — A Philippe Raoux :

... La statue de Jeanne d'Arc est couverte de fleurs par des gens dont l'unique rêve est la destruction de l'Eglise. On ne veut absolument plus de Dieu, nos évêques eux-mêmes l'ayant disqualifié. Alors, c'est bien simple : *Dieu se retire*. Il est clair pour nous que si

Dieu, tout à coup, privait de sa bénédiction les simples pierres, aussitôt le granit et le silex désagrégés tomberaient en poussière. Que sera-ce pour les sociétés modernes?

22. — Des pèlerins fort amoureux de mes livres viennent me voir, disant qu'ils sont d'accord avec moi sur tous les points, mais que, cependant, ils ne peuvent comprendre mon admiration pour Napoléon. J'ai beau leur dire que j'admire en Napoléon une des plus belles œuvres de Dieu, ils ne peuvent concevoir cela et c'est étrange. C'est comme si on me disait : « Nous voyons en vous les plus nobles sentiments, mais il nous est impossible de concevoir que vous ayez véritablement une âme. »

23. — Dimanche de Pentecôte. L'Italie de Garibaldi et d'Annunzio a déclaré la guerre à l'Autriche, par conséquent à l'Allemagne, aux applaudissements infaillibles de Maurice Barrès! Cet événement pour la fête du Saint-Esprit !!!?

24. — Lundi de Pentecôte. *Altissimus dedit vocem suam et apparuerunt fontes aquarum.* Deux ruisseaux de larmes !

25. — Mardi de Pentecôte. Nos noces d'argent. Il y a juste vingt-cinq ans que nous sommes mariés, que nous souffrons ensemble, appuyés l'un sur l'autre, à peu près tout ce qui peut être souffert. Ce matin, à Saint-Lambert, à l'autel même de la Vierge, où fut célébré notre mariage,

le bon abbé Cornuau nous a bénis pour les épreuves qui sont encore à venir. En 1890, mariage de pauvres, en 1915, noces d'*argent* de pauvres. Cela seul n'a pas changé. Nous ne reconnaissons plus rien ici. Vaugirard, qui était presque une banlieue, est devenu un des quartiers de l'immense Ville menacée toujours de la destruction effroyable que la Douloureuse Mère annonça. Mais qu'importe ? La vie de tout le monde, et la nôtre en particulier, n'est elle pas un songe ?

Foule à Bourg-la-Reine. Enfants, filleuls, amis, douces lettres des absents. C'est pourtant une merveille que le vieux réfractaire, condamné par tous les conciles de la littérature, ait pu grouper un si grand nombre d'affections ! Quelle victoire et quelle espérance pour une vie future — après la poussière !

27. — La vente de ma *Jeanne d'Arc* est nulle ou presque. Nulle autre réclame que quelques lignes de Gustave Téry qui semblent plutôt avoir tué mon livre. Cette nouvelle, quoique prévue, m'accable un peu. Dieu ne veut pas pour moi ce genre de victoire.

29. — Encore Benoît XV. Voici ce qu'écrit aujourd'hui, dans *l'Homme Enchaîné*, le trop fameux Clémenceau dit *Tête de mort*. N'est-ce pas consternant de penser que le Vicaire de

Jésus-Christ peut être *justement* réprimandé par un tel homme !

... Ce sont des chrétiens, des catholiques romains même, qui se massacrent ; c'est la Belgique catholique qui est noyée dans le sang par les fils de Luther alliés du très catholique Empereur, qualifié pour indiquer sa voie à l'Esprit divin lui-même, lorsqu'il intervient d'une façon souveraine dans les décisions du Conclave. Et dans toute cette horrible mêlée, le Pape qui (pour des raisons de la terre) ne peut pas même dire le juste et l'injuste aujourd'hui, se propose pour l'imposer moralement demain.

Car c'est une justice que nous cherchons, Saint Père, une justice terrestre qu'on nous a réduits à tenter de conquérir par les armes, faute d'avoir pu l'obtenir, toute médiocre qu'elle fût, dans la paix de votre chrétienté. C'est un de vos fils les plus chers qui a déchaîné cette guerre en prétendant soumettre un peuple voisin au servage. Et voici que Vous qui parlez au nom du Ciel, vous n'osez — par crainte de perdre un appui terrestre — ni le blâmer ni l'approuver !

Quoi ! C'est le porteur de la vérité suprême qui, depuis dix mois, se renferme dans le silence, quand l'Arbitre suprême des mondes, par sa voix, peut parler ! Et cela, à l'heure précise d'un massacre universel que le Pape est en possession de faire cesser, non pas par des protocoles d'arbitrage quand les combattants seront à bout de forces, mais dès aujourd'hui, par l'autorité qu'il a reçue d'en Haut. Cet arbitrage, ne le demandez pas, Pontife Suprême. Prenez-le. Dites où est le bon droit et l'ennemi du genre humain, sous la haute sentence du pouvoir dont vous êtes investi, sera terrassé. L'Eglise vous a proclamé Pape. Soyez le. Nous n'attendons que ce miracle pour nous ranger sous votre loi

Juin

2. — A Edmond Barthèlemy. Je lui expose le besoin que j'aurais d'un article de lui au *Mercure* pour rompre le silence universel. « Après Napoléon, c'est Jeanne d'Arc qui vous demande cela. »

4. — Vais-je perdre ma santé? Depuis quelque temps je suis tourmenté par une sorte d'oppression douloureuse. Brusquement je perds la respiration, je suis forcé de m'arrêter si je marche et je souffre. C'est surtout aux premières heures du jour que ce mal se fait sentir.

5. — Dans *les Petits Bollandistes*, histoire de saint Boniface :

> Autrefois, les prêtres étaient d'or et se servaient de calices de bois ; aujourd'hui, ils sont de bois et se servent de calices d'or.

Et maintenant, voici ce que nous n'avions pas encore vu dans notre existence tourmentée : l'incendie chez nous. Sans que rien nous eût avertis, une de nos chambres tout à coup est vue pleine de flammes que nous parvenons heureusement à éteindre. Mais le dégât est considérable pour les pauvres que nous sommes. Divers objets de quelque valeur sont irrémédiablement détruits. Une fenêtre et une porte ont été carbonisées. Il est vrai que nous avons une police d'assurance, mais qu'obtiendrons-nous ?

La table en partie consumée était couverte de papiers réduits en cendres. Parmi ces papiers brûlés, j'ai retrouvé la *Vie de la Sainte Vierge* d'Anne-Catherine Emmerich. Ce livre *seul* a été inexplicablement épargné.

Pendant l'action, je n'ai pas manqué de sang-froid, j'ai pu me rendre utile, mais aussitôt après, palpitations de cœur insupportables. Le mal dont je souffre depuis quelques jours se déclarerait enfin.

7. — La Compagnie d'assurances m'envoie un ambassadeur. J'avais cru l'affaire très simple. Constatation, évaluation des dégâts, puis dédommagement. J'ignorais qu'il y a des points litigieux. Incapable d'y rien comprendre, mal portant et, d'ailleurs inapte à toute discussion, je ne m'en serais pas tiré sans un ami présent, par bonheur, qui a su parler pour moi.

9. — Apparition d'un médecin assez semblable à un vétérinaire de campagne. J'ai vu rarement une figure aussi dénuée d'intelligence. Il m'interroge, m'ausculte et demeure stupide, ne trouvant absolument rien à me dire. Il part enfin, me laissant une ordonnance qui va immédiatement au panier.

11. — Rude journée. J'étais attendu chez mes filleuls de Versailles. C'était une grande fête pour tous. J'arrive pour accepter aussitôt un lit jusqu'au moment du départ. Le retour est à peu

près celui d'un agonisant. Obscurément, j'imagine que je *prie* ainsi pour quelqu'un ou pour quelque chose.

12. — Visite d'une doctoresse très recommandée. L'aspect de cette personne est satisfaisant. Elle m'examine avec soin et beaucoup de bonne grâce. Poumons intacts, etc., santé parfaite si le cœur n'était pas menacé. Il paraît que j'ai abusé de cet organe. Le malaise actuel, quelque douloureux qu'il soit, est banal.

Cependant, elle prescrit un régime fort désagréable. Je serai complètement rétabli et *restauré* en crevant de faim et de soif. Résignons-nous.

13. — Une prescription plus pénible que les autres me prive de la messe.

17. — A un ami qui m'a écrit une lettre réconfortante :

Je commençais précisément à me révolter. Je m'étais laissé hypnotiser stupidement par un médecin astucieux qui avait entrepris mon extermination par la famine. En moins de huit jours, j'étais arrivé à l'épuisement complet. Aussitôt après avoir lu votre lettre, je me suis jeté sur une tranche de pain, sur un grand verre de vin et la force m'est revenue. Honneur donc à votre bon sens bourguignon. Je vais continuer ce traitement nouveau.

Il est vrai que cela ne changera rien aux spectacles d'abomination et d'ignominie qui me désespèrent et rongent mon vieux cœur de Gallo-Romain. Il est probable aussi que cela ne fera pas monter sensiblement la vente

de ma *Jeanne d'Arc*, mais je serai plus fort pour tout supporter, et qui sait ?... Dieu aura peut-être besoin de moi un de ces jours.

18. — Seconde visite de la doctoresse qui constate que je n'ai plus de fièvre et qui prend assez bien mes transgressions. De mon côté, je lui concède l'abstinence de la chair et du poisson et on finit par s'entendre.

19. — Lettre d'Armand Parent à Jeanne :

Voulez-vous dire à Léon Bloy que son *Mendiant ingrat* est un livre admirable? Si je vous dis qu'il m'a fait penser à la dernière manière de Beethoven, j'aurai, je crois, indiqué en quelle estime je le tiens.

Je me traîne jusqu'au soir, très péniblement, lisant tour à tour le premier livre des *Rois* et *les Pionniers* de Fenimore.

21. — Je vais mieux, mais l'oppression, l'impossibilité d'un effort sans étouffement, cela dure toujours.

22. — Une jeune fille m'écrit qu'elle est tourmentée de doutes religieux et qu'elle compte sur moi pour les dissiper. Je crains qu'elle ne soit tourmentée surtout du désir d'un autographe.

A Jean de la Laurencie :

Dieu, m'appelant à la voie exceptionnelle, a voulu que je fusse privé de tout, excepté d'amis, et de quels amis ! Je ne sais pas vous dire l'attendrissement et le réconfort qui me sont venus hier par votre lettre. Cela ne s'ex-

prime pas facilement et je sens bien qu'ici les ressources littéraires sont de nul secours.

Oui, mon ami, je suis très certain qu'il me reste quelque chose à faire, qu'une tâche m'est confiée qu'aucun autre ne peut accomplir, et que la force nécessaire me sera rendue. Je souffre depuis quelques jours, d'autant plus que mon mal me prive cruellement de ce que je trouvais à l'église chaque matin, mais mon âme n'est pas abattue. J'attends avec une merveilleuse et inaltérable confiance. Les événements monstrueux dont nous sommes témoins depuis près d'un an, je les ai attendus aussi plus de trente-cinq ans, et je vois très clairement les cataclysmes inévitables qui suivront. Les menaces de la Salette doivent s'accomplir. Le temps de la pénitence est passé pour Ninive. Quels que soient les bavardages des niais ou des habiles, il n'y a plus de foi, c'est trop certain ; il n'y a plus de troupeau et *il n'y a plus de pasteurs*. Telle est ma vision et voici onze mois bientôt que je vis avec une continuelle constriction du cœur. Mais Dieu sait le remède et il saura me l'appliquer le jour où il lui plaira d'utiliser sa créature. Ne vous affligez pas sur moi, très cher ami, ma part est certainement belle et nous serons consolés ensemble, très amplement.

23. — A Philippe Raoux :

Combien votre amitié m'est douce et fortifiante ! Je ne suis pas déprimé seulement par la maladie et par l'horreur de l'injustice, mais par le sentiment d'une impuissance complète qui fait de moi une guenille, lorsque tant d'autres combattent. Avez-vous compris que, depuis onze mois, je suis rongé par ce sentiment ? L'iniquité diabolique de l'Allemagne qui n'indigne pas même le Vicaire de Jésus-Christ et l'épouvantable cécité du monde

chrétien qui ne se voit pas châtié, enfin et surtout la vision, si précise pour moi, des abominations infinies qui suivront infailliblement cette guerre maudite, quelle qu'en puisse être l'issue. Ah ! je voudrais pouvoir combattre, moi aussi, et risquer ma vie chaque jour, je souffrirais moins. Mais je ne peux pas même descendre mon escalier pour aller à l'église. Lorsque j'étais assez valide encore pour cela, j'ai fait ce que je pouvais, mon livre sur Jeanne d'Arc, dont personne ne veut et qui atteindrait sûrement des dizaines de milliers d'âmes s'il était signé Maurice Barrès.

Ainsi que vous me le conseillez, j'accepte cette amertume extrême « dans le Sacré Cœur », averti d'ailleurs par ce fait que le mal étrange qui me tourmente physiquement s'est déclaré le 11 juin, fête de mon ami saint Barnabé et fête, cette année, du Sacré Cœur.

Je ne suis pas trop angoissé pour vous. Je vous crois gardé, « doucement gardé », comme vous le dites vous-même.

On se reverra, sinon dans la joie, au moins dans la paix d'une victoire d'amour. Il y a longtemps, bien longtemps, quand j'étais jeune et fort, il me fut dit aussi de prendre patience, parce que Dieu me tenait en réserve pour son service, beaucoup plus tard, en des jours très durs.

24. — Lu, un peu tard, une interview de Benoît XV par un chroniqueur de *la Liberté*. Si ce document, publié il y a trois jours, est véridique autant que vraisemblable, c'est un scandale affreux, un déni de justice épouvantable. C'est la faillite de la Papauté ! Immense joie pour les ennemis de l'Eglise.

25. — Quelques amis, Barthèlemy, Vallette, Marguillier, avaient concerté une démarche au ministère de la Guerre. On sait que Millerand est un fervent de mes livres. Il s'agissait de suggérer à ce ministre l'idée noble et assurément peu banale de répandre *Jeanne d'Arc et l'Allemagne* dans les bibliothèques et les hôpitaux militaires. Une signature aurait suffi. Le moment paraissait assez bien choisi, l Etat voulant dédommager les éditeurs de la suppression des livres de *prix*. La réponse très prévue a été une fin de non-recevoir bureaucratique et protocolaire, déplorant l'insuffisance actuelle des fonds disponibles, etc. Je pense que Millerand a complètement ignoré cette démarche.

Inertie de Benoît XV. Silence des évêques ne montrant d'énergie que contre la Sainte Vierge et la Révélation de la Salette. Indifférence ou hypocrisie universelle. *Dieu se retire*. Robespierre II attendra-t-il la fin de la guerre?

Quelqu'un me dit que, dans les derniers combats de Flandre, un avantage certain déjà obtenu devait être suivi d'une marche victorieuse sur Lille. Ce grand coup de guerre aurait manqué par la lâcheté des troupes du Midi qui auraient pris la fuite au moment de l'attaque (?).

26. — Pour rompre l'affreux ennui qui me dévore, j'entreprends la révision de mes notes

de 1913, en vue du septième et présent volume de ce Journal commencé en 1892.

27. — Visite d'un ami infirmier provisoire au Val-de-Grâce, en attendant qu'on l'expédie sur le front. Nos appréciations sur la guerre, dont la fin paraît si lointaine, et sur la hideuse attitude politique des non-combattants, ministres, députés et autres vermines, ne sont pas de nature à nous égayer.

29. — On m'envoie un feuilleton de M. Paul Souday dans *le Temps* d'hier où il est parlé de ma *Jeanne d'Arc*. Je suis toujours, pour ce monsieur, le « truculent et divertissant pamphlétaire ». Il en donne pour preuve le fait que je condamne Charles VII, La Trémouille et Regnault de Chartres, personnages qu'il semble estimer. Il ne me reproche pas d'avoir attaqué Cauchon, mais c'est tout juste. Son intention visible est de paraître équitable en m'honorant d'une mention, mais de telle manière que cette mention me soit absolument inutile. C'est un pauvre homme qui fait son métier.

30. — Lettre d'un Ch. Meunier (Maison du Livre) m'offrant de collaborer à un recueil de morceaux littéraires pour une publication destinée à venir en aide aux artistes blessés. Cela me serait payé cent francs. Réponse :

Monsieur, je suis étonné de votre proposition. On

m'oublie si volontiers! D'autre part, il est de tradition, depuis un grand nombre d'années, de refuser tout ce que je présente, quoi que ce puisse être. Alors, à quoi bon? D'ailleurs je suis malade en ce moment et peu capable de travail, étant moi-même un *artiste blessé*, et combien! Cependant, par égard pour votre lettre que vous avez eu l'obligeance d'écrire de votre main sans recourir à la machine, je vous offre la conclusion de mon récent livre, *Jeanne d'Arc et l'Allemagne*, page qui vaut, je crois, de l'inédit, la chevaleresque et rituelle conspiration du silence, par laquelle on m'assassine depuis trente ans, ayant étouffé cet ouvrage dès son apparition. J'ajoute que le prix médiocre de cent francs dont vous me parlez est extrêmement à considérer pour un écrivain malade, presque sans ressources et qui accomplit très péniblement sa soixante-neuvième année.

A Termier :

J'aurais été, hier, bien peu capable de vous écrire, tant était grande ma faiblesse. Je n'ai pu que languir douloureusement toute la journée en m'efforçant de penser à saint Pierre, de qui l'ombre seule guérissait et en pensant à vous. C'était, je crois, le point extrême de la descente avant la remontée, qui semble commencer aujourd'hui.

La veille, j'avais reçu de M. R... une lettre très bonne, quoique un peu embarrassée. Cette lettre était accompagnée d'un mandat prélevé sur « l'argent du ménage », l'expéditeur me faisant observer judicieusement que mes livres, qu'il aime depuis longtemps, ne lui auraient servi à rien s'il n'était pas pauvre.

Il ne m'a pas parlé de la guerre, non plus qu'à vous, ce qui paraît étrange. Il m'est impossible de n'y pas

penser et vous savez que cela est pour beaucoup dans mon déplorable état physique... Vous exagérez beaucoup mon « mépris et ma vilipendaison » à l'égard des polytechniciens. Avant de vous connaître, je les ignorais, mais je n'avais jamais eu contre eux de tels sentiments. D'ailleurs tout cela est déjà bien loin.

Incapable actuellement de toute invention, j'ai entrepris la mise en ordre des notes les plus importantes de mon Journal, de 1913 à 1915, en vue du 7e volume. La matière est copieuse. Mais je n'ai pas encore écrit une ligne. Ce sera mon occupation à Mévoisins.

J'entends bien ce que vous dites quand vous parlez de la tâche qui me reste à faire. J'y pense tous les jours et je crois même que ce sera la partie la plus importante de mon œuvre. J'espère que Dieu me donnera force et lumière.

Juillet.

1er. — Enfin, voici un peu de justice, l'admirable article d'Edmond Barthèlemy, dans le *Mercure de France* :

Jeanne d'Arc et l'Allemagne, par Léon Bloy (Georges Crès et Cie, 3.50). — Il n'y a que la plus simple et la plus compréhensive des intuitions du cœur dans le titre du récent livre de Léon Bloy : *Jeanne d'Arc et l'Allemagne*. Evoquer le plus extraordinaire, le plus exaltant des souvenirs de notre Histoire à l'heure du plus grand des périls qui se soient abattus sur la France, — c'est là, par excellence, je viens de le dire, un mouvement spontané du cœur. Et c'est bien ainsi. L'encouragement et la consolation sont offerts avec une

candeur profonde, pleine de sagacité parce qu'elle est à sa place dans une époque inouïe comme celle-ci, où, dans l'ordre moral, tout s'est profondément simplifié. C'est un livre très bon, très doux, très réconfortant. Il faudrait qu'il fût lu dans les tranchées, où des noms comme Jeanne d'Arc ont pris une *actualité* sublime. Dans les tranchées, et partout en France. Il y a, dans ce livre, un accent précieux pour bien des cœurs, en des jours comme les nôtres. J'ai vu des femmes pleurer, aux paroles d'adoration avec lesquelles le chrétien et le catholique Léon Bloy érige, face à la Croix de fer, la pauvre Croix de bois que Jeanne d'Arc baisa sur son bûcher, « la Croix des indigents et des vagabonds, la douce Croix des vieux chemins dans les campagnes, l'accueillante Croix des miséreux, des courbatus, des pieds en sang, des cœurs en larmes, de ceux qui ont été mordus par des serpents du désert et qui guérissent de leurs blessures en la regardant, la Croix de misère et de gloire » ! Et c'est aussi, dirai-je encore, le ton de quelque saint Jérôme, en quelque ve siècle, laissant tomber, sur les civilisations horriblement ensanglantées par la framée du Barbare, des paroles d'une mélancolique spiritualité.

Les premières pages seulement de l'ouvrage étaient composées lorsqu'éclata la guerre. Léon Bloy reprit le livre au mois de novembre, après les jours sans pareils de l'été et de l'automne 1914. C'est, sans nul doute, l'imagination profondément ébranlée par ces événements qu'il ressaisit la plume. Ebranlée? Disons plutôt qu'elle ne s'en retrouvait que mieux elle-même ! Ce xxe siècle *complétait* ce xve siècle : Léon Bloy n'a eu qu'à rester lui-même pour être égal, dans ses moyens d'écrivain, à l'horreur commune à ces deux époques, et à la pitié aussi, à la « grand'pitié », qui est en elles. A

la pitié surtout, préciserai-je. Ce livre sur Jeanne d'Arc est un large réseau de données biographiques, où s'enchâssent, comme de resplendissants vitraux dans un maillis de plomb, les translucidités irradiées d'un brûlant Amour. Au fond de ce livre flambe un cœur d'écrivain fervent par la souffrance. Et la ferveur s'est trouvée d'autant plus éclatante, ici, que la souffrance s'est accrue, élargie. Il y a, dans ce cœur, fondues en une même source de tendresse, sa propre infortune, l'infortune de Jeanne d'Arc et l'infortune de la France.

Il résulte de là une lecture bien émouvante, et si claire. Si *claire*. Comme tous les livres de Léon Bloy, d'ailleurs. Les événements ont seulement confirmé l'écrivain dans ses façons de sentir et de s'exprimer. Mais il fut toujours, dans ses autres ouvrages, ce que nous le voyons dans celui-ci. Il eut toujours, à défaut d'extraordinaires événements comme aujourd'hui, des raisons à lui, ces événements de son âme. L'intensité de l'émotion a, chez lui, toujours emporté aussi irrésistiblement la netteté de l'expression. Bloy est un voyant du monde moral. Emotion et forme, l'une dans sa profondeur, l'autre dans sa lucidité, annoncent l'énergie sans pareille de son intuition, de ce qu'il faut appeler son sens pratique de l'Invisible, qui est la seule réalité. Je négligerai, ici, la Mystique théologique, où le catholique Bloy restera comme un grand poète : il y aurait, sous ce rapport, à recueillir à travers son œuvre une foule de pensées, d'images, originales jusqu'à l'étrange, éclatantes jusqu'à la fulguration : trouées éblouissantes vers l'au-delà chrétien, vitraux de feu clair pour l'église qu'est l'œuvre de Bloy. Dans cette sphère de l'Invisible, je m'arrêterai seulement à ce qui est sentiment, vie du cœur. Ah ! c'est ici, dirai-je, qu'il est si délicieux d'entendre Bloy s'exprimer avec cette *clarté*. J'ai tou-

jours pensé que l'auteur de *la Femme Pauvre*, dans tout ce qu'il a écrit, s'adresse avant tout à nos cœurs. Les femmes sont les meilleurs juges en ceci, et j'en ai vu, j'ai vu des mères de famille, que ses livres attiraient. Cet écrivain, qui ne flatte pas les femmes, leur inspire confiance. Elles sont averties d'une loyauté qui est en lui, elles sentent la rectitude et l'autorité qui est dans sa pensée. Elles savent qu'il y a une douceur en lui, à laquelle on peut se fier. La vie, certes, a fait que cette douceur n'est pas allée sans bien des éclats de colère. Mais qui voudra compter, aux pieds de la statue enfin dégagée en sa forme, les éclats de marbre ou de balsalte jaillis sous le maillet ? Ah ! je sais bien : Bloy en a donné, de ces rudes coups de maillet, qui ont pu s'égarer parfois, et risqué de briser, avec la *gaîne* qui *l'emprisonnait*, la statue elle-même. Mais son œuvre n'en est pas moins pleine de sens, d'un sens très doux, si vous voulez y réfléchir.

Je reviens à *Jeanne d'Arc*. C'est, à cette heure, avec Napoléon, Napoléon que Bloy chanta en un livre étonnant dont j'ai parlé en son temps, le sujet le plus *pratique* de l'histoire de France. Quand de pareils sujets sont traités, à une pareille heure, par des écrivains comme Bloy, on sent aussitôt une réalité dont on n'avait pas la perception nette en temps ordinaire : on sent la réalité du monde de l'âme, la seule réalité positive qui est le fonds commun d'où sortent les forces en action à la surface sous la lumière de l'immédiat. Nous éprouvons, à propos de Jeanne d'Arc et de tout ce que son évocation contient de vivifiant, combien le monde est mené par les idées. La croyance le conduit.

On a donné des histoires rationalistes de Jeanne d'Arc. J'en sais qui sont des choses fort laborieuses, des écrits pleins de science et d'art. Parfois même, le

souci de tout « expliquer », le scepticisme, n'y va pas sans tendresse pour l'héroïne. J'ai retrouvé un de mes articles sur un important ouvrage inspiré de ce scepticisme humainement affectueux. Le ton de cet article, écrit il y a des années, est très négatif, et l'on ne m'accusera donc pas d'improviser mes idées à l'occasion du présent livre de Bloy. C'est que j'ai dû sentir que ce n'était point là la manière de parler de Jeanne d'Arc. Et je le sens plus que jamais aujourd'hui, dans les temps où nous vivons. De pareils essais d'histoire rationaliste, malgré tout leur labeur, tout leur art, tout ce qu'il y a d'affectueux dans leur scepticisme humainement compréhensif, restent, en somme, pour tout objet pratique, une friche aride : pas une fleur de sentiment et pas une poussée d'*action* n'en sortiront. Ils ne peuvent rien pour l'instinct vital qui, du fond des tranchées, des ambulances, partout où l'on lutte et l'on souffre, nous crie : Vivre d'abord ; ils ne peuvent pas la millième partie de ce que les pages instinctives de Bloy pourraient à cet égard.

Qu'on ne s'y trompe point : ces pages sont écrites *tout près* de notre cœur. Ce sujet de *Jeanne d'Arc*, si extraordinaire, si en dehors de tout, est, par là, rapproché, *humanisé*, rendu pratique, en un mot, plus que par toutes les exégèses scientifiques, rationnelles, « humaines », du monde entier. Qu'on lise le chapitre intitulé : *les Larmes*. Devant une histoire comme celle de Jeanne d'Arc, devant une histoire aussi comme celle de la France actuelle, tout se résout en elles, tout se concentre, sentiment, esprit, en cette rosée du cœur. Je viens de dire esprit. Je laisse là-dessus parler Léon Bloy :

Les larmes, il est vrai, brouillent la vue déjà si incertaine, mais la clairvoyance du cœur peut la remplacer avec avan-

[illegible] peut illuminer le pauvre [illegible] profondeur déterminée par [illegible] des grands morts, on est bien forcé de rencontrer la solidarité universelle qui nous est cachée par le mensonge social et que dénonce avec tant d'éloquence leur poussière! C'est cela surtout qui fait pleurer!

On se sent de plain-pied dans cette excessive misère de tous les hommes. L'éblouissement de l'Héroïsme ou de la Beauté a disparu. Qu'il s'agisse de Charlemagne, de Napoléon ou de Jeanne d'Arc, on ne voit en eux que des proches, de très humbles frères dans l'immense troupeau des cohéritiers de l'Expulsion. Les chants de gloire, les cris d'enthousiasme, les acclamations populaires n'existent plus, n'existèrent jamais que dans un rêve qui s'est dissipé. Il n'y a plus que des larmes de pénitence, de compassion, d'amour ou de désespoir, fleuves lumineux ou sombres qui vont aux golfes inconnus.

Cela veut dire que la destinée humaine n'est bien comprise, ou sentie, que par une vue du cœur; que si la souffrance est au fond de cette destinée, nous sommes par là tous solidaires; et que les grandes âmes, les grands hommes, en qui, par une nécessité et une gloire de leur nature, se rencontre la souffrance universelle, sont comme le lieu mystique de la concentre de toutes les âmes. Il ne reste que leurs larmes, à ces âmes-mères, c'est-à-dire de quoi féconder la terre. Léon Bloy, qui vient de recueillir celles de Jeanne d'Arc, sera compté parmi les très parfaits serviteurs de la Sainte et de la France.

EDMOND BARTHÈLEMY

A la dame japonaise dont il fut parlé ici le 23 mars :

Je ne suis pas content de vous. Je vous avais écrit le jour de saint Jean-Baptiste, une lettre que je crois très

importante. C'était un cadeau extraordinaire que je vous faisais comme à une personne que j'aimerais très particulièrement. Je vous faisais les confidences les plus graves dans l'espoir de vous élever, de vous agrandir le cœur...

Oui, sans doute, vous avez été touchée d'une certaine manière et je vois bien que je ne vous ai pas écrit inutilement. Mais, en même temps, je vois trop que vous ne réalisez pas du tout la vie surnaturelle, puisque vous dites ne communier tous les jours que pour *m'obéir !* Quelle misère ! Vous quittez l'église en vous disant : « Je vais tout envoyer promener... Pourquoi Dieu nous aime-t-il ?... Je trouve cela *ridicule...* » J'ai honte de reproduire de telles paroles. Est-ce vous qui parlez ainsi? Non, n'est-ce pas ? c'est une petite fille fantasque et insupportable qui vous a remplacée un moment.

Savez-vous seulement ce que c'est que la prière ? Remarquez que je ne vous parle pas de la communion quotidienne qui est une nécessité pour les chrétiens comme c'en est une de manger, même sans appétit, pour nourrir le corps. On communie, non pour obéir à un homme quelconque, mais à Jésus qui a dit qu'il fallait Le manger pour avoir la Vie éternelle. Nul ne peut comprendre cela, mais tout le monde sait ou peut savoir que cet Aliment agit de lui-même, de façon mystérieuse, dans l'âme des obéissants et qu'un jour, fût-ce après vingt ans, on découvrira tout à coup qu'on est prodigieusement loin des commencements de cette pratique et qu'on n'est plus du tout la même créature.

Je veux vous parler seulement de la Prière. Quels lieux communs ! — Je me recommande à vos prières, cher monsieur ou chère madame. — Ne m'oubliez pas dans vos prières, etc. etc... On s'acquitte en marmottant quelques *Pater* ou *Ave* du bout des lèvres et on pense

avoir fait quelque chose. Quelqu'un vous a-t-il jamais enseigné que la *vraie* prière doit être *surnaturelle*, c'est-à-dire en union directe avec Jésus-Christ, c'est-à-dire encore dans un esprit d'immolation et d'oblation de soi-même ? Telle personne m'a demandé de prier pour elle et j'ai promis de le faire, mais je sais fort bien qu'il n'y a qu'une manière. C'est de *payer* à sa place. Autrement je n'aurai rien fait et je n'obtiendrai absolument rien.

Je vous en supplie, ne soyez pas médiocre. Ne parlez pas d'héroïsme ou d'impossibilité. Ce que je vous dis est la chose la plus simple et la plus consolante qui soit. Je sais si bien ce que je vous dis!..

2. — A Barthèlemy :

Mon cher ami, c'est un convalescent, très faible encore, qui vous écrit. Vous lui pardonnerez de ne pouvoir vous envoyer une longue lettre. Mais je tiens à vous dire tout de suite que votre article m'a été infiniment doux et consolant. Un peu de justice enfin ! Quelle suavité pour un vieil artiste à qui la justice a presque toujours été scandaleusement refusée !

Avez-vous lu, dans le *Temps*, un feuilleton d'un Paul Souday, une autorité, paraît-il ? Ce monsieur voyait en moi un « pamphlétaire truculent ». Il s'indignait de mon mépris pour les ennemis de Jeanne d'Arc et c'est tout juste s'il me pardonnait d'avoir été irrespectueux pour Cauchon. Mais ma forme le faisait penser *à Péguy* (!) et cela militait en ma faveur.

Après cela vous comprenez que j'ai dû vous lire avec une sorte d'ivresse et je vous prie de m'inscrire par ordre alphabétique, c'est-à-dire au premier rang, parmi vos débiteurs — insolvables ; les débiteurs pour leur âme secourue ! C'est quelque chose avant le Paradis...

3. — A Félix Raugel :

J'ai été assez malade, ces derniers jours. Grand malaise physique ajouté à tout ce qui me ronge depuis bientôt douze mois. Il m'est impossible de prendre mon parti de l'abomination allemande, pour ne rien dire de beaucoup de choses françaises qui me mécontentent jusqu'à la parfaite horreur. Je sens si bien qu'il ne reste plus aux rares fidèles que l'acceptation d'un rigoureux martyre. Plus de pape, plus d'évêques, presque plus de prêtres. Les âmes sont frissonnantes et abandonnées. Ah ! mon cher combattant, que ne suis-je valide encore !... Et il me faut, menacé, comme toujours, par la misère, être le témoin de l'ignominieuse indifférence de tous ceux que la guerre n'atteint pas et surtout de la joie salope des boutiquiers qui en profitent pour majorer le prix de leurs marchandises, en craignant de la voir finir. Je vous envie réellement, mon cher Félix, quand vous me parlez des messes d'aurore au creux d'un rocher, au bruit lointain ou très proche du canon. Quelle vivifiante et magnifique poésie ! Nous autres, combien de temps aurons-nous la messe encore ? Dieu le sait, Dieu dont le Nom a été remplacé par les mots de patrie et de république.

4. — J'apprends que mon cher Philippe Raoux vient d'être cité à l'ordre de l'armée.

6. — Baptême d'une petite fille d'amis réfugiés dont nous avons accepté d'être parrain et marraine, Jeanne et moi. Naturellement on est ému et on se réjouit de cet événement immense d'une âme devenant chrétienne. Mais comment serait-il possible de se réjouir assez ? On ne comprend

rien, sinon qu'on est au bord d'un gouffre de lumière.

8. — C'est le moment toujours redouté de notre villégiature annuelle. Horrible travail d'emballage. Un religieux franciscain m'écrit du Caire :

Que va devenir la Terre Sainte, si la guerre éclate entre l'Italie et la Turquie ? Misère de misère. C'est vraiment l'abomination de la désolation, *in loco sancto*.

9. — Versailles, Saint-Piat, Mévoisins... sans trop de fatigue.

11. — Ma santé semble revenue. Relu le 3e volume de *1815* par Henry Houssaye. Bain de mépris pour les politiques d'alors, si semblables aux contemporains.

13. — Inédit pour l'éditeur Meunier qui n'a pas voulu de l'imprimé que je lui offrais le 30 juin.

NOUS NE SOMMES PAS EN ETAT DE GUERRE.

A Felix Raugel.

Mon cher Félix, je vous écris d'un coin de la Beauce où j'avais espéré trouver un refuge contre le patriotisme profitable des boutiquiers de Paris et de la banlieue qui ont décrété l'affamante persécution des *prix de guerre*. Vous ignorez cela sur le front où vous n'avez à craindre que les projectiles ou les gaz boches moins redoutables peut-être et moins puants que les manigances de nos épiciers et de nos bouchers. Je m'étais dit que mon

jardin me nourrirait au moins un peu, et il m'a fallu renoncer aussitôt à cette illusion. Mon pauvre potager envahi par les taupes et les surmulots, est dévasté, bouleversé comme vos champs de bataille. Telle est la loi de ce temps, les tranchées partout. Comme si les gens ne suffisaient pas, les bêtes s'en mêlent.

Vous vous rappelez sans doute, homme de prière, l'Evangile du IXe dimanche après Pentecôte, le 2 août 1914, jour inoubliable de la mobilisation : « Les ennemis t'environneront de tranchées... » et voilà dix mois que cela dure, et nul ne peut dire quand cela finira. Que ne puis-je combattre près de vous ! J'ai 69 ans, je suis un vieil homme très usé. L'espérance de démolir quelques-uns des atroces chenapans qui souillent notre France m'est refusée. Que me reste-t-il alors ?

Faire de beaux livres, me dites-vous. Qui les lirait ? Ma *Jeanne d'Arc et l'Allemagne* ne se vend pas. Nos héros s'entraînent en dévorant les *Trois Mousquetaires* ou le *Comte de Monte Christo*. Quelques intellectuels s'arrachent Barrès ou Aristide Bruant. Il y a même des artilleurs qui ont emporté du Bergson et je connais un avocat sans peur qui avait fourré dans son sac deux ou trois volumes de Nietzsche. Qui pourrais-je intéresser, ne sachant parler que de Dieu ? En ce sens, je suis infiniment plus étranger qu'un Fuégien ou un Kamtchadale. Dieu, c'est l'hypothèse poussiéreuse au fond du grenier de la pensée contemporaine, et nous sommes, vous et moi, mon pauvre ami, d'étranges rêveurs sur une échelle bien dangereusement vermoulue. Nous pensions cependant savoir quelque chose que tout le monde ne savait pas et nous le pensons encore.

Dès le début de cette guerre prodigieuse à laquelle aucune autre n'a ressemblé, nous nous étions dit que c'était le commencement probable du Miracle de la Fin,

annoncée, en 1846, par Quelqu'un qui ne peut pas se tromper et que l'ignoble rêve des Barbares devait être considéré comme un préambule tout simplement, quelque chose comme un lever de rideau. Et le déroulement des faits n'a pu que nous confirmer dans cette pensée.

En effet, comment attribuer le Définitif à l'inepte farce allemande, quelque horrible et sanglante qu'elle soit ? Elle est vraiment trop médiocre, trop honteusement imbécile, trop dégoûtante! Se ruer comme des brutes formidablement armées sur des peuples non préparés à la guerre, égorger par milliers des êtres sans défense et les souiller en les torturant, incendier, piller, dévaster à plaisir les plus belles contrées du monde, détruire des chefs-d'œuvre séculaires avec des ricanements de singes en folie, en se remplissant de l'idée qu'on fera ainsi trembler toute la terre, c'est, en vérité, par trop idiot et on ne se représente pas un pitre de cannibales assez somptueusement crétin pour l'imaginer!

Tel est pourtant le concept unique de l'Allemagne prussianisée et de tous ses intellectuels prosternés devant un cabotin lamentable.

J'ai parlé tout à l'heure de la guerre, et j'ai honte d'avoir écrit ce mot. La vérité, qu'il faudrait crier partout, c'est que nous ne sommes pas en guerre. Nous défendons, comme nous pouvons, notre sol, nos villes, nos demeures, nos femmes et nos enfants contre la plus gigantesque entreprise de cambriolage et d'assassinat qu'on ait jamais vue. Dire que nous sommes en état de guerre avec l'Allemagne est aussi absurde qu'il le serait de supposer qu'un malheureux homme cramponné par une hideuse ménade remplie de tous les démons de la luxure et se défendant contre elle avec rage est en état de mariage avec cette possédée.

Si j'avais l'honneur d'un commandement militaire, je

ne consentirais jamais à reconnaître un Allemand pour un soldat et je n'aurais pas assez de cordes pour pendre les prisonniers. L'uniforme de ces crapules offusque notre intelligence de guerriers chevaleresques et nous fait oublier constamment que nous sommes en présence d'une colossale chienlit de domestiques infâmes travestis en gens de guerre. Nous traitons avec considération, avec honneur même, d'abominables scélérats dont nos galériens ne voudraient pas pour compagnons. Frédéric II dit le Grand qui fut lui même un bandit, déclarait en mourant qu'il était las de régner sur des esclaves et le répugnant Schopenhauer ne se consolait pas d'appartenir à une nation aussi bête. L'extrême servitude et l'extrême bêtise, voilà ce que nous avons devant nous. Combien d'années et quels fleuves de sang ne faudra-t-il pas encore pour laver notre pauvre France des immondices de cette racaille?

Mais, encore une fois, le Définitif n'appartient pas et ne peut pas appartenir à de tels instruments du démon. En accomplissement des prophéties que vous connaissez aussi bien que moi l'Europe déjà est en feu et le reste du monde est peu éloigné de s'embraser. Les aveugles mêmes, et les pires sourds sentent monter l'orage inconnu qu'aucune expérience n'a pu pressentir. Mais il fallait un avant-coureur de ce cataclysme sans nom, et le plus bas de tous les peuples fut désigné pour cet office par le Dédain surnaturel de Celui dont nul ne parle. Quand le vrai Drame aura commencé, l'inanité réelle du colosse allemand sera tellement manifeste qu'il deviendra difficile de penser encore à lui dans le tremblement infini des affres nouvelles. On saura alors qu'il n'était rien, vraiment rien, et le souvenir du puant empire n'aura pas même le pouvoir de procurer la nausée aux agonisants.

Voilà, mon cher Félix, tout ce que peut vous écrire un vieux prophète peu écouté qui a cessé, depuis très longtemps, de faire crédit aux bavardages des hommes et qui n'espère absolument rien en ce monde sinon la venue prochaine de Dieu dans la magnificence terrible de sa Gloire ou dans les terreurs irrévélables de sa Colère.

15. — De Pierre

Ce matin, 14 juillet, j'ai assisté, — c'était mon devoir de correspondant — à la cérémonie du transfert des cendres de Rouget de l'Isle aux Invalides. Ne suis-je pas assez « marseillais » pour être fou d'enthousiasme? C'était si pauvre, si pitoyable, si couleur de cendres! Derrière le cercueil, marchait Poincaré, qui avait l'air d'un sous-préfet, puis tous les ministres, puis toute la bande du Parlement; c'était grotesque. Et moi, je pensais au transfert des Cendres de l'Empereur, comme tu le racontes dans l'Ame de Napoléon. C'était autrement significatif.

16.— On me fait lire, dans *la Croix*, une lettre scandaleuse de Mgr de Cabrières, cardinal et archevêque, à un autre prince de l'Eglise pour lui exprimer son indignation pastorale contre la Sainte Vierge qui ne craignit pas, il y a soixante ans, de donner sa confiance à une petite bergère, en lui parlant irrespectueusement du clergé. L'objet *apparent* de cette lettre est la condamnation d'une brochure fort imbécile qui ne méritait certainement pas une telle réclame, mais qui a paru à son Eminence un prétexte

plausible pour outrager, une fois de plus, la Mère de Dieu, en même temps qu'une occasion de consoler ou de rassurer l'archevêque de Reims dont le châtiment a déjà commencé.

18. — Un prêtre infirmier à Chartres nous dit combien sa situation est pénible. Il est avec une dizaine d'autres prêtres, sous les ordres d'un franc-maçon qui ne leur cache pas son aversion et les vexe tant qu'il peut. Quant aux convalescents qu'ils sont forcés de servir, ce sont d'horribles brutes qui ne savent que blasphémer et dire des ordures. Ainsi se convertit la France.

19. — Lecture de Houssaye, 1815, 3e vol. (La France crucifiée — Terreur prussienne.) Les Allemands d'il y a cent ans étaient exactement ce qu'ils sont aujourd'hui. Cette lecture est affreuse.

20. — Notre pauvre curé se donne un mal infini pour préparer, sans aucune aide, un service funèbre de 1re classe, pour un misérable qui n'a jamais consenti à vivre chrétiennement et dont l'avarice était étonnante même ici. Selon la coutume invariable des parents honnêtes que ronge la crainte des restitutions *in extremis*, le prêtre ne fut appelé au lit de mort que lorsqu'il était trop tard.

21. — « D'après les lettres qui m'arrivent du front », m'écrit un ami, « l'esprit des hommes

devient, en beaucoup d'endroits, franchement mauvais. Il est difficile d'envisager l'*issue* sans anxiété. »

Ce serait terrible, en effet. Si la digue militaire qui nous sépare des Allemands venait à se rompre, quel déluge de deux millions d'animaux féroces!

22. — Un paysan nous promène dans sa voiture pendant quelques kilomètres. Excursion promise à Madeleine, dont c'est aujourd'hui la Fête. Pourquoi les plus aimables paysages sont-ils devenus si tristes?

24. — Lettre de Raugel d'un hôpital de Montpellier. Il a été blessé au pied et restera boiteux, mais la guerre est finie pour lui. Sa lettre est extrêmement douce et chrétienne.

Je lui écris notre impression douloureuse atténuée par la pensée que sa blessure ne le prive d'aucun de ses membres. Je l'engage à se persuader qu'il a été miséricordieusement épargné alors qu'il pouvait mourir ou perdre la moitié de sa personne. Je l'assure que toutes ces horreurs, même vues de loin, ont été pour beaucoup dans le mal dont je suis encore convalescent. Enfin, je lui annonce que je travaille à un nouveau livre dans ma solitude. « Les heures me paraissent moins lourdes et je réussis quelquefois à dissiper les fantômes, en cherchant les traces de ce que Jésus écrivit de son doigt, il y

a deux mille ans, sur mon cœur de boue, quand on accusait devant lui la femme adultère. »

L'Allemagne appelle ses combattants : *Das Menschenmaterial* (le matériel humain). Ce mot ignoble dit tout.

25. — A l'oncle Louis :

... Je ne vous apprendrai rien en vous racontant que nous sommes ici dans une solitude complète. Le pays est étrangement dépeuplé par la guerre. On ne voit que quelques vieillards croupissant dans la plus fétide impiété. A l'exception du curé, excellent homme dont la figure proclame la plus honorable simplicité et qu'on nous laisse, je ne sais comment ni pourquoi, personne à qui parler. L'ennui m'écraserait si je ne travaillais pas. Reste à savoir si le nouveau livre pourra jamais être publié. Autant demander s'il y aura encore des libraires et des lecteurs. Mais je m'en désintéresse, content de savoir qu'il y a Dieu et que nous verrons ses gestes sur un monde abominable qui refuse de le connaître.

26. — Lettre d'un pauvre blessé belge. Il me raconte comment il a été déçu et roulé hideusement par un prêtre en qui sa confiance était sans bornes. Ce saint homme lui ayant soutiré tout ce qu'il possédait, lui persuada de s'engager, lui faisant croire qu'en son absence il veillerait lui-même avec une extrême sollicitude sur sa mère et sa sœur privées de soutien. Aussitôt après son départ, les pauvres femmes furent abandonnées à la charité publique.

On aimerait à savoir dans quelle fournée de

prêtres belges massacrés cet ecclésiastique a cueilli la palme du *martyre*.

27. — Un officier supérieur qui paraît informé livre à mes « méditations de solitaire » les deux nombres ci-dessous qui sont *à peu près officiels*. Depuis le commencement de la guerre le nombre des Français *tués* approche de 500.000. Le nombre des Allemands *tués* est compris entre 1.500.000 et 1.600.000. On ne parle pas des Autrichiens, Russes, Anglais, Serbes, et Turcs. En multipliant par 3 le nombre des tués on a sensiblement le nombre des hommes qui sont *définitivement* hors de combat (tués, grands blessés ou prisonniers). L'armée française aurait donc ainsi perdu 1.500.000 hommes ; l'armée allemande 4.500.000 ! Il est donc manifeste que les Allemands s'usent plus vite que nous, puisque, ayant une armée à peu près double, ils subissent des pertes triples.

Conclusion. La guerre va durer longtemps encore, six mois au moins, peut-être un an, à moins que Dieu n'intervienne par quelque coup de tonnerre.

Lettre de l'abbé X... me priant d'attester qu'à telle époque, il m'écrivit pour protester contre la publication sans *imprimatur* de la *Vie de Mélanie*. Il paraît que cette attestation lui est nécessaire, car on veut déférer à l'Index ma publication, de laquelle il m'avait fourni les éléments.

Je réponds d'abord que je me suis passé de l'*imprimatur*, certain que je n'aurais pas trouvé un seul évêque pour me le donner, n'en ayant aucun besoin, d'ailleurs, puisque je n'appartiens pas au monde ecclésiastique. Si j'avais attendu une approbation, la *Vie de Mélanie* n'aurait *jamais* été publiée.

Pour finir :

Vous me parlez d'un personnage (l'évêque de Moulins) qui veut me déférer à l'Index. Menace ridicule et singulièrement tardive, *au bout de trois ans*. Si j'avais l'honneur de le connaître, je lui dirais trois choses : 1° que je me fous absolument de l'Index qui ne représente pour moi qu'un *guichet* derrière lequel on déshonore l'Eglise ; 2° qu'une mention de mon livre dans le catalogue presque toujours imbécile de cette Congrégation me serait une réclame précieuse, inespérée ; 3° que le promoteur malintentionné de cet interdit profitable appartiendrait désormais à mes *crocs*. On sait ce que cela veut dire.

28. — A Termier qui m'a proposé son optimisme :

Oui, je sais que vous êtes un optimiste. J'en suis un autre. Seulement il y a deux manières : l'optimisme de la Miséricorde et l'optimisme de la Justice qui se rencontrent certainement dans l'Absolu, mais après quel voyage ! Vous espérez la miséricorde avant la fin du châtiment. Sans doute elle est espérable pour tels et tels amis de Dieu, mais, pour les autres, quelle dérision ce serait ! Quel triomphe pour les évêques ou archevêques impies, pour *l'Echo de Paris*, pour la

multitude des honnêtes gens qui « n'ont rien à se reprocher », et quelle faillite pour la Salette !

Ma conception des choses est telle que je suis forcé de me réjouir des pires malheurs dont le spectacle ou la prévision me torture, parce que je les sais nécessaires, c'est-à-dire voulus de Dieu et, par conséquent adorables; parce qu'il est mille fois clair pour moi que les cataclysmes annoncés sont les prodromes indispensables du Règne de Dieu *in terra* que nous avons le devoir de demander sans cesse ; parce qu'enfin il y aura 69 ans, dans quelques semaines, que les Larmes et les Paroles de Marie sont méprisées, qu'elles le sont aujourd'hui plus que jamais et que cela ne peut plus être supporté ni pardonné.

Tout Français qui n'est pas une brute ou un coquin doit désirer la punition de l'Allemagne, c'est-à-dire, à défaut d'une extermination malheureusement impossible, l'abaissement infini de cette nation exécrable. L'impunité de l'Allemagne serait la démonstration de l'inexistence de Dieu. Elle doit donc être châtiée de la façon la plus terrible. D'après les chiffres connus, cette guerre inouïe que l'Allemagne seule a voulue aurait fait en France, depuis un an, près de deux millions de victimes, parmi les combattants seulement. Les vingt ans de guerre de la République et de l'Empire ont moins coûté. C'est de quoi faire chavirer la raison. Mais si le plus abject de tous les peuples a reçu le pouvoir de nous faire tant de mal, que penser de l'infidélité qui a pu nous attirer une telle expiation, et comment croire que cette expiation prendrait fin, même après l'écrasement de nos ennemis *actuels*, si la même infidélité monstrueuse continuait ? Or, c'est précisément ce qui peut être vu de tout le monde, excepté des aveugles-nés de la *Croix* ou de *l'Echo de Paris*. Telles sont, cher ami, mes méditations de solitaire.

C'est par vous que j'ai appris la nouvelle blessure, heureusement peu grave, de Boussac à qui je vais écrire. Trois jours avant j'avais reçu une lettre de Raugel évacué à Montpellier où on le soigne pour un mauvais coup. Il espère conserver sa jambe droite fortement touchée, mais il restera boiteux. Combien d'autres ! Je n'entends parler que de morts ou d'estropiés.

30. — Lettre de Pierre revenu de Reims où il avait été se faire bombarder :

... Ici (à Paris) rien de neuf, rien de saillant. On attend. Il n'y a que messieurs les politiciens de la république qui s'agitent, qui voudraient bien devenir des Danton, des Robespierre, etc. C'est drôle et sinistre

C'est dégoûtant de bassesse et encore plus répugnant quand on a vu le front. J'ai vu, ou pour mieux dire, j'ai entendu la guerre. Car elle est diaboliquement invisible.

Arrivés en auto, le 20 juillet, au matin, d'Epernay, à la Montagne de Reims qui domine la plaine où est la ville, l'officier de l'état-major de la division qui occupe ce secteur nous fit descendre pour nous montrer cette partie de l'immense champ de bataille. On ne voit encore rien de la guerre, C'est un paysage très beau et très paisible. Dans le lointain, la ville, les tours de la cathédrale. Les champs de blé à perte de vue, des vignobles. Et tout cela vide, désert. Pas un être vivant.

Mais très loin, à l'est et au nord de Reims, l'officier nous indiquait des lignes blanches ; ce sont les tranchées françaises et allemandes où les troupes sont les unes en face des autres depuis septembre, depuis le moment où les bandits ont été chassés de Reims. Il n'y a pas eu de changement. La première tranchée allemande est à une distance de 1200 mètres des dernières

maisons de la ville. Je les ai vues d'assez près. C'est inimaginable. On n'aperçoit pas de soldats. On n'entend que la voix du canon, du canon allemand.

Nous sommes entrés en ville sous le violent bombardement signalé dans le communiqué du lendemain. J'ai entendu le siflement sinistre des obus, puis leur éclatement dur, cruel, formidable. J'en ai vu exploser à cent mètres de nous. Mais on ne réalise pas le danger. C'est très étrange d'assister, pour la première fois, à un bombardement intense. Ce jour-là, plus de 300 obus, dans la durée d'une heure, ont été tirés sur la ville.

Nous avons tranquillement déjeuné dans un hôtel, le seul de cette ville vide. Car il n'y a plus que 20.000 pauvres gens restés sur une population de 120.000. C'est cela surtout qui est révoltant. Les Allemands bombardent *inutilement* des ruines et une cathédrale. Il n'y a pas de troupes à Reims. Les soldats français sont cantonnés dans les villages et les bois des environs.

Quand on entre dans cette grande ville déserte et dévastée, l'impression est angoissante. L'herbe pousse dans les rues. Ici et là une vieille femme, des vieillards, un soldat, des enfants. A cela près, un silence profond. Rien que le sifflement des obus, puis leur explosion. Comme c'est stupide et infâme !

Plusieurs quartiers de la ville ne sont qu'un immense amas de décombres. On se sent triste à pleurer et de douleur et de rage impuissante. N'est-ce pas épouvantable de penser que les Allemands bombardent Reims depuis onze mois, des forts de Brimont et de Berru et qu'ils les ont fortifiés d'une manière inexpugnable !

Mais la Cathédrale... Elle est là, les tours, la nef, le transept. Seulement son vêtement de beauté, ses statues, ses pinacles, ses dentelles de pierre et tous ses

vitraux, a été arraché, détruit. Elle est devenue un squelette. Les vitraux sont en miettes. On a l'impression d'être près d'un mort, près d'un cadavre. Le jour où je l'ai visitée, deux obus encore sont tombés sur elle.

Malgré tout, elle est solide comme une forteresse, nous disait l'architecte qui nous conduisait. Comme c'est immonde et bête de s'acharner ainsi sur cette maison de Dieu ! J'ai mieux compris encore le diabolisme de cette guerre.

Voilà, en peu de mots, ma visite à Reims. Ce n'est qu'un point du front occidental. Et il y a encore le front russe et le front italien !

Il n'y a que la Salette pour nous faire comprendre un peu ce qui se passe. Mais quels massacres dans toute l'Europe. Les chiffres des tués, blessés ou prisonniers sont épouvantables. Des populations entières sont supprimées. *Dieu agit*. Il n'y a pas moyen de le nier.

Août.

7. — Lettre de Raoux provisoirement au repos. Il vient de passer quatre jours à Lyon, où il a eu la joie de retrouver tous les siens et de voir *pour la première fois* son fils Jean. Il sent, comme moi, l'indifférence de tout le monde, et la France de l'arrière ne lui a pas donné l'impression d'un pays qui passe sous l'expiation formidable. Il est profondément dégoûté.

Autre lettre non moins désenchantée d'un autre ingénieur qui m'écrivit en juillet. Il n'a aucune confiance dans les Anglais, non plus que dans

les Américains, et je pense qu'il n'est pas d'humeur à faire crédit à qui que ce soit. Il me donne ceci

On demande à un curé bavarois comment il se fait que lui (et le clergé de son pays) ait accepté si facilement la domination luthérienne des Prussiens : « Avant 1871, j'avais 400 marks de traitement, maintenant j'en ai 4.000. »

11. — Madeleine est très heureuse. Brou lui a donné un violon de qualité supérieure, qu'il a fabriqué lui-même, et c'est un extrême sujet d'étonnement pour nous et pour d'autres. Brou est prodigieux. Il semble avoir découvert des secrets anciens et il pourrait, semble-t-il, faire sa fortune comme luthier.

17. — Les journaux parlent du projet d'une colossale statue en bois de Hindenbourg à Berlin. Chaque allemand serait invité — en payant, bien entendu — à planter un clou dans cette statue. Cette idée, à peine intelligible, est étrangement significative de ce peuple. Ce n'est pas même une idée de barbares. C'est le plus bas étage de l'idolâtrie chez les sauvages de Polynésie.

20. — Mon cher filleul Jacques Maritain est venu passer ici une nuit et un jour. C'est la première visite que je reçois dans ma solitude. Combien suave et réconfortante ! Le curé qui vient déjeuner le renseigne très amplement sur

l'état du pays, vraiment épouvantable au point de vue religieux.

24. — On annonce une importante victoire navale des Russes dans le golfe de Riga. Une partie considérable de la flotte allemande est anéantie. Nouvelle rafraîchissante. L'attention du monde est fixée, depuis quelque temps, sur l'effroyable guerre démesurée du front oriental où il semble que le sort de l'Allemagne doive se décider. Mais que croire et que conjecturer ?

28. — Il est affreusement douloureux pour moi d'écrire le présent volume ! Je n'ai pas cessé, d'ailleurs, d'être malade et combien il m'est difficile d'ajuster mes tribulations personnelles à ces événements immenses !

29. — Visite de Termier. Cet excellent et merveilleux ami est venu de très loin pour passer trois heures avec moi et son départ me comble de mélancolie. Il est, à l'égard de la Salette, dans les dispositions les plus respectueuses, mais il a de la peine à croire que le Secret soit parfaitement identique à la Parole de la Mère de Dieu, supposant que l'imagination de Mélanie a pu intervenir.

Par exemple, il trouve énorme et déconcertant que le nom de l'Allemagne ne soit pas même prononcé. A cela, je réponds sans hésiter que la Sainte Vierge, parlant d'une manière toute divine en vue des Evénements *définitifs*, n'avait pas à

nommer l'Allemagne, qui aurait, alors, *cessé d'exister* et qui, par conséquent, n'existait déjà plus pour Elle.

Réponse inattendue qui impressionne mon auditeur.

Septembre.

2. — A Baumann. Je lui parle de la Joie unique, celle de souffrir pour Dieu, et de notre inaptitude à écrire pour la multitude qui ne sait pas notre langue et qui ne la saura jamais. « Moi, j'écris pour les Trois Personnes divines. »

8. — Nativité de Marie. C'est le grand pèlerinage de Chartres. Messe de notre curé à Notre-Dame-sous-Terre. J'ai voulu honorer Marie, je l'ai certainement voulu de bon cœur, mais la foule, la bousculade, l'impossibilité de lire mon missel dans cette crypte sombre et étouffante, tout cela m'a été fort pénible et je ne sais si j'ai pu prier. J'ai toujours eu l'horreur des foules et les pèlerinages multitudinaires ne peuvent me convenir.

L'invraisemblable farce de la statue de Hindenbourg et de ses clous vient d'être réalisée. Hier a eu lieu l'inauguration.

Cette statue, dit *le Journal*, est tout au moins remarquable par son poids : 26,000 kilogrammes.

Elle a été érigée à côté de la colonne de la Victoire,

où se trouvent déjà les effigies d'autres capitaines allemands dont les traits sont reproduits, toutefois, en marbre ou en bronze.

On sait pour quelles raisons Hindenbourg n'a eu que les honneurs du bois. Moyennant une légère rétribution, chacun va être autorisé à planter dans une partie quelconque du corps de Hindenbourg un clou en signe de respect. Il y a deux millions de ces clous,

Après un discours imbécile, Bethmann-Hollweg invita la sœur du Kaiser à venir planter un clou. Mme Hindenbourg s'avança à son tour et, sans sourciller, enfonça un clou dans le corps de son mari. On l'applaudit. Les demoiselles Hindenbourg firent comme leur maman. On les applaudit également. Quelques autres personnages firent à leur tour le même geste. Puis ce fut la multitude. A 7 h. du soir, l'infortuné maréchal avait été transpercé 20.000 fois.

10. — Une chère âme nous visite... Je ne peux rien dire de plus. Il y a des créatures que Dieu a formées tout exprès pour les envoyer, en temps utile, à ceux de ses amis qu'afflige la tristesse. Elles ont, sans le savoir, la mission de leur présenter le douloureux miroir où la Face de Jésus est empreinte, et c'est la consolation suprême réservée seulement à quelques-uns.

13. — *Adjuro te, per Deum vivum !* Jésus etait demeuré silencieux sous les pires outrages. Cette parole du Grand-Prêtre le contraignit à parler. Ne serait-ce pas une prière toute puissante?

D'un jeune homme qui dit avoir été reçu par moi, il y a quelques années. Il me demande de prier pour un mort à la guerre, André S..., qui était un de mes lecteurs fidèles. Devenu sergent d'infanterie, un abri dans la tranchée fut baptisé par lui *Villa Marchenoir*, parce qu'il y trouva *l'Ame de Napoleon*, qu'il put y lire avec autant de joie que d'étonnement. Il a écrit ses impressions dans une lettre que son ami a copiée pour moi : « Je bénis le ciel qui m'a procuré cette joie, peut-être la dernière, mais, à coup sûr, une des plus intenses de ma vie. »

Cette lettre est datée du 28 novembre 1914. Le 10 janvier, André S... fut tué.

16. — Une fois de plus, le curé me parle de la misère d'âme infinie de ses paroissiens. Vie surnaturelle absolument impossible et introuvable dans les campagnes.

18. — Une petite gueuse de Paris, que Jeanne avait prise à notre service, espérant la transformer, prend la fuite après nous avoir volé le peu d'argent que nous possédions. Tout ce qui arrive est adorable.

Lettre de Raoux au retour d'un second congé. Mêmes impressions de dégoût qu'il y a six semaines. « Je n'ai pas rapporté de l'arrière des impressions fortifiantes... On a l'air d'être très loin du front et pas mal d'honnêtes femmes passent pour avoir oublié qu'elles étaient mariées.

Le nombre des histoires sur ce sujet est considérable. De l'avis général on est loin de faire pénitence et beaucoup font fortune. »

19. — Une carte de Pierre nous apprend la naissance de son troisième enfant, Jean-François, né le matin du 17, fête des Stigmates du Séraphique et devant être baptisé aujourd'hui, anniversaire de l'Apparition de Notre Dame à la Salette.

Cette fois, je ne suis pas le parrain, mais tout de même je dois me réjouir de cet accroissement de ma famille spirituelle.

22. — Me voici malade de nouveau et la rechute paraît grave. C'est l'adieu définitif, je le crains bien, à tout ce qui pouvait me rester encore de jeunesse et de force.

27. — Nouvelles extraordinaires. Victoires en Artois et en Champagne. 20.000 prisonniers. Chiffre qu'il faut doubler par celui des morts et des blessés allemands. Serait-ce le commencement de la délivrance?

Octobre.

3. — Dans *le Figaro :*

Le « Chant de l'Epée » boche.

On ne se soucie pas assez de la littérature qui sévit, en ce moment, au delà du Rhin.

Un de nos amis nous adresse de Suisse une plaquette

imprimée à Leipzig et dont on ne trouverait plus un exemplaire à Berlin, où elle fut vendue récemment et enlevée en quelques heures.

L'ouvrage intitulé *le Chant de l'Epée*, pour si bref qu'il soit, est édifiant au plus haut point. Il reflète en sa littérature le sentiment d'immense orgueil et d'infatuation colossale de la « nation élue ». En voici quelques extraits :

Il ne m'appartenait pas d'être juste ni d'avoir pitié. Il suffisait que je fusse indiciblement sainte par ma Vocation et que j'aveuglasse de tant de larmes les yeux des mortels que les plus orgueilleux en vinssent à tâtonner humblement du côté du ciel.

J'ai tué des vieillards qui ressemblaient à des palais de la Douleur, j'ai tranché les mamelles à des femmes qui étaient comme de la lumière et j'ai percé des petits enfants qui me regardaient avec les yeux des lions mourants

Chaque jour, j'ai galopé sur le Cheval pâle dans l'avenue des cyprès qui va « de l'utérus au sépulcre » et j'ai fait une fontaine de sang de tout fils de l'homme qui se trouvait à ma portée...

J'ai sans doute le droit d'être fière, étant la messagère du Seigneur Très-Haut...

On peut concevoir mon saisissement à relire ainsi mon poème d'il y a vingt ans, *Lamentation de l'Epée*, où s'exprimait le désespoir du noble glaive aux mains des goujats, poème en prose transcrit *mot pour mot*, sous un nouveau titre ; et il est facile d'imaginer ma stupeur en voyant que, pour finir dignement sa plaquette, l'ingénieux boche m'avait encore *emprunté* les deux alinéas formidables de la préface de *Sueur de Sang*, sans autre changement que le nom de l'Allemagne substitué au nom de la France :

« L'*Allemagne* est tellement le premier des peuples..., etc. »

Il serait évidemment ridicule de se plaindre. La Bochie me comble d'honneur.

7. — Le temps est devenu horrible et je ne puis me faire soigner dans ce désert. Il faut, dès demain, rentrer à Bourg-la-Reine.

CONCLUSION

Advienne maintenant ce que Dieu voudra ! Je m'arrête, ayant eu le bonheur, après tant de mois d'incertitude et d'angoisse, de pouvoir noter un important succès militaire que nos politiciens n'ont pas réussi à entraver et qui semble présager enfin la définitive expulsion des brutes allemandes.

L'immense effort accompli en France, depuis un an, sera-t-il jugé, par la Miséricorde aux abois, suffisamment expiatoire ? A l'extrémité du lac de sang, devons-nous craindre un pont sur l'Abîme, un pont du Démon pour aller *plus loin* que l'Abîme ? On ne veut plus de pasteurs et les pasteurs se sont condamnés eux-mêmes. Celui qui devrait parler plus haut que tous les canons est silencieux.

Il y a deux mois à peine il fut question d'un appel de Benoît XV en faveur de la paix. Le si-

lence vaudrait mieux, le silence même de la mort. Par l'effet de la plus inconcevable injustice, le Saint-Père aurait adressé *d'identiques* objurgations ou implorations à tous les souverains et à tous les peuples, les faisant tous également solidaires et responsables de la monstrueuse iniquité des agresseurs ! Les opprimés, les spoliés, les torturés, les assassinés, sur le même banc que les criminels aux assises du Vicaire de Jésus-Christ !

Dans les temps anciens, lorsqu'il y avait un Pape, il se fût dressé dès le premier jour, disant aux scélérats, comme le prophète Nathan à David :

« *Tu es ille vir qui fecit hoc.* Guillaume, c'est toi le coupable ! François-Joseph, c'est toi le coupable ! Je vous retranche l'un et l'autre de mon troupeau, je délie vos peuples et vous abandonne à la vengeance des hommes, en attendant la colère de Dieu que j'appelle sur vos têtes impies. »

Quelque misérablement incrédule que soit devenu le monde chrétien, la force œcuménique d'une telle sentence *nominative* eût été incalculable. On aurait eu, au moins l'illusion d'un renouveau de la Vie surnaturelle et les conséquences auraient pu être infinies. Mais nous sommes loin des Grégoire et des Innocent. Toute grandeur est exilée au fond de l'Histoire

et si Dieu veut agir manifestement, il faudra bien qu'Il agisse *de Lui-même*, victorieusement comme il y a deux mille ans, lorsqu'Il ressuscita d'entre les morts.

J'attends les Cosaques et le Saint-Esprit.

APPENDICE

—

Extraits de sermons allemands publiés par le journal anglais *The Standard*.

Nous ne haïssons pas nos ennemis. Nous suivons le commandement de Dieu qui nous enjoint de les aimer. Mais nous considérons que nous faisons un acte d'amour en les tuant, en les faisant souffrir, en brûlant leurs maisons, en envahissant leurs territoires. L'amour divin est répandu sur le monde mais les hommes doivent souffrir pour leur salut. Les parents aiment leurs enfants, mais ils les châtient. Les maîtres aiment leurs élèves, mais ils les punissent. L'Allemagne aime les autres nations, mais elle les châtie pour leur bien.

Rheinold Seebeeg, Professeur de théologie à Berlin.

De même que le Tout-Puissant fit crucifier son Fils, afin que s'accomplît l'œuvre de rédemption, de même l'Allemagne est destinée à crucifier l'humanité pour assurer son salut, l'humanité doit être sauvée par le sang et le feu et par l'épée. Les guerriers allemands ne versent pas d'un cœur joyeux le sang des autres nations; c'est pour eux un devoir sacré qu'ils ne sauraient négliger sans commettre un péché. Notre empereur adoré hait les horreurs de la guerre. Pendant de longues années, il travailla à maintenir la paix dans le monde. L'Allemagne n'a jamais employé sa force à menacer l'indépendance d'une nation. C'est précisément à cause de notre pureté que nous avons été choisis comme instruments du Tout-Puissant, pour punir les envieux, châtier les méchants et pour frapper de l'épée les peuples pécheurs. La mission divine de l'Allemagne, mes frères, est de crucifier l'humanité. Par suite, le devoir des soldats allemands est de frapper impitoyablement; ils doivent tuer, ils doivent brûler, ils doi-

vent détruire. Des demi-mesures seraient impies. Ce doit être une guerre sans pitié. Les méchants, les amis et les alliés de Satan doivent être anéantis comme de mauvaises herbes. Satan, lui-même, qui est venu dans le monde sous la forme d'une grande puissance (l'Angleterre), doit être écrasé. L'Allemagne a pour tâche divine d'accomplir la destruction de ceux qui personnifient le mal. Quand l'ouvrage sera fini, le feu et l'épée n'auront pas travaillé en vain, ce sera la rédemption de l'humanité. Le règne de justice sera établi sur la terre et l'empire allemand, son créateur, restera son protecteur.

Pasteur Pilippi (Berlin).

Le Ciel a béni les Allemands et les a désignés comme le peuple élu. Nous faisons cette guerre avec la conviction que nous exécutons les desseins divins, en détruisant nos ennemis et en établissant notre domination. L'Allemagne défend la chrétienté. Ses ennemis sont ceux de la vraie religion. C'est cette conscience de notre mission qui nous permet de nous réjouir et d'être heureux, d'un amour plein de reconnaissance, quand nos engins de guerre abattent les fils de Satan, et que nos merveilleux sous-marins, instruments de la vengeance divine, envoient au fond des mers des milliers de non-élus. Nous devons combattre les méchants par tous les moyens possibles; leurs cris de douleur ne doivent pas émouvoir les sourdes oreilles allemandes. Il ne peut y avoir de compromis avec l'enfer, de pitié pour les serviteurs de Satan. En d'autres mots, point de quartier pour les Anglais, les Français, les Russes, et tous les peuples qui se sont donnés au diable, qui ont été, en conséquence, condamnés à périr par une sentence divine.

Pasteur Lœbel (Leipzig).

Le 25 mai 1911, Mme Léon Bloy a reçu une lettre importante signée *Joseph Lefèvre, organiste*, sans adresse.

Toutes les recherches ayant été vaines, aucune réponse n'a pu être faite et l'expéditeur, s'il vit encore, est prié de se faire connaître.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS CITÉS DANS CET OUVRAGE

—

A

Mgr Amette, Cardinal Archevêque de Paris
Gabriele d'Annunzio.
Gabriel Aubray.
Arnauld d'Andilly.

B

Honoré de Balzac.
Barbey d'Aurevilly.
Abbé Barbier.
Henri Barbot.
André Baron.
Maurice Barrès.
Edmond Barthèlemy.
Emile Baumann.
Beethoven.
Léon Bellé.
Benoît XV (*Religio depopulata*).
Bergson.
Saint Bernard.
Gaëtan Bernoville.
Bethman-Hollweg.
Louis Bertrand.
Mgr Benzler, évêque de Metz.
Adolphe van Bever.
Bismarck.
Mgr Bolo, protonotaire apostolique.
Léon Bonhomme
Saint Boniface.
Jean Boussac.
Jeanne Termier-Boussac.
Paul Bourget.
Eugène Borrel.
Henr Boutet.
Walter Bloem.
Général Bronsart von Schellendorf.
Jean-Frédéric Brou.
Madeleine B.

C

Mgr de Cabrières, cardinal archevêque de Montpellier.
M. et Madame Caillaux.
Ventura Garcia Calderon.
Carlyle.

Carnegie.
Guy de Cassagnac.
Cauchon.
Cervantès.
Charles VII.
Christine van der Meer.
Cornuau.
O'Connor.
Aurelien Coulanges.
Clemenceau.
Georges Crès.
Cromwell.

D

Maréchal Davout.
Père Denifle, historien de Luther.
Sir Charles Dilke.
Général von Disfurt.
Saint Dismas, le Bon Larron.
André Dupont.

E

Saint Edmond.
Anne-Catherine Emmerich.

F

Emile Fabre.
Emile Faguet.
Fénelon.
Paul Féval.
Josef Florian.
Anatole France.
François-Joseph.
Frédéric le Grand.
Frédéric-Guillaume III.
Frenck.
Léo Funteck.

G

Abbé Gamber (?).
Gabriel Gargam.
Garibaldi.
Mgr Gibier, évêque de Versailles.
Raoul Gilbert
Guillaume II.

H

Henri van Haastert.
Gabriel Hanotaux.
Haraucourt.
Hein, prêtre ou pasteur allemand du Reichstag.
Ernest Hello.
Louis Hénault.
Maréchal von Hindenbourg.
Victor Hugo.
Huysmans.

I. J.

Vincent d'Indy.
Jaurès.
Jeanne d'Arc.
Général Joffre.
Benoît Joly.
Elisabeth Joly.

K

Annette Kellermann.
Général von Klausewitz.
Général von Kluck.
Paul de Kock.
Krupp.

L

Jean de la Laurencie.
Selma Lagerlöf
Capitaine Lange.
Laquerrière.
Pierre Lasserre.
Adolf Lasson.
Georges Lecomte.
Jules Lemaître.
Camille Lemonnier.
Léopold Levaux.
Marguerite Levesque.
Hyacinthe Loyson et son bâtard.
Louis XI.
Mgr Luçon, cardinal archevêque de Reims.
Baron Lumbroso.
Luther.
Lutoslawski.

M

Joseph de Maistre.
Auguste Marguillier.
Jacques et Raïssa Maritain.
René Martineau.
Léon Matsouoka.
Pierre van der Meer de Walcheren.
Mélanie de la Salette.
Henri Merlier.
Ch. Meunier, éditeur.
Millerand.
Comte de Mun.
Murat.

N

Napoléon Ier.
Napoléon III.
Nietzsche.

O

Carlos Olivarès.
Ostwald.

P

Armand Parent
Pascal.
Charles Péguy.
Péladan.
Jeanne Peyrabon.
Enéas Sylvius Piccolomini (Pie II).
Pie X.
Dr Hermann Platz.
Poincaré.
Alfred Pouthier.
Dr Pozzi

Q

Abbé Quignard, curé de Saint-Louis d'Antin.

R

Rachilde.
Philippe Raoux
Félix Raugel.
Regnault de Chartres.
Renan.
Adolphe Retté.
Abbé Rigaux, curé d'Argouves.
Georges Renault.
Lieutenant-colonel Rousset.

S

Sainte-Beuve.
Père Samuel, prédicateur boche.
Marc Sangnier.
Schiller.
Schlumberger.
De Schœn.
Schopenhauer.
Joseph Serre.
Paul Souday.
Stock.

T

Mgr Tacci Forcelli, nonce du Pape à la cour de Belgique.
Talleyrand.
Albert Telbisz.
Pierre Termier.
Dr Joseph Termier.
Gustave Téry.
Père Theiner.
André Theuriet.
Augustin Thierry.
Tolstoï.
Mgr Touchet, évêque d'Orléans.
Turpin.
La Trémouille.

V W

Alfred Vallette.
Abbé Vertot, historien de Malte.
Abbé Wetterlé.
Louis Veuillot.
François Veuillot.
Vibert, graveur.
Villiers de l'Isle-Adam.
Ricardo Viñes.
Vallet de Viriville.
Viviani.
Voltaire.
Dr Serge Voronoff.

Z

Zola.

TABLE DES MATIÈRES

Dédicace 5

Il s'est trouvé, aux XIXe et XXe siècles 7

1913

Le mal viendra-t-il, comme toujours, de l'Allemagne ?. 17
Ce que je pense de Louis Veuillot 18
Je suis indiscutablement un vieux mendiant 24
La religion du corps et la trique 29
Mgr Bolo 30
Commencé le *Pèlerin de l'Absolu* 34
Opinions d'un vicaire de Paris 34
Parole prophétique de Paul Bourget 34
Le têtard d'Hyacinthe Loyson 36
Mystique moderniste 38
Le « Fraterniste », étonnante ordure 43
Installation à Mévoisins 46
Modernisme historique et modernisme théosophique ... 47
L'automobile de Son Eminence 51
Henri van Haastert 52
Les 600 prêtres martyrs 53
Réapparition du *Désespéré*. Dédicaces 55
J'ignore l'Histoire 61
Le bon plaisir des évêques en Autriche. Persécution épiscopale 66
François-Joseph *ami de la paix* 69
Nous avons une bonne allemande 69
Sur la Tombe de Huysmans 71
Jacques Maritain et Bergson 74

Exégèse des Lieux Communs (Nouvelle série)..... 75
André Theuriet..... 75
Dédicaces pour l'*Exégèse*..... 77
Epitaphe de mon ami Brou..... 81
Sottises qu'on fait dire au Pape..... 81
L'Enragé volontaire ou la Conspiration du Silence... 82
Jules Lemaître et Fénelon..... 86
Le grand eunuque du *Matin* ne veut pas que je désobligé l'Allemagne..... 86
Nouvelle édition de *Sueur de Sang* et dédicaces..... 87
Combien je fais souffrir mes amis !..... 94
L'insuccès de *Sueur de Sang* est une preuve nouvelle de l'existence de Dieu..... 94
La tête et le ventre de l'Eglise..... 95

1914

Je suis fameux en Hollande..... 103
Le baron Lumbroso, directeur de la *Revue napoléonienne* et collectionneur d'autographes, entreprend mon exploitation..... 104
Baptême d'un nouveau filleul..... 105
Que ne m'a-t-il été donné de connaître Mélanie !..... 106
Bergson académicien..... 106
Encore Lumbroso, Le cochon en aura pour son argent.. 107
Introduction au *Journal d'un converti* de Pierre van der Meer..... 109
Selma Lagerlöf..... 117
Madame Cailleux..... 118
Edifiante piété du *Matin*..... 122
La France devant les cochons..... 123
Préface pour van Haastert..... 130
Admirable goujatisme de Lumbroso..... 134
Cambronne à la neuvième Chambre..... 139
Un miraculé de Lourdes..... 143
Idéal de Marc Sangnier..... 147
Dédicaces pour *Je m'accuse !*..... 150
Plus de crétins..... 151

Paris en feu ! 152
Mévoisins 154
Commencé *Jeanne d'Arc et l'Allemagne* 154
Jeanne Peyrabon 155
Inquiétude universelle. Les cataclysmes annoncés sont-ils proches ? 159
Apparition du *Pèlerin de l'Absolu* 160
Ordre de mobilisation générale 161
Assassinat de Jaurès. Le défi de l'Allemagne à l'Immaculée Conception 162
L'Expiation 163
« Tes ennemis t'environneront de tranchées » 165
Viol de la Belgique. L'Allemagne déclare la guerre à la France, à la Russie et à l'Angleterre 166
Absence de Madeleine. Enorme angoisse 168
Atrocités inouïes 171
Mort de Pie X 175
Amette peut devenir Pape. C'est à faire peur aux constellations 176
Nous revoyons enfin Madeleine 181
Fuite à Rennes 183
Election de Benoît XV 184
Victoire incompréhensible de la Marne 187
J'attends des *signes*. Ce qui se passe n'est qu'une singerie diabolique du Futur 189
Hôtesse bretonne 193
Mort de Charles Péguy 194
Anniversaire de la Salette. La Cathédrale de Reims, condamnée par son archevêque, est bombardée le même jour 195
Souvenirs du capitaine Lange 197
Trois jours au Mans, chez Emile Baumann 198
Retour à Mévoisins 200
Possession collective. Cas du peuple allemand 203
« L'active Bertha » ou le Secret de Krupp 209
Beauté de l'âme allemande 210
C'est par esprit chrétien que les Allemands fusillent les femmes et les enfants 214

Bourg-la-Reine..... 215
Le général von Disfurt. O triques sur les arbres !.. O cordes à puits !..... 216
Notre gouvernement n'a pas été à Bordeaux pour faire la noce..... 218
Destruction d'Ypres..... 222
Ce qui arriva au pèlerinage de Montaigu..... 223
O'Connor..... 225
Adolf Lasson, allemand ineffable..... 227
Le doux professeur Ostwald, organisateur du monde... 229
Paul Bourget et *le Démon de Midi*..... 234
Après les massacres de l'Yser..... 238
Neutralité du Vatican..... 240
Les petites mains coupées..... 245

1915

Horrible histoire..... 249
L'Echo de Paris « véritable Viatique de la France »... 253
Henri Boutet..... 261
Les prêtres soldats..... 262
J'attends Quelqu'un..... 263
Notre Dame de Compassion pleure toujours sur sa Montagne..... 268
Ah ! il faut avoir la foi chevillée..... 273
86 millions d'Allemands et 130 millions d'esclaves.... 274
Les pétroleurs..... 277
A une dame... japonaise..... 281
Nous revoyons les van der Meer..... 285
Cervantès..... 290
De Paradiso terrestri..... 291
« Si mon empereur me voyait ! »..... 294
Dédicaces pour *Jeanne d'Arc et l'Allemagne*..... 295
« Debout les morts ! »..... 301
Le *Lusitania*..... 305
Jeanne d'Arc proscrite en Lorraine..... 305
Garibaldi et d'Annunzio..... 306
Nos noces d'argent..... 307

Clémenceau parle..... 308
Incendie et maladie..... 310
Admirable article de Barthèlemy..... 319
La Prière..... 325
Mévoisins..... 328
Nous ne sommes pas en état de guerre..... 328
Mgr de Cabrières, contre la Sainte Vierge..... 332
Raugel est blessé,..... 334
Chiffres épouvantables..... 336
Pierre van der Meer à Reims..... 339
Hindenbourg et ses clous..... 342
Victoire en Artois et en Champagne..... 347
Serait-ce la gloire enfin ? Je suis plagié par les Boches. 347

Conclusion..... 349

Appendice..... 353

Table alphabétique des noms cités..... 355

POITIERS
IMPRIMERIE MARC TEXIER

MERCVRE
DE
FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

—

DIRECTEUR : ALFRED VALLETTE

Le *Mercure de France*, fondé en 1890, est à la fois une revue de lecture comme toutes les revues et une revue documentaire d'actualité. Chacune des livraisons se divise en deux parties très distinctes. La première est établie selon la conception traditionnelle des revues en France, et, en même temps que toutes les questions dans les préoccupations du moment y sont traitées, on y lit des articles ou des études d'histoire littéraire, d'art, de musique, de philosophie, de science, d'économie politique et sociale, des poésies, des contes, nouvelles et romans. La seconde partie est occupée par la « Revue de la Quinzaine », domaine exclusif de l'actualité, qui expose, renseigne, rend compte avec des aperçus critiques, attentive à tout ce qui se passe à l'étranger aussi bien qu'en France et à laquelle n'échappe aucun événement de quelque portée.

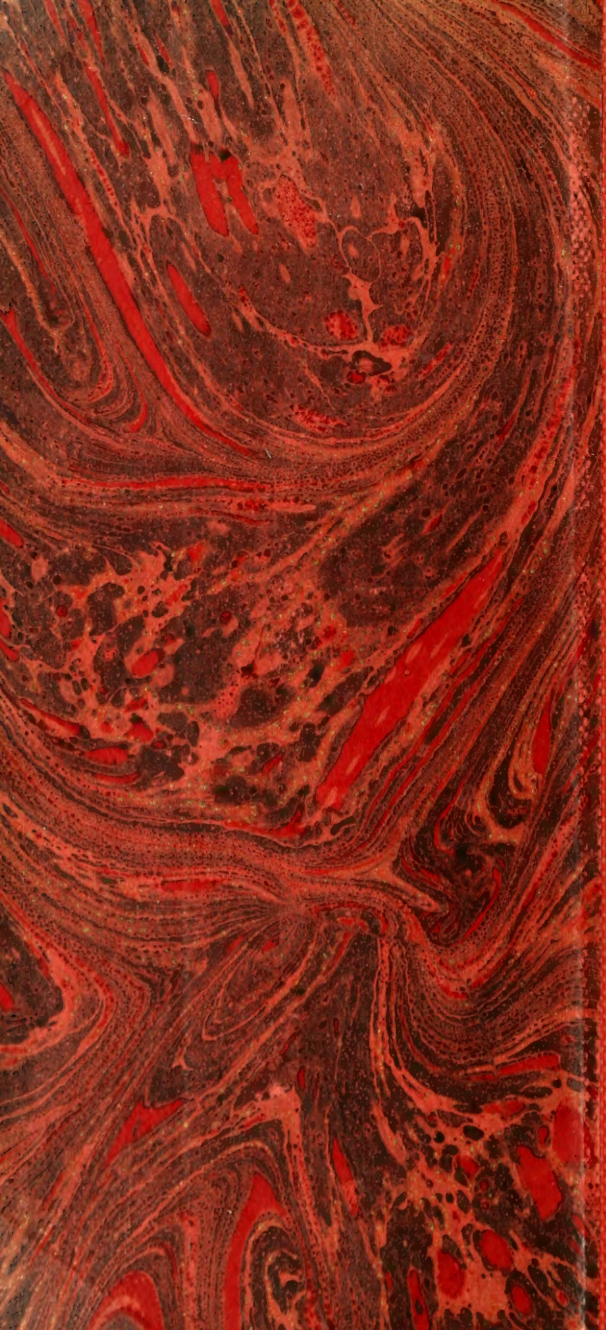
Le *Mercure de France* paraît en copieux fascicules in-8, formant dans l'année 8 forts volumes d'un maniement aisé. Une table générale des Sommaires, une Table alphabétique par noms d'Auteurs et une Table chronologique de la « Revue de la Quinzaine » par ordre alphabétique des Rubriques sont publiées avec le numéro du 15 décembre, et permettent les recherches rapides dans la masse considérable d'environ 7.000 pages que comprend l'année complète.

Il n'est pas inutile de signaler que le *Mercure de France* donne plus de matières que les autres grands périodiques français et qu'il coûte moins cher.

Envoi franco d'un numéro spécimen sur demande adressée 26, rue de Condé, Paris-6e

POITIERS. — IMP. MARC TEXIER

PQ Bloy, Léon
2198 Au seuil de l'Apocalypse
B18Z528

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY